This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

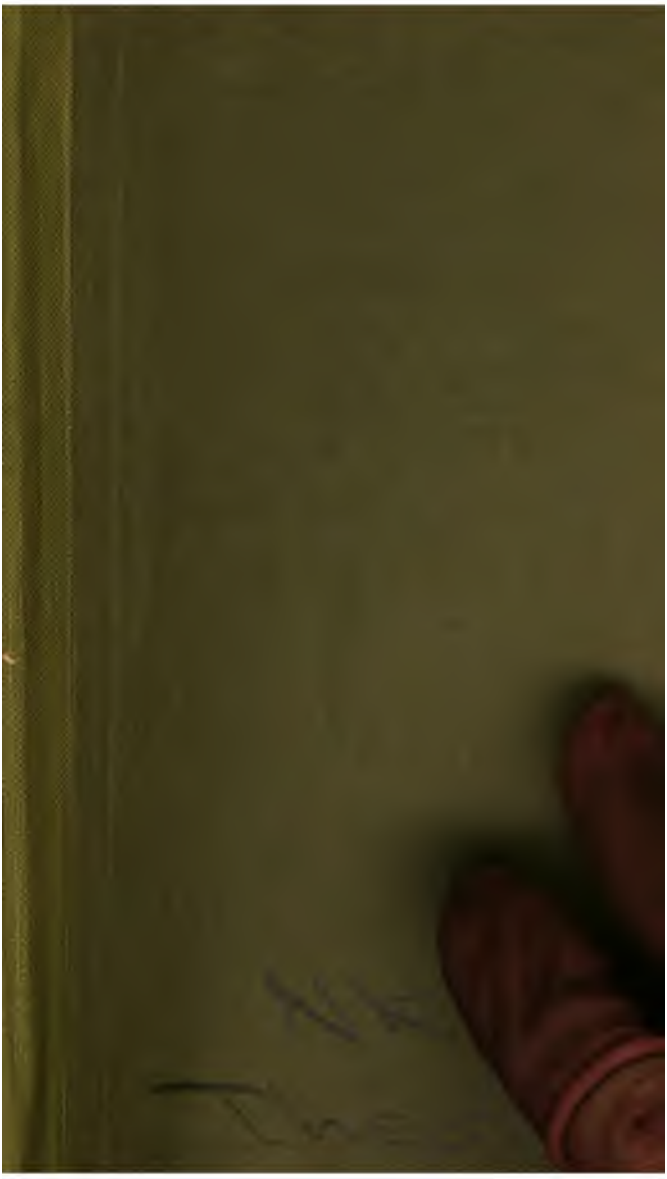
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THÉATRE
DE
SOCIÉTÉ,
NOUVELLE ÉDITION,
Revue, corrigée & augmentée.

Liberius, si
Dixero quid, si forte jocosius: hoc mihi juris,
Cum veniâ dabis.
Horat. Sat. IV. Lib. I.

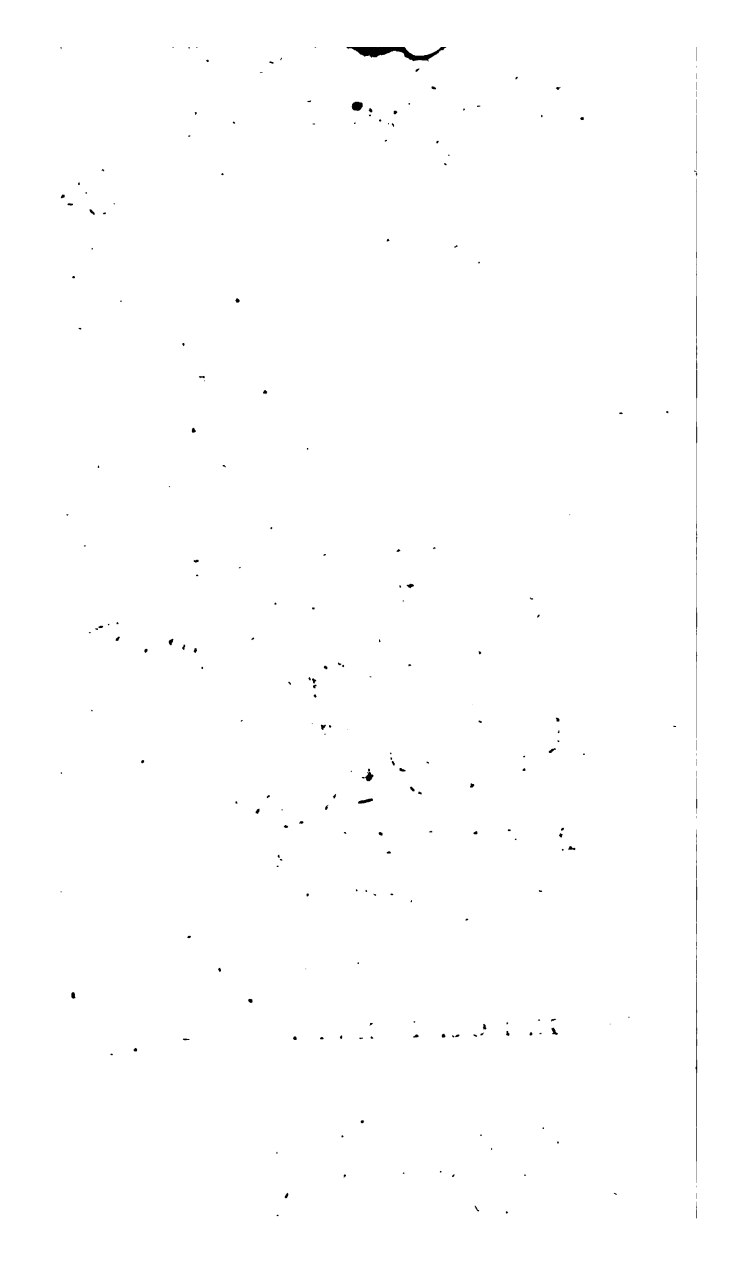
TOME III.

NEW-YORK

A LA HAYE,
Et se trouve A PARIS,
Chez P. FR. GUEFFIER, Libraire-Imprimeur,
au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXVII.

NKO
Théatre



DUPUIS

ET

DES RONAIS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

ET EN VERS LIBRES,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le dix-sept Janvier 1763.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Je n'avois composé cet Ouvrage que pour Votre Alteſſe Séréniſſime ; c'eſt par ſes ordres & ſous ſa protection qu'il vient de paroître au Théâtre François. Quelque foible qu'il ſoit, vous m'avez permis, MONSEIGNEUR, de vous le dédier ; en même tems vous m'avez défendu

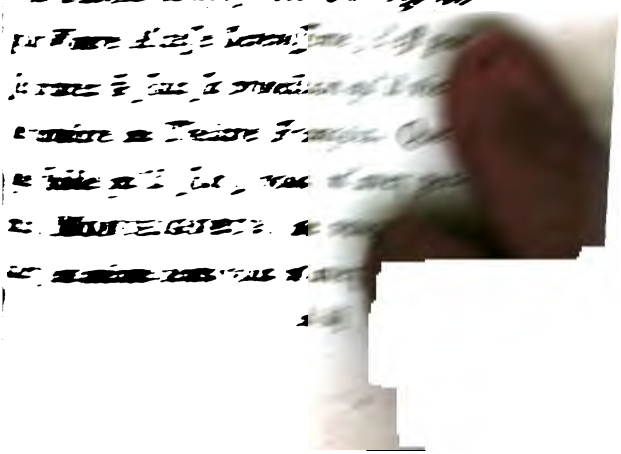
A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

PREMIER PRINCE DU SANG,

MONSEIGNEUR,



PERSONNAGES.

Monſieur DUPUIS, homme de Finance, Pere de Mariane.

MARIANE ſa fille, amoureuſe de Des Ronais.

DES RONAIS, auſſi Financier, amoureux de Mariane.

CLENARD, ci-devant Précepteur du feu neveu de Dupuis.

GASPARD, Notaire.

LA VIOLETTE, Valet-de-Chambre.

LAQUAIS.

La Scène eſt à Paris, dans le Salon de Monſieur Dupuis.

DUPUIS ET DES RONAIS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DES RONAIS, LA VIOLETTE.

DES RONAIS, *amenant la Violette.*

IL doit être chez lui. — Tu n'es qu'un étourdi :
Il m'a fait prier de deſcendre,
Pour me parler, avant midi.

LA VIOLETTE.

Il eſt ſorti, Monſieur, quelqu'un l'eſt venu prendre.
Mais, en ſortant, Monſieur Dupuis
M'a répété, trois fois : (& j'ai bien dû l'entendre)

Si Monſieur Des Ronais, chez moi, veut bien
m'attendre,
Je ne ſerai dehors, qu'une heure, ſi je puis.

DES RONAIS.

Allons, je l'attendrai. — Mon cher la Violette,
Peut-on voir Mariane ?

LA VIOLETTE.

Elle eſt à ſa toilette,
L'on n'entre pas encore.

DES RONAIS.

Il faut l'attendre auſſi.
Monſieur Clénard, du moins, eſt-il ici ?

LA VIOLETTE.

Oui, ſûrement. — Monſieur veut-il qu'on l'avertiſſe ?

DES RONAIS.

Tu me feras plaiſir. (*La Violette ſe retire.*)

SCENE II.

DES RONAIS, *ſeul, & ſe jettant dans un fauteuil.*

Que veut dire ceci :
Monſieur Dupuis voudroit, qu'à midi je le viſſe,
Lui ! qui ne voit jamais perſonne avant dîner !

De cet empressement, que dois-je imaginer ?—

Il se leve avec vivacité.

Si c'étoit pour mon mariage
Avec sa fille ! ... Et qu'à la fin,
Il voulût prendre jour, sans tarder davantage !—

(Il se rejette dans son fauteuil.)

Malheureux Des Ronais ! tu te flattes en vain !
Les faux-fuyans qu'il se ménage
Adroitement, pour que rien ne l'engage,
M'ôtent, depuis trois ans, l'espoir & le courage.
Hélas ! je lui vois tous les jours,

(Il se leve & se promene.)

Chercher des tours, & des détours,
Pour éloigner une union si belle.
Son prétexte, le plus commun,
(Eh ! par malheur, il n'en a pas pour un !)
Mais le prétexte, enfin, qu'il renouvelle
Le plus souvent : ... c'est de me réputer,
Sans raison, le Héros d'aventures galantes,
D'histoires, même très-brillantes,
Qu'avec art, sur mon compte il a soin d'ajuster ;
Et tout en attendant les preuves convainquantes,
Qu'il faut pour l'en désabuser,
Souvent par-là, trois mois, il sçait nous amuser.—
Ciel ! qu'arriveroit-il, s'il sçavoit ma foiblesse,
La seule qui soit vraie, & qui m'a tourmenté ;

Ma ſotte intrigue avec cette Comteſſe! —
Dieu veuille qu'elle échappe à ſa ſagacité!

SCENE III.

DES RONAIS, CLÉNARD.

DES RONAIS.

MAIS, c'eſt Monſieur Clénard, qu'ici je vois paraître.
Bon jour, mon cher Monſieur, vous me direz peut-être,
Pourquoi Monſieur Dupuis, ſi matin aujourd'hui,
M'a fait prier de deſcendre chez lui?

CLÉNARD.

Je l'ignore, Monſieur, il n'a rien fait connaître...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Eh bien! mon cher Clénard, eh bien
En l'attendant, en attendant ſa fille,
Qui, dans ce même inſtant, s'habille,
Je vous demande un moment d'entretien,
Comme, depuis la mort d'un neveu qu'il regrette,
Et dont vous étiez Précepteur,
Monſieur Dupuis vous a donné retraite
Dans ſa maiſon; — & qu'il vous traite

Plus en ami, qu'en Protecteur ;
Cette grande amitié, l'étroite intelligence,
Qu'avec lui vous aviez, m'avoit d'abord fait peur ;
Je me cachois de vous, par excès de prudence. —
Mais j'ai depuis deux jours reconnu mon erreur ;
J'ai vu, de vous, un trait qui peint votre candeur ;
Ce trait a décidé, lui seul, ma confiance ;
Et je veux vous ouvrir mon cœur.

CLÉNARD.

Monsieur, comptez sur moi d'avance.

DES RONAIS.

Vous verrez que j'y compte assez.
Venons au fait : & commencez
Par m'avouer qu'il n'est point de constance
Qui tienne aux chagrins, aux ennuis,
Aux peines, aux tourmens, que, dans la circonstance
De l'état critique où je suis
Depuis cinq ans, me fait souffrir Monsieur Dupuis.

CLÉNARD.

Quels sont donc ces chagrins ? — Je ne vois point vos peines. —

Monsieur Dupuis, qui vous chérit,
Ne laisse plus les choses incertaines;
Pourquoi vous tourmenter l'esprit?
Tous deux placés dans la haute finance,
Le même état forma d'abord la convenance;
Mais plus riche que vous, touché de votre amour,
Il préfère, pourtant, votre simple alliance
A des partis puissans, à des gens de la Cour...

DES RONAIS, *l'interrompant avec humeur.*

C'est depuis trop long-tems, Monsieur, qu'il me préfère;
Qu'il est prêt à finir; & qu'ensuite il différe:
Qu'il me promet sa fille, & ne prend point de jour;
Ne fixe point de tems; qu'il s'éloigne, s'avance;
Qu'il m'enleve, me rend, qu'il éteint tour-à-tour,
Et ranime mon espérance!

CLÉNARD, *reprenant vivement.*

Mais, tout la fonde dans ce jour.
Par exemple, sur la décence,
Délicat, comme il est..... en vous logeant chez lui,
Ne sent-il pas très-bien, que le monde, aujourd'hui,

Doit croire votre hymen conclu dans ſa tête?

DES RONAIS.

Oui,
D'accord.

CLÉNARD.

Eh bien! il a, je crois, eu la manie
De ces peres qui n'ont marié leurs enfans,
Qu'à l'âge de vingt-cinq ans.
A cet égard, encor votre peine eſt finie:
Mariane, depuis huit jours,
Vient d'atteindre ce terme.

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Eh! ce n'eſt point ſon âge!
A ce moyen il n'eut jamais recours
Pour éloigner mon mariage.
Et cela n'étant point, il a donc, en ce cas,
Pour être à mon égard injuſte & tyrannique,
Quelque motif caché, que je ne conçois pas.
Vous êtes ſon ami, ſon confident unique;
C'eſt où j'en veux venir. Il ne vous cache rien;
Vous devez être au fait; vous êtes ſerviable;
Daignez me découvrir...

CLÉNARD, *l'interrompant.*

Quoi donc; — Vous ſçavez bien
Que c'eſt un homme impénétrable.

DES RONAIS, *d'un air piqué.*

Il l'eſt bien moins, Monſieur, que vous n'êtes diſcret.

CLÉNARD.

Moi, Monſieur !

DES RONAIS, *vivement.*

Oui, Monſieur, vous ſçavez ſon ſecret,
En me le révélant, vous penſeriez mal faire ?
Et moi, je ſoutiens, au contraire,
Qu'en vous ouvrant à moi ſur ce ſecret fâcheux,
Au lieu de le trahir, c'eſt nous ſervir tous deux.
Et je le prouve...

CLÉNARD, *l'interrompant.*

Il n'eſt pas néceſſaire
De rien prouver ; & là-deſſus, de faire
Des raiſonnemens merveilleux ;
Puiſque je ne ſçais rien ; — rien du tout, à la lettre. —
Car enfin, daignez me permettre,
Ou vous vous aveuglez, ou vous avez dû voir
Qu'il ne dit jamais rien ; — Il faut qu'on le pénétre. —
Il ne reſte plus qu'à ſçavoir
Si c'eſt une choſe poſſible ;
Vu cette défiance horrible
Qu'il a de tout le monde, & que vous connaiſſez
Et dont tous ſes amis, comme vous, ſont bleſſez.

DES RONAIS, *foiblement.*

Oui, je connais ſa défiance...

CLÉNARD, *l'interrompant vivement.*

Mais bien ? la connaissez-vous bien ?
Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien.—
Avez-vous eu la patience
De la bien observer ? — D'abord, dans son maintien
Rien ne l'annonce. — Il est d'une humeur libre & gaie ;
Mais je dis, d'une gaité vraie.
Malin, railleur ; aimant les traits plaisants ;
C'est sous ces dehors séduisants,
C'est sous un air ouvert en apparence,
Qu'il cache cette défiance. —
L'espèce de la sienne, à ce qu'il me paraît,
Ne porte point sur l'intérêt,
Mais sur les sentimens. — J'ai cru voir & je pense,
D'abord :.... qu'il ne croit point à la reconnaissance. —
Et puis, d'ailleurs inquiet, comme il est....

DES RONAIS, *l'interrompant vivement.*

Quoi ! l'est-il sur les gens qu'il aime ?

CLÉNARD.

Précisément, & c'est son ami même,
Qu'à soupçonner, son cœur est toujours prêt. —

Je lui connais une ame si sensible,
Si délicate, à tel point susceptible
Sur l'article de l'amitié,
Qu'il ne seroit pas impossible
Qu'il eût cru, de ses jours, n'être aimé qu'à moitié,
Ou, point du tout. — Aussi dit-il qu'il désespere
D'être jamais aimé comme il aime.

DES RONAIS, *avec la plus grande vivacité.*

Eh! Monsieur,
Doute-t-il que je l'aime, & le respecte en pere?
La défiance dans un cœur,
Peut-elle aller si loin? & d'où peut-elle naître?

CLÉNARD.

Bon! il la pousse encor plus loin peut-être:
Et je n'en serois point surpris? — car les noirceurs,
Qu'il essuya jadis, de la part de ses Sœurs;
De tous ses obligés l'ingratitude extrême;
De ses ennemis les fureurs;
La perfidie, & les horreurs,
De ses amis: ... (j'entends, des gens qu'on aime,)
Enfin, des trahisons de toutes les couleurs; ...
(*D'un ton de voix plus bas.*)
De sa défunte femme même;

Peuvent ſervir de reſte à le juſtifier
De craindre les humains, & de s'en défier.

DES RONAIS, *auſſi vivement.*

Quoi ! vous penſez qu'il ſe défie
De moi-même, de moi ?

CLÉNARD.

De vous-même. — Eh ! mais, oui.
La cruelle Philoſophie,
Que par l'expérience il acquit malgré lui,
Et que dans ſon eſprit ſes malheurs ont aigrie,
A bien pu l'armer de ſoupçons
Contre vous-même....

DES RONAIS, *l'interrompant avec impatience.*

Eh ! ſur quoi, je vous prie ?

CLÉNARD.

Sur quoi, Monſieur ? — Mais d'abord ſuppoſons :
Sur un peu de galanterie.

DES RONAIS, *un peu embarraſſé.*

Mais où la voit-il donc ? — C'eſt une rêverie. —
Et puis d'ailleurs, ſont-ce là des raiſons ?
Si c'eſt là-deſſus qu'il ſe fonde,
C'eſt un prétexte tout au plus. —
Croire Monſieur Dupuis, pédant.... c'eſt un abus,
Une erreur ! — Il a trop vécu dans le grand monde,

Pour me chicaner là-dessus.

CLÉNARD.

Vous vous trompez très-fort. Cette galanterie,
Que d'un œil indulgent, il a vu dans autrui,
Peut très-bien, (sans pédanterie,)
Dans son gendre futur, le blesser aujourd'hui.
Son esprit défiant, son humeur soupçonneuse,
Doit la croire en hymen beaucoup plus dangereuse,
Que vous ne vous l'imaginez. —
Par elle, il voit d'abord vos cœurs aliénés;
Le mari dérangé, la femme malheureuse;
(*D'un ton de voix plus bas.*)
Et peut-être moins vertueuse. —
Il voit tous vos devoirs ensuite abandonnez;
Une conduite scandaleuse;
L'exemple affreux que vous donnez
A des enfans infortunez;
Et n'apperçoit pour tous qu'une fin douloureuse,
En les voyant après, eux & vous ruinez;
Et du mépris public, couverts, & consternez.
Voilà, Monsieur, voilà la peinture fidele,
Qu'il peut se faire, lui, des plaisirs effrenez;
Des vices qu'il traitoit presque de bagatelle,
Quand leurs tristes effets, quand leur suite cruelle,
Contre lui-même, encor ne s'étoient point tournez.

DES RONAIS, *très-déconcerté.*

Mon cher Clénard, vous outrez la matiere ;
Vous vous êtes donné carriere,
Et Monſieur Dupuis ne voit pas
Le mal ſi grand.

CLÉNARD, *en le quittant.*

Quelqu'un adreſſe ici ſes pas.
Je vous laiſſe, Monſieur.

SCENE IV.

DES RONAIS, *ſeul, & reſté immobile.*

CE tableau-là m'effraye. —

(*Un inſtant de ſilence.*)

Je ſens bien au fond de mon cœur,
Que malgré toute ſa rigueur,
Sa morale n'eſt que trop vraye. —
Je ſuis, & confus, & ſurpris,
Lorſque je me rappelle en ſecret ma foibleſſe ;....
J'ai pu céder à la Comteſſe,
Pour qui je n'eus jamais que du mépris ;
Et j'ai trahi lâchement la tendreſſe
De l'objet dont je ſuis épris,
De Mariane, que j'adore,
Que je n'ai pas ceſſé d'adorer un moment ! ....

Hier, en vous quittant tout plein de votre image,
Je croïois ne pouvoir vous aimer davantage;
Et je ſens, qu'aujourd'hui, je vous aime encor plus.

MARIANE, *tendrement.*

En peignant votre amour, vous peignez ma tendreſſe,
Excepté... que mon cœur n'en eſt jamais diſtrait;
Tout avec vous, tout de vous, m'intéreſſe;
Sans vous, rien n'a pour moi d'attrait;
A rien mon ame n'eſt ſenſible. —
Mais vous?... ah! Des Ronais!... comment eſt-il poſſible
Qu'on ait eû ſur vous des ſoupçons,
Que vous pouviez m'être infidéle? —
Et ſur leſquels mon pere appuyoit ſes raiſons,
De différer toujours;

DES RONAIS, *avec un peu de trouble.*

Eh! mais, Mademoiſelle,
Eh! mais, ſur ma légereté,
Vous a-t-il jamais raporté
La preuve d'aucun fait?

MARIANE.

Non, je vous rends juſtice;
Peut-être ces ſoupçons ne ſont qu'un artifice;
Pour mieux colorer ſes délais?
J'aime à le croire.

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Oh! oui. — Mais revenons, de grace,
A notre hymen : — ſi ce jour-ci ſe paſſe
Sans voir combler tous nos ſouhaits ;
Si votre Pere, encor, veut, par de nouveaux traits,
Fatiguer notre patience ;
Avec reſpect alors, élevez votre voix ;
Votre majorité, ſans bleſſer la décence,
Peut aujourd'hui faire parler des droits.

MARIANE, *d'un ton ferme & tendre.*

Des droits? ... à cet égard, perdez toute eſpérance.
Quoi! des droits contre un pere? Eh! ... peut-on en avoir? —
Moi, d'ailleurs, je n'en ai pas même en apparence ;
Et ſi j'en avois ; — loin de les faire valoir,
Je me renfermerois encor par préférence,
Dans les bornes de mon devoir
Et d'une juſte obéiſſance.

DES RONAIS, *avec impatience.*

C'eſt outrer le reſpect & la reconnoiſſance. —
Je connois vos devoirs, je les vois, les ſens bien ;
Mais n'a-t-il pas les ſiens? & ne vous doit-il rien?

MARIANE, *avec douceur,*

Non, rien du tout, Monſieur.

DES RONAIS, *avec un peu de colère,*

C'eſt avoir bien envie
De s'aveugler! — Cruelle, eſt-ce-là de l'amour?
Eſt-ce là comme j'aime? — ah! votre ame en ce jour,
A votre pere, en eſclave aſſervie....

MARIANE, *l'interrompant.*

Ah! vous ignorez, Des Ronais,
Que le moindre de ſes bienfaits
Eſt de m'avoir donné la vie.

DES RONAIS.

De grace, expliquez-vous.

MARIANE.

Si vous ſçaviez, ô Ciel!
Quel eſt, quel fut, pour moi, ſon amour paternel? .... —
A ce ſouvenir qui m'enflamme,
Je me dois de vous faire ici l'aveu cruel
D'un fait.... que je voulois renfermer dans mon ame;
(Non, par rapport à moi; vous le verrez aſſez;)
Mais, puiſqu'enfin vous me preſſez
Sur mes prétendus droits, apprenez.... je balance.

DES RONAIS, *très-tendrement.*

Parlez, je vous adore, & vous me connoiſſez.

MARIANE, *avec effuſion d'ame.*

Oui, mon cher Des Ronais, je vous eſtime aſſez,
Pour vous dire avec confiance :
Que, victime par ma naiſſance,
Des préjugés & de l'opinion,
Mon pere, malgré ſa famille,
Long-tems après fit, pour ſa fille,
Du ſceau des loix, marquer ſon union. —
De ſon amour pour moi, ſon hymen fut le gage.

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Divine Mariane! — ou j'aimerois bien peu,
Ou vous devez penſer que ce pénible aveu,
Auquel l'amour d'un pere aujourd'hui vous engage,
Loin de diminuer mon reſpect & mon feu,
Me touche, & vous honore à mes yeux davantage!

MARIANE, *reprenant avec chaleur.*

Vous voyez que je luis tout,
Mais, pour le mieux ſentir, écoutez juſqu'au bout :
Sçachez que pour ce mariage,
De ſon pere cruel il fut déshérité.

Il lui reſta pour tous biens, ſon courage;
Qui lui ſervit : ſa fortune eſt l'ouvrage
Et le fruit de ſa fermeté, —
Et s'il s'eſt vu dans la calamité,
C'eſt ſon amour pour moi; c'eſt ſa tendre imprudence
Qui cauſa ſeul ſon malheur;
Jugez par-là, juſqu'où mon cœur
Doit porter la reconnoiſſance!
Et c'eſt avec reſpect, & c'eſt dans le ſilence,
Qu'il faut attendre mon bonheur
D'un pere.... à qui je dois une double exiſtence.

DES RONAIS, *très-vivement, & vîte.*

Non, je ne ſais plus d'inſtance;
Et ce mortel vertueux
Ne peut former, quand j'y penſe,
D'autres deſirs, d'autres vœux,
Que ceux de nous rendre heureux;
Et je reprends l'eſpérance
De le voir en ce même jour
Couronner notre conſtance,
Vos vertus, & mon amour.

MARIANE, *d'un air content & ſatisfait.*

Il veut notre bonheur. — Oui. — Mais, à notre tour,
Occupons-nous de la maniere,
Et parlons de notre ancien plan,

De nos projets.... pour rendre heureux ce digne pere,
Sitôt que nous ſerons mariés...

DES RONAIS, *l'interrompant avec vivacité.*

Oh! j'eſpere,
Par mes ſoins chaque jour le rajeunir d'un an.—
Par des riens, qui font tout le charme de la vie,
Quand ils naiſſent du ſentiment;
Par exemple, les ſoirs, s'il eſt ſeul un moment,
Je lui lis, ou je cauſe, ou je fais ſa partie;...
Je veux pour ſes plaiſirs, pour ſon amuſement,
Pour contenter ſes goûts, mettre tout en pratique.

MARIANE, *vivement.*

Il a celui de la muſique...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Je le ſçais bien; il faut tous les hyvers
Doubler le nombre au moins de nos concerts.

MARIANE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, mais parlons de ſes ſoirées;
Les miennes lui ſont conſacrées
Depuis qu'il ne ſort guère & qu'il ne ſoupe plus.
Je lui continuerai ces devoirs aſſidus;
Je lui tiendrai toujours fidelle compagnie;
Mais, ſans vous gêner, vous...

DES RONAIS, *très-vivement.*

Me gêner ! — Mais alors,
Je vous promets, pendant ſa vie,
De ne jamais ſouper dehors.

MARIANE, *avec vivacité & ſentiment.*

Ainſi donc tous ſes goûts vont devenir les nôtres ;
Ou les nôtres aux ſiens en tout ſeront ſoumis. —
Sur-tout ayons grand ſoin que ſes anciens amis
Soient mieux reçus de nous, que les miens & les vôtres.

DES RONAIS, *reprenant avec impétuoſité.*

Eh mais ! ſi vous voulez, nous n'en verrons point d'autres. —
Quand nous ſerons unis par des liens ſacrés,
Tout m'eſt égal, & vous me ſuffirez. —
Eh ! que m'importe après le reſte de la terre ?
Je n'y vois rien que mon amour.

MARIANE, *tendant la main à Des Ronais.*

Ah ! Des Ronais ! — Voici mon pere de retour.

DES RONAIS.

Voyez-vous, voyez-vous avec lui ſon Notaire ?
J'en tire un bon augure.

SCENE VI.

MARIANE, DES RONAIS, DUPUIS, GASPARD.

DUPUIS, *d'un air de gaieté.*

AH! bonjour mes enfans.
Je vais vous parler d'une affaire
Dont vous ſerez tous deux également contens.—
Il conduit le Notaire au fond du Théâtre.
Vous, Monſieur Gaſpard, pour bien faire
Dans mon cabinet, là-dedans,
Paſſez toujours.— Et près de mes regiſtres
Sur mon bureau vous trouverez les titres
Et les papiers qu'il vous faut, pour pouvoir
Faire notre Contrat, & vous viendrez ce ſoir
A huit heures ici prendre nos ſignatures.

GASPARD.

Je le rapporterai, Monſieur, fait & parfait.

DUPUIS, *au fond du Théâtre avec Gaſpard.*

Il vous faut quelque tems pour vous bien mettre au fait,
Je vous joins tout à l'heure.

DES RONAIS, *bas à Mariane avec une joie excessive.*

Ah! je vois que l'effet
Suit de bien près mes conjectures,
Et notre mariage est fait.

SCENE VII.

DUPUIS, MARIANE, DES RONAIS.

DUPUIS, *d'un air ouvert & gai.*

EH bien! mon Des Ronais, contre mon ordinaire,
Si je vous mets dès le matin aux champs,
Vous ne perdrez pas votre tems;
Car en votre faveur, je prétends me défaire
De ma Charge, ici, pour le prix,
Qu'en sept cent trente je la pris: —
C'est sur le pied de sa finance.

DES RONAIS, *transporté de joie.*

Je vous entends; ... & ma reconnoissance...

MARIANE, *aussi très-vivement.*

Ah! mon pere!

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Ah! Monsieur!... Dans mon ravissement!...

DUPUIS: *l'interrompant & déblayant ceci très-vîte.*

Arrêtez; en ceci, je n'ai d'autre mérite,

Que les pas que j'ai faits pour avoir l'agrément, —
Depuis quatorze mois que je le sollicite,
C'est de Dimanche seulement
Qu'ils me l'ont accordé. — Courez donc au plus vîte,
Faire au Ministre en ce moment,
Mon cher ami, votre remercîment;
Je fis le mien hier, allez. — L'heure prescrite
Est midi. Midi va sonner,
Avec nous revenez dîner.
Mais, partez.

DES ROCHES, *hors de lui-même.*

Oui, j'y cours, j'y vole;
Car par-là notre hymen, dont je ne doute plus... —
Ah! ma reconnoissance! ... Ah! dans l'ivresse folle; ...
L'ivresse de ma joie... — Un désordre confus... —
Mon cœur, pour trop sentir, ne rend point... —
La parole
Me manque... embrassez moi.

Il sort en embrassant Dupuis.

SCENE VIII.

DUPUIS, MARIANE.

DUPUIS, *voyant ſortir Des Ronais, avec un feint étonnement, & diſant ce qui ſuit, du ton d'un homme qui ne penſe pas ce qu'il dit, & d'un air moitié badin & moitié ſérieux.*

Quels tranſports ſuperflus !
Comme pour cette Charge, il s'enflamme lui-même !
Sa reconnoiſſance eſt outrée, & me déplaît.—
Je ne lui voudrois pas cette chaleur extrême,
Pour un objet qui n'eſt que de pur intérêt.

MARIANE.

Lui !... qu'un vil intérêt. — Mon pere, eſt-il poſſible
Que vous puiſſiez l'en ſoupçonner ?
Sur cet objet, s'il a paru ſenſible,
S'il vient de s'en paſſionner,
C'eſt qu'il voit, c'eſt que j'enviſage
Que cet arrangement fait notre mariage ;
Et qu'enfin il n'eſt plus obſcur
Qu'il rend notre bonheur auſſi prompt, qu'il eſt ſûr.

DUPUIS, *souriant malignement.*

Oh ! pour sûr, il est sûr ; mais point si prompt.

MARIANE.

Qu'entens-je ?

DUPUIS.

L'agrément d'une place étant fort incertain,
Pour prévenir ma mort d'avance je m'arrange :
Je lui cede ma Charge, & lui promets ta main ;
Ta main, c'est mon projet, ne crains pas que j'en change.—

D'un ton léger & en riant.

Mais si vous vous flattiez que ce sera demain,
Tous deux vous avez pris le change.

MARIANE, *avec un trouble marqué.*

Mon pere !... Des Ronais....

DUPUIS, *l'interrompant.*

J'estime Des Ronais ;
Je l'aime, de mon cœur il a fait la conquête ;
Il m'aime aussi. du moins j'ai de sa part cent traits
De son amitié tendre, & de son ame honnête.—
Je répondrois de Des Ronais,

(*Achevant d'un ton badin & en riant.*)

Si l'on pouvoit répondre avec raison, jamais,
D'un homme, quel qu'il soit.

MARIANE, *vivement.*

Eh bien! qui vous arrête?

DUPUIS, *d'un ton affectueux & tendre.*

Rien. — Tu vois qu'aujourd'hui j'assure son
destin.
Ma Charge, (au prix que je la lui fais prendre,)
Est un signe évident; c'est un gage certain,
Pour lui de mon amitié tendre;
Doit lui prouver, à ne pas s'y méprendre,

Très-tendrement.

Que c'est mon cœur qui le choisit pour gendre. —
Et même, par malheur, si je mourois demain,
Je t'ordonne, entends-tu, de lui donner la
main. —

D'un ton badin & léger.

Mais je vis. — Et je veux attendre avec prudence,
Qu'enfin son caractère ait pris
Plus de maturité; ... toute sa consistance.
Trop galant, à présent....

MARIANE, *l'interrompant.*

Oh! mon pere, d'avance,
Je vous préviens, qu'ici, je réduis à leur prix
Les soupçons qu'on vous donne. — Ont-ils quelqu'apparence!

DUPUIS, *en riant.*

S'ils en ont? — La-dessus, malgré ton assurance,

Je puis, en te disant ce qu'hier j'en appris,
En alarmer justement tes esprits. —
Mais non, je te l'épargne, il suffit qu'il se range. —
Moi, je veux t'assurer un bonheur sans mélange.
Et dans ce siécle des bons airs,
Quoique je sente bien qu'on va trouver étrange,
Quoique ce soit me donner un travers,
D'exiger qu'un mari n'aime rien que sa femme;
Je prétends, cependant...

MARIANE, *l'interrompant avec impatience.*

Eh quoi! mon pere, Eh! quoi?
Moi, je suis sûre de son ame;
Des Romais n'aime rien que moi;
Il m'est fidelle.

DUPUIS, *du ton le plus railleur.*

Eh oui! oui dà! je me rappelle,
Ma chere enfant, qu'à son âge autrefois,
Tout comme lui, j'étois aussi fidelle
A plusieurs femmes à la fois.
Mais ce Notaire attend.

MARIANE, *l'arrêtant.*

De grace,
Un instant.

DUPUIS.

Soit, un instant, passe.

MARIANE, *d'un air preſſant.*

Mais du moins, dites-moi vos nouvelles raiſons,
Pour le mettre encore à l'épreuve.
Le condamnerez-vous ſur de ſimples ſoupçons?
N'en faut-il pas donner la preuve?

DUPUIS, *légérement & en badinant.*

Oh! la preuve! nous y voilà:
Eh! jamais en peut-on donner de tout cela?
Ce que je ſçais, c'eſt qu'une très-bonne ame,
Un homme fort zélé, m'a dit, que ce galant
Etoit fort aimé d'une Dame,
D'un état même très-brillant. —
Et juſtement, c'eſt-là ce que je blâme;
C'eſt tout ce que je crains qu'un tel attachement. —
Je paſſerois plutôt un ſimple amuſement;
Mais le goût que l'on prend pour une honnête femme,
(Ainſi qu'on les appelle en ce ſiécle charmant,)
Apporte néceſſairement
Le trouble dans une famille.

MARIANE.

Eh! mais, mon pere...

DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh! mais, ma fille...
Penſez-y bien. — Je vais...

MARIANE, *l'arrêtant.*

Mais, encore un moment.
Si ce n'eſt point un conte ridicule,
On vous l'aura nommée, on vous aura tout dit.

DUPUIS.

Point du tout, par un vain ſcrupule,
Sottement l'on s'eſt interdit
De me nommer la Dame.

MARIANE, *preſque pleurant.*

Allons; c'eſt une fable.

DUPUIS, *d'un ton ſérieux.*

Ce fait peut être faux, mais il eſt vraiſemblable;
Ainſi, je dois attendre; & ne rien hazarder. —
(D'un ton affectueux, & avec le plus grand attendriſſement.)
Mais une vérité conſtante,
Que tu vois, que je ſens, qui m'eſt toujours préſente,
Et que mon cœur ſe plaît à te perſuader,
C'eſt que je t'aime, & que jamais un pere
N'aima ſa fille autant que moi. —
(La ſerrant tendrement entre ſes bras.)
Ma chere enfant, j'ai mis en toi
Ma félicité toute entiere.
Retiens les larmes que je voi.

Si tu ſçavois, pour toi, juſqu'où va ma tendreſſe,
L'excès de ſa délicateſſe!...
Tu ſentirois que c'eſt bien malgré moi
Que j'afflige ton cœur; que malgré moi, j'em-
ploie...

MARIANE, *l'interrompant, & ſe retirant en pleurant.*

Mon pere! à ſon retour, quand il va tout ſçavoir,
Des Ronais paſſera, de l'excès de la joie,
Au comble, hélas! du déſeſpoir!

SCENE IX.

DUPUIS, *ſeul, & d'un ton attendri.*

AH! ce n'eſt point, ſans une peine extrême,
Que je ſuſpends, que j'éloigne l'hymen
De ces deux chers enfans, que j'aime!
(D'un ton ferme.)
Mais tout me prouve, à l'examen,
La vérité de mon ſyſtême;
Et mon expérience même
M'a trop fait, par malheur, connaître les hu-
mains.—
(D'un ton plus vif, & plus ferme encore.)
A cet hymen ſi je donnois les mains,

Abandonné dans ma vieilleſſe,
Réduit à cet état, dont j'ai cent fois frémi,
Je vivrois ſeul, & mourrois de triſteſſe,
De perdre en même tems ma fille & mon ami.—
C'eſt cette juſte défiance,
Que je renferme dans mon ſein,
Dont j'épargne à leurs cœurs la triſte connoiſſance,
Qui ne feroit qu'augmenter leur chagrin.—
Et pour donner en apparence,
Quelque motif à mes délais,
Sur ſes exploits galants j'attaque Des Ronais.
Ce n'eſt qu'un voile adroit, pour couvrir le myſtère,
Que de mon ſecret je leur fais.—
Mais, finiſſons avec notre Notaire;
Nous ſongerons au reſte, après.—
D'abord, gagnons du tems. Ma fille & Des Ronais
Auront beau m'accuſer d'une injuſtice extrême,
Je ne dois point, aux dépens de mon cœur,
Pour faire plutôt leur bonheur,
Me rendre malheureux moi-même.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUPUIS, *ſeul & rêveur.*

Ceci ne tourne point au gré de mes ſouhaits :
Ma fille ne croit point l'intrigue
De la Dame inconnue, avec mon Des Ronais :
Et mon eſprit ſe laſſe en vain, & ſe fatigue
A pouvoir en donner la preuve par des faits.—
Et cette preuve eſt pourtant néceſſaire,
Pour obliger nos Amans à ſe taire,
Pour juſtifier mes délais. —
Clénard pourroit me la donner peut-être ;
Ou du moins, me ſervir dans cette affaire-ci....
Il me ſuivoit ; il devroit être ici.
Mais, c'eſt lui, que je vois paraître.

SCENE II.

DUPUIS, CLÉNARD.

DUPUIS, *d'un air léger & railleur.*

MONSIEUR Clénard ! Quoi ! ne ſçauriez vous rien,
(Mais, parlez-moi du fond de l'ame,)
Du commerce élégant de cette grande Dame,
Et du cher Des Ronais, qui s'en cache ſi bien ?

CLÉNARD.

Oh ! rien ; ſur tout cela, Monſieur, je ne ſçais rien.

DUPUIS, *d'un air railleur.*

Je vous entends, l'homme de bien !
Vous faites l'ignorant.— Mais j'ai quelqu'un d'alerte
A la ſuite de tout ceci,
Qui m'en fera la découverte.—
Très-impatiemment, j'attends ſa lettre ici.

CLÉNARD, *reprenant vivement.*

Peut-être ne faut-il que cette lettre auſſi,
Pour que, de ces ſoupçons, votre ame ſoit guérie.—
Mais, il eſt un moyen plus sûr, & que voici,

Pour mettre fin à ſa galanterie. —

Sans un plus ſévere examen,
Par les liens d'un prompt hymen,
Uniſſez-les.

DUPUIS, *l'interrompant du ton de la raillerie amere.*

Alte-là, je vous prie!
Mon cher Monſieur, laiſſez-là vos avis. —
(*Très-amérement.*)
Ses intérêts par vous ſont bien ſuivis!
Je vois toujours combien, dans le tems où nous ſommes,
L'on doit peu compter ſur les hommes;
Même ſur ceux qu'on a le mieux ſervis!

CLÉNARD, *d'un air piqué, & vivement.*

Jamais le reproche n'offenſe
Que celui qui l'a mérité. —
Je vous ai dit la vérité. —
Après que, ſur ce point, je me ſuis contenté,
Soupçonnez-moi de fauſſeté,
Croyez-moi ſans reconnoiſſance;
Sur Monſieur Des Ronais, ſur moi, ſans équité,
Etendez votre défiance;
Dont l'excès... Mais, Monſieur, n'imaginez vous pas....
Quoi! n'avez-vous point vu d'honnête homme ici-bas?

DUPUIS, *reprenant le ton badin & railleur.*

Pas autrement encor, en conſcience.
Mais il faut prendre patience :
Peut-être j'en verrai par la ſuite des tems,
Cela viendra. Je n'ai que ſoixante-douze ans.

SCENE III.

DUPUIS, CLÉNARD, UN LAQUAIS *apportant des Lettres.*

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, voici vos lettres.

DUPUIS, *les prenant avec empreſſement.*

Donne vîte,
Donne, je les attends.

CLÉNARD, *d'un ton courroucé.*

Moi, Monſieur, je vous quitte,
Pour vous les laiſſer lire, en pleine liberté,
Il ſort.

SCENE IV.

DUPUIS, *ſeul, regardant ſortir Clénard; & dans l'étonnement du ton bruſque & piqué, qu'il a pris.*

OH! ſi c'eſt un fond d'équité
Qui force cet homme à ſe taire,
Je ne rencontre donc jamais de probité,
Que lorſqu'à mes deſſeins, je la trouve contraire. —

Jettant les yeux ſur le paquet de lettres qu'il tient.

Mais dans mon embarras me voilà rejetté,
Si je ne tire point d'ici quelque clarté.
Voyons donc: celles-ci ſont des lettres d'affaires;
Encor; encor; je les lirai demain. —

Il les met à meſure dans ſa poche, & s'arrête à une petite lettre, écrite ſur du papier à la mode.

Peut-être celle-ci vient de mon Emiſſaire,
Car je n'en connais pas la main?

Jettant un coup-d'œil ſur le deſſus de cette lettre.

Elle vient de Paris; elle n'eſt point timbrée.

La portant à ſon nez.

Quel diable! Elle eſt cruellement ambrée!

Mettant ſes lunettes, pour en lire l'adreſſe.

Bon : à Monſieur, Monſieur Dupuis,
Liſons. (*Il lit bas.*) Je ne ſçais où j'en ſuis.

Continuant de lire bas, & s'arrêtant par intervalles.

C'eſt un pouler, parbleu ! je n'ai plus de maîtreſſe !
Eſt-ce que je me tromperois ?
Aurois-je donc mal lu l'adreſſe ?

Reliſant l'adreſſe de la lettre.

Non. A Monſieur Dupuis... chez Monſieur Des Ronais.

Otant ſes lunettes, & continuant avec la joie la plus marquée.

» Bon ! je n'avois pas lu l'adreſſe toute entière,
» La Dame s'eſt trompée, en mettant le deſſus ;
» A préſent, je n'en doute plus ;
» Et je vois d'ici la maniere
» Dont s'eſt fait cet heureux qui-pro-quo-là ! — j'y ſuis :
» En écrivant le deſſus de ſa lettre,
» Bonnement, elle aura cru mettre
» A Monſieur Des Ronais, chez, chez Monſieur Dupuis, —

D'un ton ſérieux, ſe promenant.

J'aurois à me faire un ſcrupule,

Si j'avois, par ma faute, ouvert un tel billet:
Mais c'eſt la leur. — Il ſeroit ridicule
(Gaiement.)
De ne pas profiter de ce tendre poulet,
Qui peut à mes délais ſervir de bon prétexte.

Il reprend ſes lunettes, lit en marmottant entre ſes dents; & laiſſe, par intervalles, échapper les mots que l'on va marquer.

Reliſons, & prenons d'après ceci mon texte.
Hon, hon, hon, *à votre Comteſſe.* Hon, hon, hon, hon, *c'eſt Jeudi le jour.* Hon, hon, hon, *mon cher Des Ronais*, & cœtera.
C'eſt un bon rendez-vous, & donné pour Jeudi,
A Des Ronais, & par une Comteſſe,
(Regardant ſi la lettre eſt ſignée.)
Qui ne ſe nomme pas. — Mais, à ce ton hardi
Du très-grand monde; ... au ſtyle aiſé, plein de nobleſſe,
Cette femme-là me paraît
Être de la plus haute eſpece;
C'eſt de ces femmes qu'on connaît. —
Dans le fond, je ſens bien que c'eſt une miſere,
Qu'un tel arrangement. — Je ne m'alarme guere,
D'un goût foible, où le cœur n'eſt jamais pour rien. — Mais,
Puiſque j'ai preuve en main de cette belle affaire, Je

Je veux, au bruit que je prétends en faire,
Que ſur ce point-là, Des Ronais
Croye mon courroux fort ſincère,
Et là-deſſus, appuyer mes délais.

De l'air le plus malin, & avec la joie la plus vive.

Dans la circonſtance où nous ſommes,
Notre ami, vous avez un rendez-vous, Jeudi!
Ah! Quelle joie! ah! quel heureux coup d'étourdi!—

D'un ton ſérieux & fort.

Le hazard m'a toujours mieux ſervi, que les hommes.

Appercevant ſa fille & Des Ronais.

Mais, ma fille avec lui paroît.

SCENE V.

DES RONAIS, MARIANE, DUPUIS.

DES RONAIS, *au fond du Théâtre, à Mariane.*

EH! ſe peut-il que cela ſoit?

MARIANE, *à Des Ronais.*

Rien n'eſt plus vrai.

DES RONAIS, *à Mariane.*

C'eſt un fait incompréhenſible.

DUPUIS, *à part, au bord du Théâtre.*

Conſervons bien notre ſang-froid.

DES RONAIS, *à Mariane en avançant.*

Mademoiſelle, non. -- Non, il n'eſt pas poſſible,...

MARIANE, *l'interrompant.*

Mais, ſi vous ne m'en croyez pas,
Venez le demander à mon pere lui-même.

DES RONAIS, *avec colère.*

Lui demander! le puis-je? -- Hélas!
Je crains, dans ma colère extrême,...

MARIANE, *l'interrompant.*

Parlez-lui, mais moderez-vous.

DES RONAIS, *avec une colère qu'il veut retenir, & qu'il laiſſe échapper malgré lui.*

Dois-je croire, Monſieur, qu'éprouvant ma conſtance,
Que lui portant les derniers coups,
Et, de prétextes vains laſſant ma patience,
Vous différiez encor notre hymen?

DUPUIS, *d'un air ironique & froid.*

Calmez-vous.
Mon Dieu! pourquoi vous mettre en un ſi grand courroux?

Ne vous croyez-vous pas sûr de votre innocence?
Là, sans aigreur, expliquons-nous.
Ah! sans choquer les vraisemblances,
Pour vos galantes imprudences,
J'ai pu souvent avoir quelques doutes sur vous.

MARIANE, *reprenant vivement.*

Eh! ces doutes, mon pere, il les levera tous;
Tous ces doutes sur lui, détaillez-les de grace;
Il les éclaircira.

DUPUIS, *toujours du ton de l'ironie.*

Mais, moi, je n'en ai plus;
Ils sont tous éclaircis, ils sont tous résolus.
Depuis que je ne vous ai vus
Les choses ont changé de face.

MARIANE, *reprenant encore plus vivement.*

J'en étois sûre, & je l'avois bien dit
Que Des Ronais m'étoit fidele.

DUPUIS, *d'un air encore plus ironique & plus railleur.*

A présent, c'est sans contredit;
Mais, moi, maîtresse Demoiselle,
Mais, moi, pouvois-je deviner
Qu'en ce siécle léger, l'on fût Amant fidele?
Or, j'ai donc pu le soupçonner,
Quoiqu'il vous adorât, d'aimer une autre
Belle. --

(Se tournant vers Des Ronais, avec un rire moqueur.)

Et, cela doit se pardonner.

DES RONAIS, *ne se possédant plus.*

Monsieur, quittez ce ton d'ironie éternel.—
N'avez-vous pas de façon moins cruelle,
Pour trahir vos engagemens ?

DUPUIS, *reprenant le premier mot avec colère, se contenant ensuite, & continuant du ton de l'ironie la plus amère.*

Trahir ! — A vos emportemens,
D'un ton plus doux, je vais répondre :
Car dans cet instant-ci, je veux, pour vous confondre,
Prendre, pour votre hymen, tous nos arrangemens.

(Se retournant vers sa fille très-vivement.)

Assuré maintenant, du cœur constant & tendre
De Monsieur Des Ronais, je sens qu'il faut me rendre,
Et couronner un si loyal amour.

DES RONAIS, *à part.*

C'est encor là quelque détour.

DUPUIS.

Que dites-vous tout bas ? — Ecoutez donc, mon gendre ;

Allons, pour votre hymen, fut le champ prénons jour.

DES RONAIS, *d'un air troublé.*

Oui.... Monsieur....

DUPUIS, *d'un air de malignité.*

Voyons donc celui que l'on peut prendre.
Voyons, c'est aujourd'hui Mardi;
Il nous faut le tems nécessaire. —
L'arrangement préliminaire,
Lui seul, peut tout au plus se finir Mercredi....

DES RONAIS, *l'interrompant avec un air de trouble, & d'une vivacité brusque.*

Eh bien! Monsieur, prenons Jeudi.

DUPUIS, *d'un ton badin.*

Mais, vous êtes un étourdi,
Car Jeudi, vous avez affaire.

DES RONAIS, *étonné.*

Affaire!

MARIANE, *surprise.*

Affaire!

DUPUIS.

Affaire. Oui Monsieur, affaire, oui.

(S'adressant à sa fille.)

Un engagement tout contraire,
Que je lui sçais, & qui doit fort lui plaire,

L'empêche, mon enfant, de nous donner Jeudi.

DES RONAIS, *d'un air embarrassé & inquiet.*

Je n'en ai point, d'abord ; .... mais en est-il qui tiennent....

MARIANE, *à son pere, & interrompant Des Ronais.*

Que veut dire un engagement?

DES RONAIS, *reprenant très-vivement.*

Je ne vous comprends nullement.
Ce soir, demain, Jeudi, tous les jours me conviennent.

DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Ils ne vous conviennent pas tous ;
Pour Jeudi, je sais mieux vos affaires que vous.
(Lui montrant la lettre de la Comtesse.)
Regardez : cette lettre étoit à mon adresse,
Mais elle est pour vous, cependant.
(D'un ton sérieux, & affirmatif.)
C'est par mépris, sans finesse,
Que je l'ai lue, & par pur accident.

MARIANE, *avec vivacité.*

De qui la lettre est-elle ?

DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Elle est d'une Comtesse,

Que je ne connois pas; mais que, probablement,
Monsieur connoît beaucoup, mais excessivement.

DES RONAIS, *à part.*

Je suis perdu.

MARIANE.

Comment!

DUPUIS, *à Mariane.*

Tiens, tiens: vois-tu son trouble?
J'en suis édifié; cela marque un bon fond.

DES RONAIS, *balbutiant.*

Je ne me.... trouble.... point.

DUPUIS, *en riant.*

Son embarras redouble.
Sa voix, ses yeux, son air, sa peur: tout le confond.

MARIANE, *du ton de l'ingénuité.*

Mais, c'est peut-être un tour que l'on lui joue,
Pour que ma jalousie....

DUPUIS, *l'interrompant.*

Un moment, un moment:
Lisons la lettre; & qu'il la désavoue,
Ou qu'il s'en justifie.

MARIANE, *à Des Ronais.*

Eh bien! Monsieur, comment!
Vous ne répondez rien? — Ah! Des Ronais!

DUPUIS, *à Mariane.*

Ecoute

Le billet qu'on écrit à cet homme galant :
Tu verras que tantôt j'avois raiſon, ſans doute.
Pour l'épouſer ſi vîte, il eſt trop ſémillant.—
(Il veut lire.)

Ce lundi.....

DES RONAIS, *l'interrompant, & le tirant par la manche, en ſe cachant de Mariane, & voulant l'empêcher de lire.*

Eh ! par grace !....

DUPUIS, *ſecouant la tête.*

Oh ! non pas.— Sans votre façon dure,
Vos reproches amers ſur ma mauvaiſe foi,
Ce n'eût été qu'entre vous ſeul & moi,
Que j'euſſe fait cette lecture.
Mais, pour me diſculper de tous mes torts, je vois
Qu'à ma fille, à préſent, malgré moi je la dois. —

(Se retournant vers ſa fille.)

Liſons donc, pour cela, la lettre de la Dame.
(Il lit.)

Ce lundi.

Comment donc ! depuis plus d'un mois, vous tournez la tête à votre Comteſſe ; & il y a huit

grands jours qu'elle n'a entendu parler de vous. Voilà une bonne folie ! ceci auroit tout l'air d'une rupture, ſi je voulois y entendre ; ſur-tout, depuis la derniere lettre que j'ai reçue de vous, & qui étoit ſi gauche. Mais finiſſons ceci ; les ruptures m'excédent ; tout cela m'ennuie ; & je vous pardonne.

Au fond, pourtant, c'eſt une bonne femme ;
Quelle clémence ! la belle ame !

(Il continue de lire.)

C'eſt jeudi le jour de ma loge à l'Opéra ; venez-y. Je reviens exprès de la Campagne ce jour-là pour ſouper avec vous ; je vous menerai & vous ramenerai. A jeudi, donc ; je le veux ; entendez-vous que je le veux ? Tâchez de quitter vos Dupuis de bonne heure. S'interrompant, *VOS DUPUIS.*

Je vous défends ſur-tout, de me parler de cette petite fille, (il ôte ſon chapeau à Mariane,) *& de m'en dire tant de merveilles. Il y a de quoi en périr d'ennui ; ou, ce qui ſeroit cent fois pis encore, il faudroit en devenir jalouſe. A jeudi, mon cher Des Ronais. Rancune tenante, au moins.*

(Il les regarde, & ils reſtent tous un moment ſans parler.)

Qu'eſt-ce ; .... Eh bien ! ... Vous voilà tous deux pétrifiés ! —

Ma fille, vous voyez, ſans que je le prononce,
Tous mes délais juſtifiés.

(à Des Ronais, en lui remettant la lettre de la Comteſſe.)

Comme un homme poli, vous, vous devez réponſe
A ce billet galant, vif, & des plus inſtans ;
Et pour la faire, moi, je vous donne du tems ;
Mais, mais, beaucoup ; ... un tems conſidérable.

MARIANE, *du ton du ſentiment.*

Quoi ! vous me trompiez ? — Vous ! Quoi ! vous, Des Ronais, vous !

DUPUIS, *d'un ton de gaité.*

Eh ! vraiment, il nous trompoit tous !

DES RONAIS, *d'un air modeſte & affligé.*

Eh ! Monſieur ! eſt-ce à vous de me trouver coupable ?
J'aurois bien des moyens pour me juſtifier,
Si je n'avois en vous un Juge qui m'accable,
Et qui ne veut que me ſacrifier.

MARIANE, *avec un peu de dédain.*

Vous vous juſtifieriez !

DUPUIS, *d'un air triomphant.*

On peut l'en défier.

DES RONAIS, *vivement.*

Non, vis-à-vis de vous, divine Mariane,
Je suis un criminel, qui tombe à vos genoux;
Je mérite votre courroux;
Et moi-même je me condamne,
Je m'abhorre. — Qui? moi! ... J'ai pu blesser l'amour! ...
L'amour que j'ai pour vous! — par un juste retour,
Punissez-moi, soyez impitoyable;
De votre colère équitable
Faites-moi sentir tous les coups,
Je ne m'en plaindrai pas. — Mais vous, Monsieur, mais vous!
Si vous ne cherchiez pas des prétextes plausibles,
Pour pallier vos refus éternels,
Tous mes torts, à vos yeux, seroient moins criminels,
Ils seroient moins irrémissibles.

DUPUIS, *d'un air ironique.*

Vous le croyez?

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Oui, sans cela, Monsieur,
Vous ne me feriez pas un crime d'une erreur

Que l'on pardonne à l'âge ; & qu'il m'a fait commettre. —

Vous me justifiriez vous-même, & par la lettre
Dont ici, contre moi, vous venez d'abuser.

Dupuis marque sa surprise.

Rien n'est plus vrai, vous avez trop d'usage,
D'habitude du monde, & vous êtes trop sage,
Pour que ce vain écrit, qui sert à m'accuser,
Ne pût, si vous vouliez, tourner à m'excuser. —
Examinons-le, & voyons ce qu'il prouve ;
Voici d'abord ce qui j'y trouve :

(Il lit.)

Comment donc ! depuis plus d'un mois vous tournez la tête à votre Comtesse ?

Depuis un mois. Ce fut au Bal de l'Opéra,
Que s'engagea cette sotte aventure...
Voyez... Mais, pesez donc sur le tems qu'elle dure.

(Il lit.)

Et il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu parler de vous... (Plus bas.) *Ceci auroit tout l'air d'une rupture....* Oui ! L'air d'une rupture !
C'en est une, bien une, une qui durera,
Une bien complette, bien sûre,
Ou jamais femme n'y croira. —

MARIANE, *en soupirant & sans le regarder.*
Comment vous croire, vous ?

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Que vous m'affligeriez,
Si vous penſiez, qu'en cette aventure fatale,
Elle ait un ſeul inſtant été votre rivale ;
Ne l'imaginez pas. — Vous vous dégraderiez.

DUPUIS, *d'un ton railleur & gai.*

Qu'il connaît bien le cœur des femmes !
Il eſt vif, éloquent. — Je ne ſuis plus ſurpris
S'il fait tourner la tête à de fort grandes Dames.

MARIANE.

Infidèle ! eh ! voilà le prix...

DUPUIS, *l'interrompant.*

Voilà comme l'amour échauffant ſes eſprits.
Et lui prêtant ſon éloquente ivreſſe,
Il enflamma cette Comteſſe,
Dont il étoit, — & dont il eſt encore épris.

DES RONAIS, *impétueuſement.*

Moi ! de l'amour pour elle ! Eſt-ce ainſi qu'on profane
Le nom d'amour ? — Le plus profond mépris
Eſt le ſeul ſentiment ; oui, le ſeul, Mariane,
Qu'elle ait excité dans mon cœur.
Je le prouve encor, par ſa lettre :
Sur-tout, je vous défends de me parler de Mariane....

DUPUIS, *l'interrompant.*

Ah! tout beau! daignez me permettre;
Lisez comme on a mis, comme on a voulu mettre.
Cette petite fille.

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Eh bien! soit. Oui, Monsieur.
(Il lit.)

» *Sur-tout je vous défends de me parler de*
» *cette petite fille.* (Il mâchonne les derniers
» mots à Mariane.) *Et de m'en dire tant de*
» *merveilles.*

Pendant le peu de tems qu'a duré mon erreur,
Je n'étois plein que de vous-même;
Je ne lui parlois que de vous;
De votre cœur, de mon amour extrême,
De nos sentimens les plus doux;
Du désir vif, & du bonheur suprême
De me voir un jour votre époux. —
Son orgueil; non, son cœur me paraissait jaloux
De ces objets toujours présents à ma pensée,
Mais sans cesse mon cœur les lui présentoit tous;
Et quoiqu'au fond de l'ame, elle en fût offensée,
Elle-même, elle étoit forcée
De ne me parler que de vous.

Pendant le couplet précédent, Mariane s'atten-

drât par degré, & prépare le ſoupir qui doit lui échapper à la fin de ce même couplet.

MARIANE.

Hélas!

DUPUIS, *du ton du dépit.*

Quelle foibleſſe extrême!
Tu t'attendris?

MARIANE, *pleurant preſque.*

Moi! je m'attendris, moi!

DUPUIS.

Hi! mais, ſans doute, Eh! parbleu! je le voi.

(Du ton le plus railleur.)

Pauvre dupe! — Crois-tu que ſans partage il aime?

MARIANE, *d'un ton tendre & troublé.*

Mon Pere! Eh! Je ne crois rien, moi.

DES RONAIS, *à Mariane.*

Ah! croyez que vous ſeule, & toujours adorée,
Vous regnâtes toujours ſur ce cœur emporté
Par une folle ardeur de ſi peu de durée. —

(S'adreſſant à Dupuis.)

Et, pour vous pénétrer de cette vérité,
Regardez Mariane;... Envoyez, d'un côté,
La décence & l'honnêteté,

Le ſentiment ; une ame ;... eh ! quelle ame adorable !
Sa tendreſſe pour moi ;... mais que j'ai mérité
De perdre, en me rendant coupable, —
Et voyez de l'autre côté....

DUPUIS, *l'interrompant bruſquement.*

Phébus, que tout cela !

MARIANE, *avec vivacité & trouble.*

Mais non. En vérité,
Je ſuis bien loin, ici, de prendre ſa defenſe ;
Ni même, dans l'aveu de ſon extravagance,
De vous faire obſerver, au moins, ſa bonne foi ;
Non, ſa légereté m'offenſe ;
J'y ſuis ſenſible ; je la voi ;
Mais vous, mon pere, hélas ! pourquoi
En montrez-vous encor plus de courroux que moi ?
Malgré toute la complaiſance,
Et le reſpect que je vous doi,
Voulez-vous enfin, que je penſe....

DUPUIS, *l'interrompant avec colère.*

Quoi donc ! Que penſes-tu ? *(à part.)* J'enrage.

MARIANE, *avec un peu d'humeur.*

Mais je croi,
Sans m'éloigner trop de la vraiſemblance,
Que les torts, (trop réels) de Monſieur Des Ronais,

Vous ſervent bien dans les projets
Que vous vous étiez faits d'avance.

DUPUIS, *toujours avec colère.*

Quels projets ! Ma conduite eſt toute ſimple. —
Eh ! mais,
C'eſt le fait ſeul qui parle, & que je te préſente :
Des Ronais aime ailleurs.

MARIANE, *pleurant de dépit.*

Aimer ! c'eſt bientôt dit ;
Aimer ! Que votre ame eſt contente
D'appuyer ſur ce mot, *(à part,)* que mon cœur contredit !

DUPUIS, *d'un ton ironique & amer.*

Eh ! oui, flatte-toi donc, que cette grande Dame
N'a plus aucuns droits ſur ſon ame ;
Et ne lui fera pas négliger les Dupuis
Et la petite fille ?

DES RONAIS, *en fureur.*

Ah ! Monſieur, je ne puis
Tenir à ce reproche horrible.

MARIANE, *à part.*

Eh ! Son projet eſt bien viſible.

DES RONAIS, *avec tranſport.*

Mariane, de mille coups

Je percerois ce cœur, s'il eût été sensible,
Un seul instant, pour une autre que vous.

DUPUIS, *très-brusquement.*

Bon! bon! discours d'amants; ils se ressemblent tous.

MARIANE, *naïvement, & très-vivement.*

Non, ceux-là sont sentis.

DES RONAIS, *avec la dernière impétuosité.*

Sans doute, & c'est mon âme,
Qui parle, qui vous peint, qui veut, en traits de flamme,
Dans votre cœur graver mon repentir. —
Dans le mien le remords s'est déja fait sentir;
Ce n'est pas d'aujourd'hui, que mon amour réclame
Contre l'erreur qui l'a surpris. —
Si vous sçaviez tout le mépris,
Que, dès cet instant-là, j'ai conçu pour moi-même,
Pour ma fatuité, pour ma foiblesse extrême;
Oui, Mariane, ici, je le jure à vos pieds,
Malgré votre courroux, malgré vos justes plaintes,
Si vous aviez pu voir mes remords & mes craintes,

Vous-même vous me plaindriez.

MARIANE, *avec émotion & dignité.*

Rendez, Des Ronais : — je veux votre parole
De ne revoir jamais la Comtesse....

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah ! l'honneur,
L'amour font le ſerment ! Et ſi je le viole,
Que je perde à la fois la vie & votre cœur.

MARIANE, *avec dignité & force.*

Je le reçois, & vous pardonne.

DES RONAIS, *voulant ſe jetter aux pieds de Mariane.*

Trop généreuſe Amante !

DUPUIS, *en fureur voulant l'en empêcher.*

Eh ! comment donc ! comment !
C'eſt au moment où je vous donne
Une preuve invincible....

MARIANE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, c'eſt dans ce moment,
Mon pere, où dans l'aveu naïf de ſa foibleſſe,
Je vois moins ſon aveuglement,
Que ſes remords & ſa tendreſſe : —
Oui, de ce même égarement,

Je crois voir & trouver la cauſe,
Et l'excuſe dans vos délais....

DUPUIS, *l'interrompant en colère.*

Parbleu! ceci n'eſt pas mauvais,
Et c'eſt fort bien prendre la choſe!
D'après cet éclairciſſement,
Qui contre moi tourne directement,
Vous verrez que c'eſt moi qui ſuis coupable.—
Enſorte....

MARIANE, *l'interrompant.*

Mon pere, pardonnez! je ſens que je m'emporte;
Mais vous m'aimez; vous voulez mon bonheur;
Moi-même à nous unir, ſouffrez que je vous porte;
L'hymen m'aſſurera de ſa conſtante ardeur.—

(Avec dignité & force.)

Des Ronais eſt rempli d'honneur;
Mon pardon généreux, ſur l'ame de Monſieur,
Doit faire une impreſſion forte
Et je vous réponds de ſon cœur.

DUPUIS, *hors de toute meſure.*

Quelle eſt ta caution? L'amour qui te tranſporte;
C'eſt une déraiſon qui me met en fureur. —
Non, non, ce n'eſt qu'après les plus longues épreuves

Que je ferai de Monſieur Des Ronais,
Qu'il ſera ton époux. — Je veux qu'il le ſoit. —
Mais,
De ſa bonne conduite il me faut d'autres preuves.
Je n'agis point en étourdi.
(Du ton le plus ironique, mêlé d'amertume & de colère.)
Non, Monſieur, non; ce n'eſt point encor pour
Jeudi.

SCENE VI.

DES RONAIS, MARIANE, *dans le plus grand abattement.*

DES RONAIS, *à Dupuis qui ſort.*

DAIGNEZ m'écouter! ... Il nous quitte. —
Ah! Mariane! à vos genoux,
Souffrez que je me précipite!
Mon cœur reconnoiſſant...

MARIANE, *d'un ton triſte & tendre.*

Arrêtez, levez-vous.
Laiſſez-moi ſeule à mes penſées;
Reſtez ici: ne ſuivez point mes pas.

DES RONAIS, *hors de lui-même, & l'arrêtant.*

Je vois, sur ma faute, en ce cas,
Que vos impressions ne sont point effacées!
O Ciel! quoi! mon pardon!... hélas!

MARIANE, *avec beaucoup de trouble.*

Monsieur, laissez ces vains éclats.
Je vous ai pardonné, je ne m'en repens pas;
Et votre cœur n'est point fait pour l'ingratitude. —

(D'un ton entrecoupé, & retenant ses larmes.)

Mais, mon esprit, de son étonnement,
N'est point encor remis. — Un peu d'inquiétude
Me fait desirer un moment
De repos & de solitude;
Laissez-moi donc, de grâce.

DES RONAIS, *l'arrêtant encore.*

Ah! que, du moins,
Je m'afflige avec vous des chagrins que je cause.

MARIANE, *prête à pleurer.*

Non, demeurez. Souffrez que je m'oppose
A rendre vos yeux les témoins
Et d'un reste de crainte, & de justes alarmes....

(Les larmes la gagnent; elle veut sortir.)

DES RONAIS, *ne voulant point la quitter.*

Non, non, je dois vous suivre ; & sur vos feux trahis...

MARIANE, *d'un son entrecoupé, & pleurant.*

Non, je veux vous cacher mes larmes ;
Restez, je le veux.

DES RONAIS, *s'inclinant.*

J'obéis.

SCENE VII.

DES RONAIS, *seul d'un air triste.*

POUR obtenir ma grace entiere,
Et rendre en même-tems le calme à ses esprits,
Cherchons quelque moyen, dont la vive lumiere
Montre encor mieux l'amour, dont mon cœur est épris.

Il sort par le côté du Théâtre, opposé à celui par lequel Mariane s'est retirée.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DES RONAIS, *ſeul, tenant une lettre ouverte.*

MARIANE eſt plus calme, enfin ; & je reſpire.
Mais pour ſatisfaire, en ce jour,
Ma délicateſſe & l'amour,
Je veux, encore ici lui lire
Ce billet que je viens d'écrire
A la Comteſſe. — A ſa campagne, après,
Je le lui fais rendre par un exprès ;
Déja, pour y voler, comme je le déſire,
La Brie eſt à cheval ; & m'attend pour partir. —
Le ſtyle ſeul du billet doit ſuffire
Pour diſſiper, & pour détruire
Juſqu'au moindre ſoupçon. — Mais, je la vois ſortir.

SCENE

SCENE II.

DES RONAIS, MARIANE.

DES RONAIS.

MARIANE, je vous conjure,
Que, pour vous voir ſceller mon pardon encor mieux,
Par grace, vous daigniez jetter ici les yeux
Sur ce billet.... qui va confirmer ma rupture
Avec l'objet qui traverſa mes vœux.

MARIANE, *ſouriant & prenant la lettre.*

Donnez : voyons-en la tournure.

Jettant un coup d'œil rapide ſur la lettre.

La lettre eſt froide ; elle eſt bien. — Mais, je veux
Que vous adouciſſiez cette expreſſion dure ;
Ce mot ſeroit trop cruel.

DES RONAIS, *(très-vivement.)*

Quoi ! c'eſt vous,
C'eſt vous, dont l'ame noble & belle,
Dont la main détourne les coups
Que je voulois porter à la femme cruelle
Qui m'attira votre courroux !
L'expreſſion n'eſt pas trop dure.

(Lui faisant relire l'endroit de la lettre, qu'elle veut qu'il adouciſſe.)

Quoi ! trouvez-vous que ce ſoit une injure ?
Ne ſentez-vous pas bien qu'il faut ....

MARIANE, *l'interrompant.*

Non, Des Ronais, il faut être juſte. — Ou plutôt...

(Reprenant & montrant la lettre, & la déchirant.)

Oui, laiſſez-là toute cette écriture ;
Je ſuis contente ; & tout eſt oublié.

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Que je me ſens humilié !
O Ciel ! combien tout ceci me condamne !
Ce pardon généreux, ces nobles ſentimens
Ont pour jamais, charmante Mariane,
Poſé le terme à mes égaremens ;
Je le jure à vos pieds.

MARIANE, *l'empêchant de s'y jetter.*

Tout eſt dit, & j'y compte.

DES RONAIS.

Je ne puis exprimer tout ce que mon cœur ſent. —
Mais, avec votre pere, il nous faut, à préſent,

L'explication la plus prompte.

MARIANE, *en soupirant.*

Hélas ! je viens de l'avoir.
Il ne m'a répondu, que par un badinage
Qui m'a mise au désespoir.

DES RONAIS.

Eh bien ! c'est donc à moi, sans tarder davantage,
A le pousser à bout sur notre mariage.—
Je vais lui parler seul, d'abord : — Car sur ce point,
Je saurai l'attaquer avec plus d'avantage ;
Et plus de force encor, quand vous n'y serez point.—
Outre qu'à mon amour la justice se joint,
Vos divins procédés font passer dans mon ame
Cette éloquence du cœur,
Qui persuade, & dont je sens la flamme.—
De ce combat, je sortirai vainqueur.

MARIANE.

Plongé dans la rêverie,
Il vient ; mais il ne vous voit pas.

DES RONAIS, *très-vîte.*

Je cours donner un contre-ordre à la Brie ;
Et dans l'instant, je reviens sur mes pas

Terminer ſeul avec lui nos débats. —
Vous, cependant, ne vous éloignez pas,
Ecoutez tout, de cette galerie ;
Et s'il faut m'appuyer, paroiſſez, je vous prie.
Mariane ſort d'un côté, & Des Ronais de l'autre.

SCENE III.

DUPUIS, *ſeul & rêveur.*

RIEN ne pourra-t-il ramener,
Dans ma maiſon, la paix intérieure ? —
J'ai bien fait aujourd'hui le plus morne dîner,
Que l'on ſe puiſſe imaginer :
Voir, d'un côté, Mariane qui pleure ;
De l'autre, ſon Amant triſte & déſeſpéré,
Prêt à faire éclater un dépit concentré....
Mais que leur vain chagrin augmente, ou ſe diſſipe,
Je ſoutiendrai tous leurs combats.
Je pars toujours de mon principe ;
Non, ils ne ſe marieront pas,
Ils ont beau faire, avant le terme
Que je me ſuis preſcrit, & que j'y mets,
Et que tous leurs efforts n'avanceront jamais.
J'ai la raiſon pour moi, je demeurerai ferme. —
Mariane me quitte & vient de me preſſer ;
Des Ronais va venir. — S'ils vont recommencer,

Je leur dirai, tout net, ma façon de penſer,
Et les ſuites qu'elle renferme. —
Mais le voici.

Des Ronais paroît; ils ſe ſaluent, & ils ſont un inſtant ſans ſe parler, & à ſe regarder.

SCENE IV.

DES RONAIS, DUPUIS.

DES RONAIS, *d'un air doux & affectueux.*

MONSIEUR, au nom de l'amitié,
Et de la plus vive tendreſſe,
De mes tourmens, ayez quelque pitié. —
Ah! ſi mon ſort vous intéreſſe,
Vos yeux me verront-ils ſans ceſſe
Dans la peine & dans la douleur,
Quand, dans vos mains, vous tenez mon bonheur?

DUPUIS, *d'un air railleur, & de gaieté affectée.*

Mon cher ami, je vous confeſſe
Que je ne puis croire au malheur
D'un galant tel que vous, d'un aimable vainqueur

Adoré par une Comteſſe ;
Sans ce que j'ignore d'ailleurs. —
Sur vos pas, moi, je ne vois que des fleurs ;
L'hymen les faneroit au printems de votre âge.

DES RONAIS.

Le trait piquant d'un cruel badinage,
Paſſant le but, le manque ; il ne me touche plus. —
Mais d'un ton ſérieux, traitons mon mariage,
Et parlons net là-deſſus ;
Ou bien je prends tout ce langage,
Et vos délais pour des refus.

DUPUIS, *d'un ton ſérieux & impatient.*

A des réponſes ſérieuſes,
Croiriez-vous gagner ? — en ce cas,
Vous vous tromperiez fort.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Vous ne m'effrayez pas
Par vos menaces captieuſes. —
Dans mon eſprit, c'eſt un point arrêté,
Je veux percer l'obſcurité
De ce myſtère, qui s'oppoſe
A toute ma félicité.
J'attends de vous, & l'honneur vous impoſe
De m'en développer la véritable cauſe ;
Plus de détours, Monſieur, & j'oſe
En appeller à votre probité.

DUPUIS, *avec la derniere impatience.*

Eh bien! vous saurez donc la chose ;
Aussi bien suis-je las d'être persécuté. — (1)
De mes délais, apprenez donc la cause,
Et le principe où je suis arrêté :

(Hésitant, & avec un peu de honte.)

Il vient d'un sentiment que vous croirez bizarre,
(Quoique très-vrai pourtant ;) & qui n'est point si rare ;
Mais que dans la jeunesse, on n'a point, mon ami,
C'est la défiance des hommes,
Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi ;
Sur-tout dans le siécle où nous sommes. —
C'est en partant d'après ce principe ennemi,
Que j'entends, que je veux que votre mariage,

Il dit les deux derniers vers avec peine & d'un ton entrecoupé & attendri.

Que vous pressez tous deux si fort,
Ne se fasse qu'après ma mort.

(1) Voyez à la fin, les retranchemens faits à cette Scène quatrieme, & qui commencent après ce vers :
Aussi-bien suis-je las d'être persécuté....

Indifférens, amis, parens, femme, maîtreſſe;
Tous ceux que j'ai ſervis, je dis tous m'ont manqué.

Ce n'eſt par-tout qu'apparence traîtreſſe,
Tout paroît ſentiment, amitié, foi, tendreſſe;
Mais, ce ſont faux dehors; tout dans l'homme eſt maſqué.

DES RONAIS, *avec impatience.*

Eh! mais, Monſieur, à vous entendre,
La vertu ne ſeroit qu'un être de raiſon.

DUPUIS, *reprenant vivement.*

Non, Monſieur, elle exiſte. — Et bien loin de répandre
D'un ſentiment ſi faux le dangereux poiſon,
Je dis que je l'aimai dès l'âge le plus tendre;
Que ſa voix m'enflamma dès que je pus l'entendre.
J'y crois; — ſans doute, il eſt des hommes vertueux,
Mais comment les connoître? A quel ſigne ſe rendre?
Voit-on du cœur humain les replis tortueux?
Eſt-il un moyen sûr pour ne pas s'y méprendre?

DES RONAIS, *vivement.*

Notre candeur dépoſe ici pour nous;
Et de nos ſentimens tout a dû vous inſtruire.

MARIANE.

Oui, mon pere. Et comment ! pouvez-vous ne pas lire
Dans deux cœurs qui ſont tout à vous.

DUPUIS, *tendrement & avec le dernier pathétique.*

(à ſa fille.)

Je ſçais vos ſentimens, & je les connois tous.

(à Des Ronais.)

Je crois ; j'ai toujours cru votre amitié ſincere.
Mais l'avenir peut tout changer.
Plus votre tendreſſe m'eſt chere,
Moins je veux courir le danger
De perdre ce ſeul bien qui m'attache à la vie.
Ce n'eſt que par vous deux que je tiens au bonheur ;
Du plus mortel chagrin elle ſeroit ſuivie,
Si je voyois languir ou s'éteindre l'ardeur
De cette amitié ſi chérie. —

(Leur prenant la main tour à tour, & la leur ſerrant en pleurant.)

Mes ſeuls, mes vrais amis, hélas ! ſi vous m'aimez,
Pour vous unir, attendez, je vous prie,
Que par vous mes yeux ſoient fermés.

Je crains... (Eh ! cette crainte eſt loin d'être guérie !)
Que vous n'abandonniez un pere en ſes vieux jours ;
Ah ! refuſeriez-vous à mon ame attendrie,
D'en finir avec vous le cours ?

MARIANE, *très-vivement & très-tendrement.*

Nous comptons bien vivre avec vous toujours.

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Oui, notre hymen rendra cette union plus ſtable,
Nous ne ferons pas deux maiſons ;
Même logis, & même table,
Mêmes amis, & mêmes liaiſons.

DUPUIS, *très-vivement.*

Eh ! que dites-vous-là, tous deux ? Eh ! quelle enfance !
Que l'homme vous eſt peu connu !
Que vous manquez d'expérience ! —
L'on ſent bien, mes enfans, que vous n'avez rien vu :
(Vite.)
Quand vous, Des Ronais, vous, ma fille,
Vous ſerez occupés d'abord de votre amour ;
Qu'après cela viendront les ſoins d'une famille,
Qu'aux devoirs les plaiſirs ſuccédant tour à tour

Vous recevrez chez vous, & la Ville & la Cour,
Que pour ſuffire à ce brillant commerce,
Tous vos momens ſeront comptés ;
Qu'enſuite, enfin, des deux côtés,
Les paſſions viendront à la traverſe ;
Je dois beaucoup compter ſur vos bontés !—
L'amitié des enfans paſſe alors comme un ſonge.
C'eſt dans le tourbillon, où le monde les plonge ;
Hélas ! c'eſt dans ces tems de travers & d'écart,
Qu'à peine la jeuneſſe ſonge
A l'exiſtence d'un vieillard !

MARIANE.

Eh ! mon pere !...

DUPUIS, *l'interrompant avec feu.*

Eh ! ma fille ! on ne voit dans le monde
Que des peres abandonnés
A leur ſolitude profonde,
Par des enfans.... ſouvent qui les ont ruinés. —
Mais en voit-on d'aſſez bien nés,
Pour oſer en public, faire leur compagnie
De ces vieillards infortunés ? —
Ils leur feront, & par cérémonie,
Une viſite ou deux par mois ;
Seront diſtraits, rêveurs, immobiles & froids ;
Dans un fauteuil viendront s'étendre ;
Parleront peu, ne diront rien de tendre
Et s'en iront, après avoir bâillé vingt fois.

DES RONAIS.

» Moins prévenu que vous ne l'êtes....»

DUPUIS, *l'interrompant.*

» Encor, ſont ce les plus honnêtes,
» Qui, commandés par l'abſolu pouvoir,
» Que ſur ces Meſſieurs-là peuvent encor avoir
» Des bienſéances méchaniques,
» Viennent ainſi ſe rendre en mauvais politiques,
» A ce qu'ils nomment leur devoir;
» Nous donner, en ſuivant des uſages antiques,
» Par décence, & bien moins pour nous que
» pour autrui,
» De ces preuves périodiques
» De leur ingratitude, & de leur froid ennui.

DES RONAIS, *à Dupuis très-tendrement.*

De grace, écoutez-moi, mon pere!
Souffrez que je vous puiſſe appeller de ce nom.

DUPUIS, *l'embraſſant avec tranſport.*

Eh! je le ſuis! crains-tu que je te diſe non,
A cette expreſſion ſi chere? —
Mon cher fils! oui, tu l'es.

DES RONAIS, *avec la plus grande paſſion.*

Mon pere! Eh bien, mon pere!
Vous, pour qui je me ſens en effet pénétré
D'une tendreſſe vive, & vraiment filiale,

Je ne dispute plus : Eh bien ! qu'à votre gré,
J'aye ou tort ou raison, la chose m'est égale.
Par les plus forts raisonnemens,
Ce n'est plus votre esprit que je prétends convaincre,
C'est votre cœur que je veux vaincre
Dans ses derniers retranchemens : —
Non, vous n'êtes point insensible :
Ne vous dérobez point aux tendres mouvemens,
Très-respectable ami, qu'il est presqu'impossible
Que vous n'éprouviez pas dans d'aussi doux momens. —
Que l'amour paternel, notre commune flamme,
Qu'une fille, un fils, deux amants ;
Que l'amitié, l'amour, la nature en votre ame,
Par la réunion de tous ces sentimens,
En l'embrâsant du feu qui nous enflamme,
Y fassent tout céder à leurs transports charmans. —
C'est votre cœur lui seul, lui seul, que je réclame. —
Vous vous attendrissez, mon pere ! — A vos genoux,
Je lis dans vos regards, que j'obtiendrai de vous
Ce doux consentement où je force votre ame.

MARIANE.

Il porte à votre cœur les plus sensibles coups.

DUPUIS, *très-attendri & très-ému.*

Oui, tu m'as attendri, mon fils. Mais plus tu
m'aimes,
Plus je sens, par tes transports mêmes,
Quel vuide affreux, & quel malheur
Me causeroit, dans ma vieillesse,
(D'ailleurs privé de tout); la perte de ton cœur,
Ou la perte de sa tendresse.—
Et c'est avec chagrin, & c'est avec douleur,
Que je vous dis, que, soit ou raison ou foiblesse,
(D'une voix entrecoupée, & presque en pleurant.)
Je pense comme auparavant.
Non, quelque désir qui vous presse,
Ne comptez jamais être unis de mon vivant.

DES RONAIS, *avec empressement.*

Eh bien! Monsieur, puisque rien ne vous touche,
Que le spectacle attendrissant
De l'amour malheureux.... n'est point assez
puissant
Pour fléchir votre cœur farouche;—
Que l'on ne peut d'ailleurs convaincre votre esprit;
Que votre affreuse défiance,
Qu'un soupçon outrageant nourrit,

Au fond, nous croit ſans ame & ſans reconnoiſſance ;
Enfin, que vous nous mépriſez...
Car c'eſt-là du mépris. — Croyez-vous qu'on m'abuſe
Par des diſcours ſubtiliſez : —
... En ce cas-là, d'abord, hautement je refuſe
Votre charge, dont vous oſez
Penſer que mon chagrin s'amuſe ; ..
Votre charge qu'à tort, ici vous ſuppoſez
Que je dois prendre pour un gage
De votre eſtime & de votre amitié.
Non, ſans votre agrément à notre mariage,
Vous n'avez rien fait qu'à moitié ;
Ou plutôt, je dis davantage,
Pour bleſſer mon orgueil, vous en auriez trop fait.
Sans notre hymen, de quel droit en effet
Prétendez-vous ſur moi vous donner l'avantage
De me faire de vous, recevoir un bienfait ?
D'ailleurs, que faudroit-il qu'en l'acceptant je fiſſe ?
Oſeriez-vous exiger que mon cœur
Fût reconnoiſſant d'un ſervice,
Quand d'un autre côté vous feriez mon malheur ?
Voudriez-vous enfin, que je choiſiſſe,
Juſtement pour mon bienfaiteur,

Celui qui de mes maux eſt, & veut être auteur?

DUPUIS, *avec une fureur qu'il retient.*

Monſieur, Monſieur! Mon amitié vous paſſe pour ce moment encore....

MARIANE, *très-vivement.*

Ah! Des Ronais! de grace,
Moderez-vous, & m'écoutez.

DES RONAIS, *très-impétueuſement, & ſe plaçant entre Mariane & Dupuis.*

Non, Mademoiſelle, arrêtez.
Je ne veux prendre ici conſeil que de moi-même.
Je n'en veux plus recevoir en ce jour
Que de mon déſeſpoir extrême,
Que de l'excès de mon amour:
(D'un air troublé & d'une fureur à ne plus ſe connoître.)
Monſieur, Mariane eſt en âge;
Et peut, ſuivant & les loix & l'uſage,
Diſpoſer de ſa main. — Si vous n'écoutez rien,
Je lui donne la mienne, & j'y joins tout mon bien.

MARIANE, *reculant d'étonnement.*

Des Ronais.

DUPUIS, *avec ſurpriſe & colère.*

Que viens-je d'entendre!
Comment, Monſieur! vous entreprendriez....

DES RONAIS, *l'interrompant avec impétuosité.*

Oui, nous devons plus entreprendre :
Après nous être ainſi, malgré vous, mariez,
Nous vous forcerons à nous rendre
Votre eſtime & votre amitié,
Par nos ſoins, nos reſpects, notre amour vif & tendre,
Que vous n'avez voulu connoître qu'à moitié.
Notre ame, à votre cœur ſçaura ſe faire entendre ;
C'eſt par nos ſentimens, que nous vous contraidrons
A vous reprocher vos caprices ;
A gémir ſur vos injuſtices.
Et cette fille tendre, & moi, nous finirons,
Monſieur, par faire les délices
De vos jours fortunés... que nous prolongerons.

DUPUIS, *dans le dernier trouble, & tombant dans ſon fauteuil, comme accablé de ce qu'il a entendu.*

Où ſuis-je ?

MARIANE, *à ſon pere, avec vivacité.*

O Ciel ! je ne ſuis point complice
De ſa folle témérité.
(S'adreſſant à Des Ronais.)
Des Ronais ! Quoi ! faut-il que pour vous j'en rougiſſe ;

Monſieur, vous ſeriez-vous flatté,
Que par l'amour que j'ai pour vous, je fiſſe
Et le malheur & le ſupplice
D'un pere généreux, de qui la probité
Fit autrefois pour moi le triſte ſacrifice
De toute ſa félicité ?

DES RONAIS, *très-vivement.*

Quoi ! vous m'aimez ! & votre cruauté...

MARIANE.

Je vous aime, il eſt vrai ; mais j'aurai le courage
D'être toujours ſoumiſe à ſon autorité. —
Entre mon pere & vous, tout mon cœur ſe partage,
Et quel que ſoit mon déſeſpoir,
(Se retournant vivement vers ſon pere.)
Je vous dois tout, mon pere, & ma tendreſſe extrême
Ira plus loin encor que mon devoir. —
Pour vous prouver à quel point je vous aime,
J'immolerois ma vie, & mon amour lui-même...
Si ce dernier effort étoit en mon pouvoir.

DUPUIS, *très-attendri.*

Je ne ſçaurois parler ; je ſens couler mes larmes ;
Ma chere enfant !
(Il la ſerre entre ſes bras.)

DES RONAIS.

Ah! contre nous,
C'eſt donner de nouvelles armes!
Mariane, que faites-vous?

MARIANE, *reprenant vivement.*

Mon devoir. — Mais, Monſieur, ſi mon obéiſſance
Vous fait douter de mon amour;
Ou, ſi vous ne pouvez vous armer de conſtance,
Et vous flatter de l'eſpérance
De fléchir notre pere un jour,
(en pleurant.)
Je vous remets la foi que vous m'avez jurée;...
De douleur, j'en ſuis pénétrée;
J'en mourrai;... mais je vous la rends. —
(Reprenant un ton très-ferme.)
Vous ne devez, Monſieur, dans tous nos différends,
A mon pere aucun ſacrifice;
Mais, moi! s'il en étoit encor de plus grands,
Il faudroit que je les lui fiſſe.

DES RONAIS.

Ah! cruelle!

DUBUIS, *en ſanglotant.*

Ah! ma fille!

MARIANE.

Eh ! n'appréhendez pas
Que ma douleur ſoit une feinte,
Pour vous livrer après tous les jours des combats,
Et diſputer ſur votre crainte. —
Non, non ; je m'interdis le reproche & la plainte ;
Je me contenterai de ſoupirer tout bas. —
Vous n'en verrez pas moins ma tendreſſe s'accroître ;
Et dans cet inſtant même, enfin, je ne dis pas,
Comme bien des enfans diroient en pareil cas,
Que je vais pour toujours m'enfermer dans un cloître ;
Non, je vous conſacre mes jours ;
Mon pere, ils ſont à vous ; je vous les dois, mon pere :
Puiſſent-ils vous ſervir, plus que je ne l'eſpere !
Et puiſſe ma douleur n'en point trancher le cours,
Tant qu'ils vous ſeront néceſſaires,
Et tant que je pourrai, par mille ſoins ſinceres,
Vous être de quelque ſecours !

DUPUIS, *avec violence & attendriſſement, & ſe relevant de ſon fauteuil avec la derniere vivacité.*

Hélas ! mon cœur ſe briſe ! Ah ! mon ame s'égare.

(en pleurant.)

Dans ſes différens mouvements —
Non, je ne ſerai point, ma fille, aſſez barbare,
Pour réſiſter aux ſentimens,
Aux traits d'une amitié ſi naïve & ſi rare,

MARIANE.

Mon pere ! ...

DUPUIS, *l'interrompant impétueuſement,*

Mon enfant, tu ne m'as point ôté,
Sur la trop foible humanité,
Ma façon de penſer, que l'on nomme cruelle ;
Et qui, pourtant au fond, n'eſt que la vérité. —
Mais, je cede aux tranſports dont je ſuis agité ;
Je ne veux point laiſſer à ma raiſon fidelle,
Le tems de refroidir ma ſenſibilité. —
Qu'aujourd'hui votre hymen ſe faſſe,
Aujourd'hui donne-lui la main ;
Je ne répondrois pas demain
... De t'accorder la même grace. —
Mais dans ce moment-ci (que j'ai peur qui ne paſſe,)
Je me regarderois comme un pere inhumain,
Si, plein du trouble tendre où mon ame s'emporte,
Je perſiſtois encor dans mes refus,
Et ſi je combattois cette impreſſion forte,
Qu'en cet inſtant font ſur moi tes vertus.

MARIANE, *très-vivement.*

Mon pere, je suis assurée
Qu'un jour nous vous ferons changer de senti-
ment. —
Et je refuserois votre consentement,
Si d'amitié pour vous, mon ame pénétrée,
Ne comptoit éternellement,
Sur la force & sur la durée
D'un aussi saint attachement.

DES RONAIS, *de l'air le plus passionné.*

Et vous mon pere aussi, recevez le serment
Que je fais de mourir, si je vous aban-
donne. —
Et pardonnez au transport insensé
Qui m'a tantôt....

DUPUIS, *l'interrompant.*

Oublions le passé.
Va, mon enfant, je te pardonne,
Et ne fais point les choses à demi. —
Le Notaire ici va se rendre. —
Souviens-toi, Des Ronais, de cette Scène ten-
dre;
Et s'il se peut, sois toujours mon ami,
Quoique tu deviennes mon gendre.

FIN.

RETRANCHEMENS

RETRANCHEMENS

Faits à la Scène IV du troiſieme Acte.

Quoique je convienne, de bonne foi, que ce que j'ai ſupprimé de cette Scène y faiſoit longueur, je le donne, cependant, en faiſant imprimer ma Piece, attendu que tout ce que j'ai ôté eſt non-ſeulement du ſujet; *mais ſert encore à développer davantage le* caractère de Dupuis.

Cette ſuite de Scène commence, comme je l'ai dit, après ce Vers-ci de

DUPUIS.

Auſſi-bien ſuis-je las d'être perſécuté.—
Sur cela, par ma fille, à l'inſtant tourmenté,
A peine je la quitte, auſſitôt je vous trouve;
Tout auſſitôt de vous j'éprouve
La même perſécution.
Je ſens bien aujourd'hui que ma fille eſt majeure,
Que vous allez tous deux me pourſuivre à toute heure,
En tous lieux, ſans relâche, en toute occaſion.—
Sachez donc tout: Je veux que votre mariage,
Que vous preſſez tous deux ſi fort,
Ne ſe faſſe qu'après ma mort.

DES RONAIS, *reculant deux pas.*

Qu'après votre mort ! quel langage !
Un ami me le tient ! ... Eh ! c'eſt moi qui l'entends ?
J'en frémis. — Moi, qui veux que vous viviez cent ans,
A l'amitié, c'eſt faire outrage :
Eh ! quelle raiſon vous engage
A différer juſqu'à ce tems ?

DUPUIS, *d'un air embarraſſé.*

C'eſt par un ſentiment que vous croirez bizarre ;
(Quoique très vrai pourtant,) & qui n'eſt point ſi rare,
Mais que, dans la jeuneſſe, on n'a point, mon ami.
C'eſt la défiance des hommes,
C'eſt ce ſentiment ennemi
Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi ;
Sur-tout dans le ſiécle où nous ſommes.

DES RONAIS.

Quoi ! c'eſt ce ſentiment...

DUPUIS, *l'interrompant.*

J'ai toujours héſité
A vous ouvrir mon ame entiere,
Sur cette affreuſe vérité.
C'eſt une ſi cruelle & ſi triſte lumiere

A jetter sur l'Humanité,
Que je vous la cachois. — Ce n'est donc qu'à vous-même,
Qu'à cette indiscrette chaleur
Que vous mettez avec une imprudence extrême
A sonder malgré moi les replis de mon cœur;
Ce n'est qu'à vous-même, vous dis-je,
Qu'il faut vous en prendre, Monsieur;
Si vous me contraignez, en vous tirant d'erreur,
A vous éclairer, moins que je ne vous afflige.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Non, Monsieur, vous outrez les choses sûrement,
Et vous ne pensez pas aussi bizarrement?
Se peut-il que rien justifie
Sur moi, sur votre fille, un pareil sentiment?
Vous ne pouvez confondre injustement.

DUPUIS, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi, je me défie
De tout le monde absolument;
Je crains tous les humains, & tous également;
Et d'après ma philosophie,
Cette crainte est chez moi passée en sentiment.

DES RONAIS, *impétueusement.*

Eh! pourquoi donc, si cette crainte,

Cette peur chimérique eſt depuis plus d'un jour
Dans votre ame ſi fort empreinte,
Approuvâtes-vous mon amour ?
Pourquoi permettre à Mariane
De le payer d'un doux retour ?
Formiez-vous le projet cruel, qui vous condamne,
De faire & voir languir ſans eſpoir nos amours ;
D'attacher le malheur aux plus beaux de nos jours ?

DUPUIS, *avec beaucoup de tendreſſe.*

Tout au contraire. — Eh ! mon ami, mes vues
Vous doivent être aſſez connues,
Mais attendez ma mort qui ne peut pas tarder.
Toutes mes actions, (ſans en excepter une,)
Tous mes arrangemens n'ont tendu qu'à fonder
Votre félicité commune ;
Ma charge, où, comme un fils, je vous fais ſuccéder,
Par tendreſſe... bien plus que pour votre fortune ;
Tout de mon amitié doit vous perſuader.

DES RONAIS, *vivement, & avec une fierté honnête.*

Votre charge, Monſieur ! — C'eſt un trop foible gage
De votre eſtime & de votre amitié ;
Et ſans votre agrément à notre mariage,

Vous n'avez rien fait qu'à moitié.—
Ou plutôt, je dis davantage :
Pour bleſſer mon orgueil, vous en auriez trop fait.
Sans notre hymen, de quel droit en effet
Prétendez-vous ſur moi vous donner l'avantage
De me faire, de vous, recevoir un bienfait?—
D'ailleurs, que faudroit-il, qu'en l'acceptant je fiſſe?
Oſeriez-vous exiger que mon cœur
Fût reconnoiſſant d'un ſervice,
Quand, d'un autre côté, vous feriez mon malheur?
Voudriez-vous enfin que je choiſiſſe
Juſtement pour mon bienfaiteur,
Celui qui de mes maux eſt & veut être auteur?

DUPUIS, *avec une colère qu'il contient.*

Ecoutez, Des Ronais : mon amitié vous paſſe
Des propos hazardés....

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Mais, quoi! n'eſt-il pas sûr?....

DUPUIS, *l'interrompant à ſon tour.*

Mais, prenez-y garde, de grace;
La paſſion vous rend injuſte & dur.

DES RONAIS, *impétueuſement.*

Quoi! vous me taxez d'injuſtice;
Vous m'accuſez de dureté

Vous qui, conduit par votre ſeul caprice,
Montrez pour votre fille auſſi peu d'équité
Que peu de ſenſibilité! —
Quoi donc! indépendamment même
De l'amitié, de la tendreſſe extrême
Que vous dites pour elle avoir,
(Et que je veux croire ſincere,)
N'avez vous pas encore à remplir le devoir
A ſon égard, de Citoyen, de Pere?
Ne lui devez-vous pas?...

DUPUIS, *l'interrompant d'un ton ferme.*

Non, je ne lui dois rien;
(Baiſſant les yeux.)
Mais elle me doit tout. — Elle le ſçait très-bien;
Il ne me ſieroit pas d'en dire davantage.

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Je ſai tout; & par elle. Et c'eſt avec courage,
Qu'elle-même m'a dévoilé....

DUPUIS, *l'interrompant avec vivacité.*

Que ma fille, en ce cas, & ſe juge, & ménage
La foibleſſe d'un cœur, dont l'amour eſt mêlé
De cette crainte...

DES RONAIS, *l'interrompant très-impétueuſement.*

Eh bien! ce n'eſt plus Mariane;
Je le veux, j'y conſens; ſoit. — Mais c'eſt un ami

Que d'un eſpoir flatteur vous avez endormi ;
C'eſt Des Ronais qui vous condamne ;
C'eſt moi, qui conſumant ma jeuneſſe....

DUPUIS, *l'interrompant avec le dernier attendriſſement.*

Attendez,
Mon cher enfant : je touche au bout de ma carriere ;
De grace mon ami, cédez,
Cédez à ma juſte priere ;
Cédez à ma foibleſſe, au moins, ſi vous voulez,
Si votre aveuglement fait que vous appellez
Foibleſſe, mon trop de lumiere,
Et ſans entrer dans l'examen....

SCÉNE V.

DUPUIS, DES RONAIS, MARIANE, *qui ſurvient.*

DES RONAIS, *appercevant Mariane, & très-vivement.*

AH! Mariane! à notre hymen,
Ah! ſavez-vous quel terme, & qui me déſeſpere,
Veut mettre Monſieur votre Pere?
Ce terme eſt celui de ſa mort.

MARIANE.

Eſt-il bien vrai, mon pere ? Eh ! quelle affreuſe image !

Quoi ! dans ce coup affreux du ſort,
Vous prétendez que j'enviſage, &c.

FIN.

LES VENDANGES
DE
LA FOLIE,
PROLOGUE-BALLET,

Fait pour précéder la représentation de Coca-trix, Tragédie pour rire.

AVERTISSEMENT.

Ce Prologue-Ballet eſt du plus grand effet théatral. Il a une ſingularité ; celle de faire paſſer des plus grands Airs au Vaudeville, & de ramener du Vaudeville à ces Airs majeſtueux.

Ce Prologue n'a qu'un petit inconvénient, celui de la grande dépenſe.

Comme il y a toute apparence que l'on n'entreprendra jamais de faire exécuter ce Prologue dans des Sociétés particulieres, l'on ne dit pas ſeulement à cauſe de l'exceſſive dépenſe que ſon exécution entraîneroit ; mais encore parce que, comme on le verra, ce Prologue n'a été fait que pour une fête donnée à un grand Prince, l'on n'a donc pas jugé à propos d'en mettre ici la Muſique en entier ; *mais l'on s'eſt contenté de l'indiquer ſimplement, de maniere que ſi l'on vouloit cependant l'exécuter dans quelque Cour, la choſe devînt poſſible*, en recourant aux Opéra, dont toute la Muſique de ce Prologue eſt tirée, & cela par les indications que l'on donne des Airs, & qui ſuffiroient pour tirer une partition de la Muſique de ce Prologue.

La diſpoſition de cette Muſique a un petit *tour de ſingularité*, en ce que commençant par

un morceau ſublime, tel que le Chœur de *Brillant Soleil*; elle deſcend, par des nuances ménagées, juſqu'au *Vaudeville*; remonte à d'autres grands morceaux de Muſique, & s'abaiſſe & revient encore au Vaudeville.

Le format de cette Édition d'ailleurs, ne permettoit pas d'imprimer cette Muſique en entier, de laquelle le Lecteur eût été fatigué & excédé. C'eſt pour accorder tout, que l'on a employé de ſimples indications ſeulement.

LES VENDANGES, DE LA FOLIE.

OUVERTURE DE PLATÉE, *de* RAMEAU.

Lent.

PREMIERE ENTRÉE.

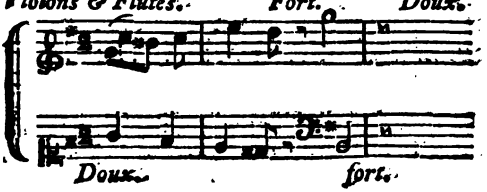
Quatre Vendangeurs & quatre Vendangeuſes entrent en danſant.

Un Coriphée & le Chœur des Vendangeurs ſe rangent ſur les deux aîles du Théâtre.

GAVOTTE *de* RAMEAU,

pour les Vendangeurs & Vendangeuſes.

Violons & Flûtes. *Fort.* *Doux.*

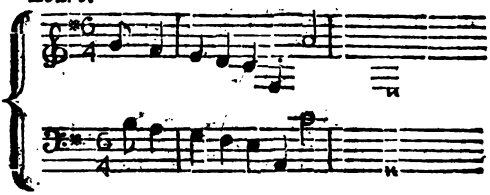


Doux. *fort.*

PAS DE DEUX.

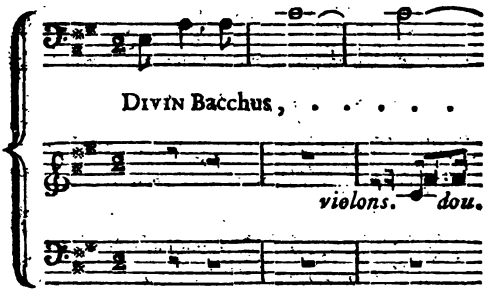
L'Air est des INDES GALANTES, Acte des Incas.

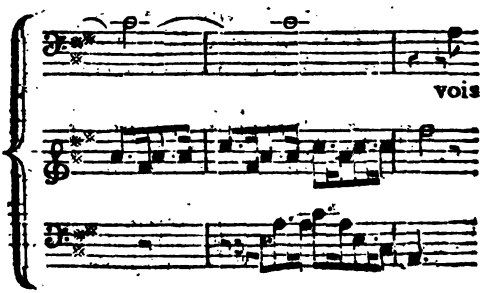
Loure.

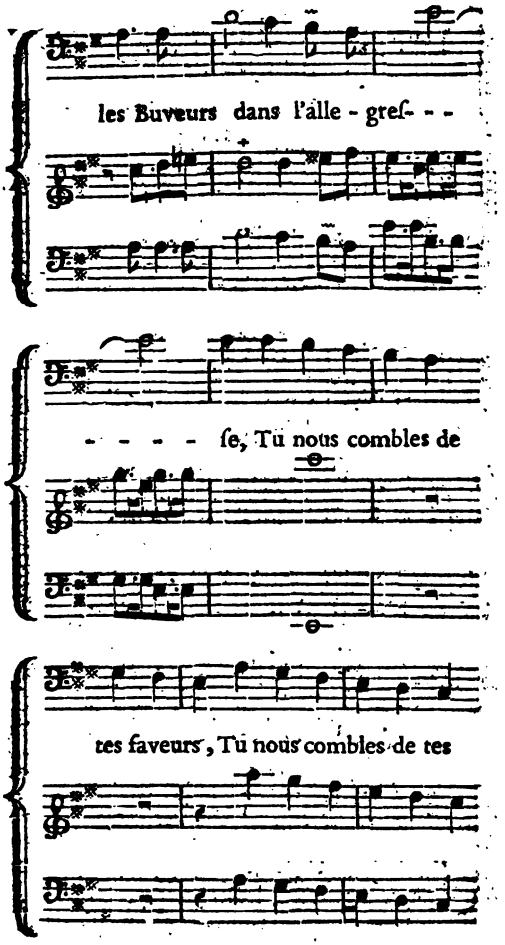


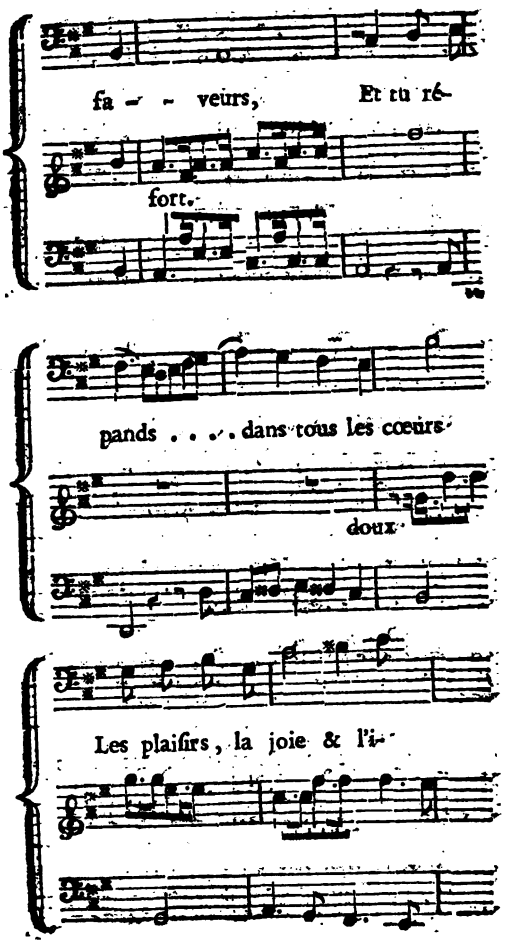
BRILLANT SOLEIL, des Indes galantes.

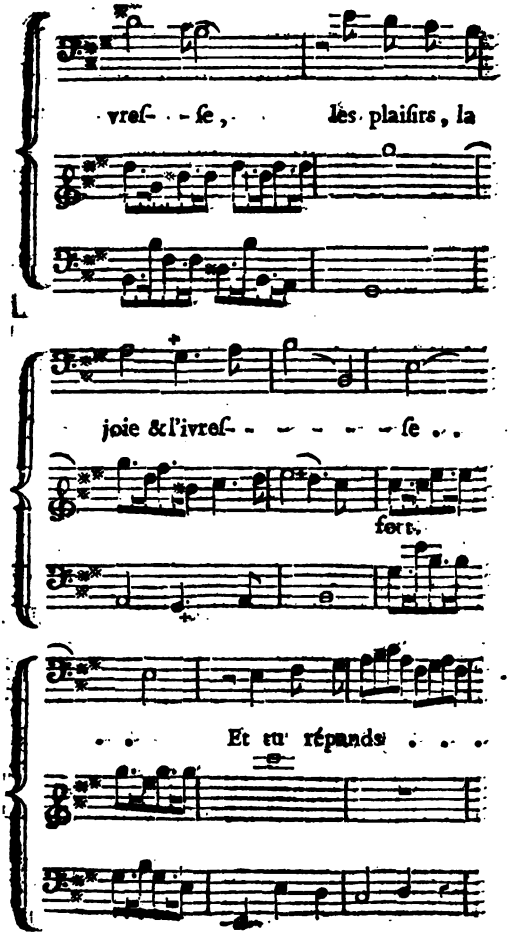
Un CORIPHÉE.

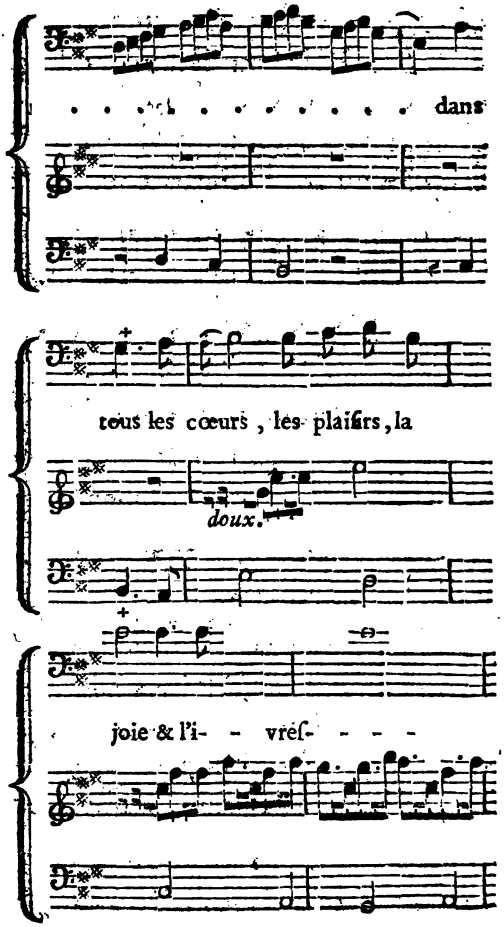


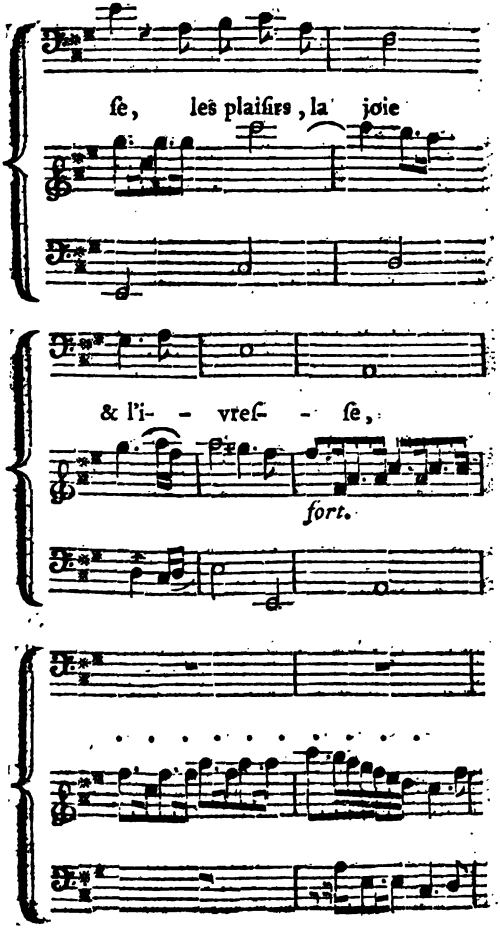



les Buveurs dans l'alle - greſ- - -
- - - - ſe, Tu nous combles de
tes faveurs, Tu nous combles de tes


fa - - veurs, Et tu ré-
fort.
pands . . . . dans tous les coeurs
doux
Les plaiſirs, la joie & l'i-


vref- - - ſe, les plaiſirs, la
joie &l'ivref- - - - - - - ſe . .
fort.
. . . Et tu répands . . .


dans
tous les cœurs, les plaiſirs, la
doux.
joie & l'i- - vreſ- - - -

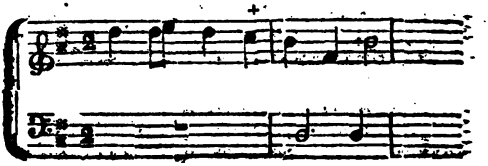

ſe, les plaiſirs, la joie
& l'i- - vreſ- - ſe,
fort.

Nota. *Ceux qui voudront faire exécuter le Chœur qui doit ſuivre le Récitatif du Coriphée, prendront celui de* Brillant Soleil des Indes galantes de feu M. RAMEAU, *auxquels ils adapteront leſdites paroles.*

II. Air pour les Vendangeurs & Vendangeuſes.

L'Air eſt des INDES GALANTES.

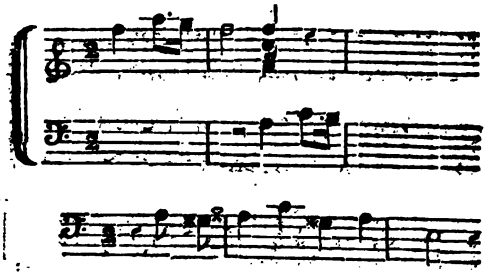
Violons & Hautbois.



PAS DE DEUX IVROGNES.

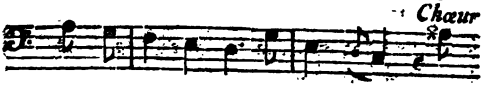
Air Polonois des INDES GALANTES.

Gravement.



DANS l'Empire des Bourbons,

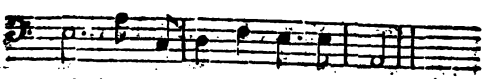
Chœur



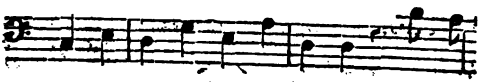
Bacchus a planté ſes vi- gnes. Dans

à demi-voix.

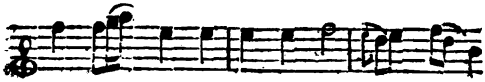
l'Empire, &c. Nos ſeuls vins François ſont



bons, Bacchus aime les Bourbons,



Grand Dieu, de tes biens inſignes, tu n'as



plai-firs de la table aux plaiſirs de

l'Amour.

Un peu de vin rend plus jolie,
Le vin donne de la ſaillie,
Le vin fait dire de bons mots,
Et tenir de galants propos.
On rend la vie, &c.

Le vin rend l'Amant intrépide,
Il rend l'Amante moins timide;
A l'un il fait tout hazarder,
A l'autre, il fait tout accorder.
On rend la vie, &c.

Entre deux ou quatre Convives,
Le vin rend les ſçenes plus vives;
Un petit ſouper libertin
Vaut cent fois mieux qu'un grand feſtin.
On rend la vie, &c.

Le Vin dans le ſommeil vous plonge,
Ce ſommeil vous fait naître un ſonge
Qui vous revient pendant le jour,
Et qui fait naître enfin l'amour.
On rend la vie, &c.

DEUXIEME

DEUXIEME ENTRÉE.

Un Prélude annonce Silene. Quatre Gagiſtes, habillés en Faunes, apportent Silene ſur des thirſes entrelaſſées. Silene eſt endormi, tenant négligemment d'une main une coupe vuide & renverſée; ſa tête eſt penchée ſur l'autre main. Il eſt environné de ſix Danſeurs, habillés en Faunes comme lui, & qui danſent le Prélude ſuivant.

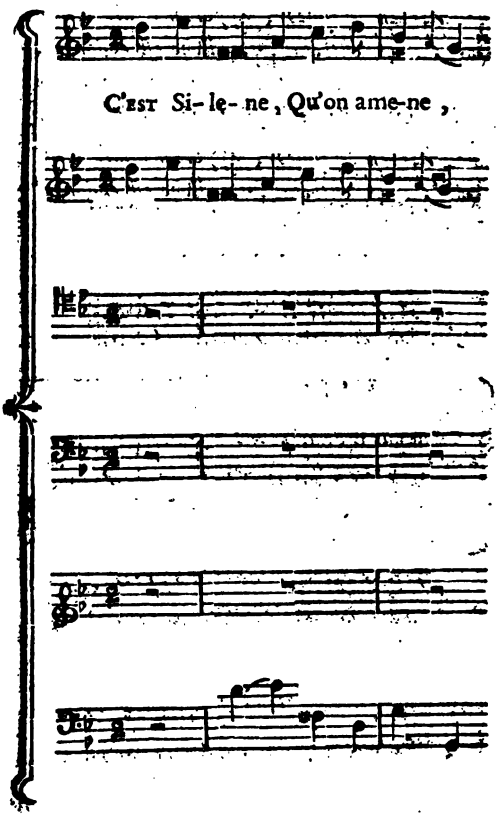
PRÉLUDE.

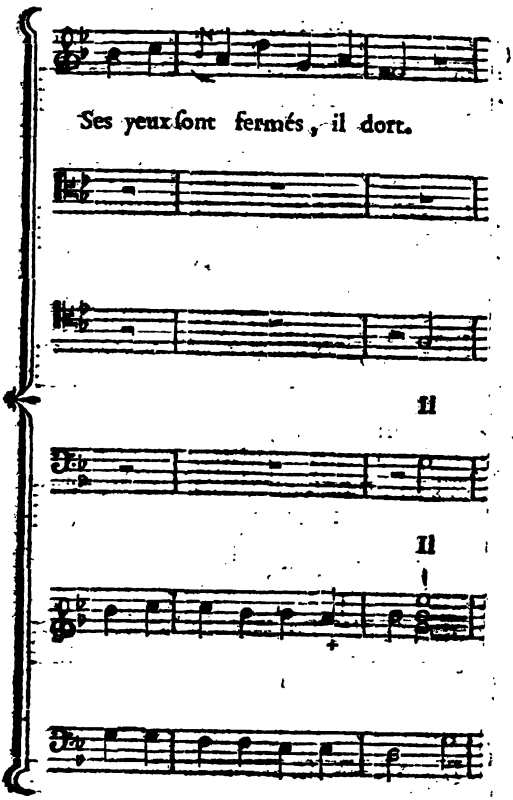
AIR DE PLATÉE.

Andante.

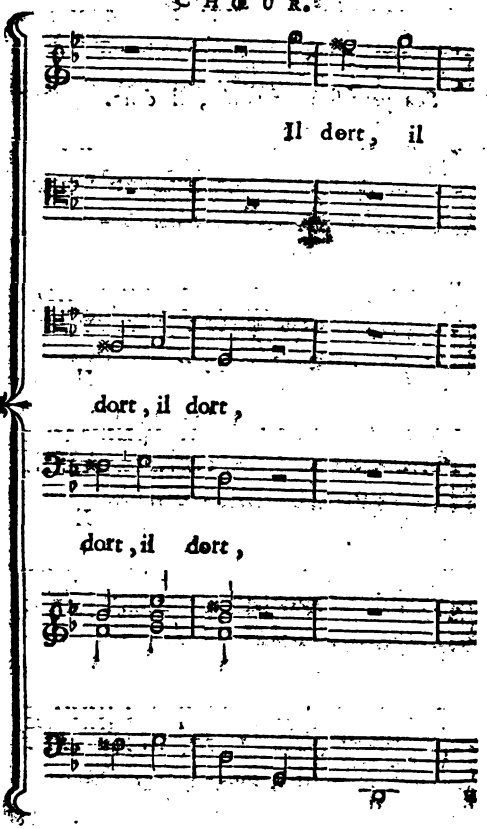
Une VENDANGEUSE, *avec le Chœur alternativement.*

Air : *Du ſommeil de Dardanus.*

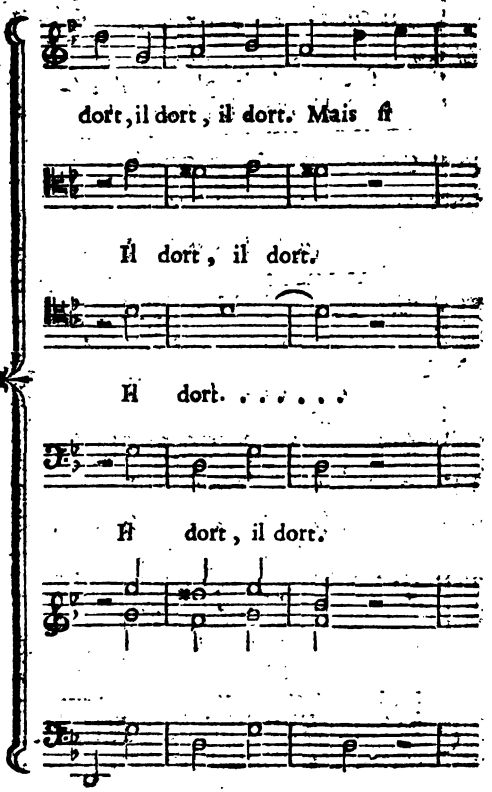



Ses yeux sont fermés, il dort.
Il
Il

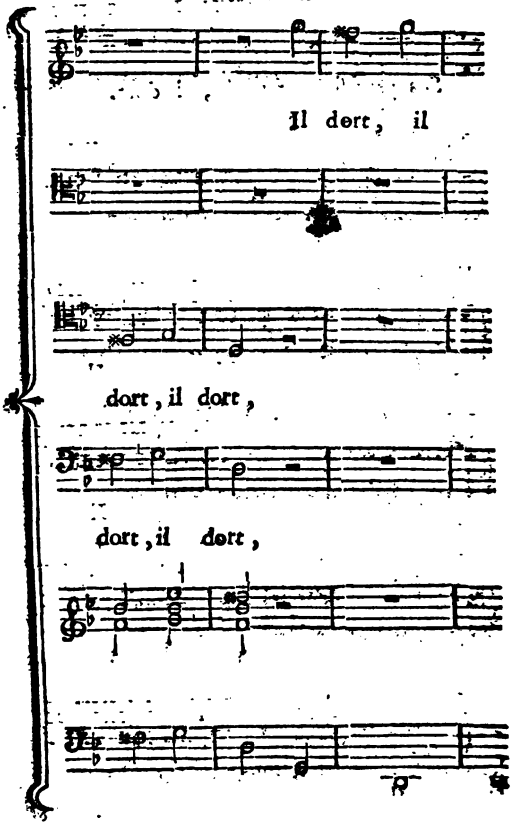
CHŒUR.



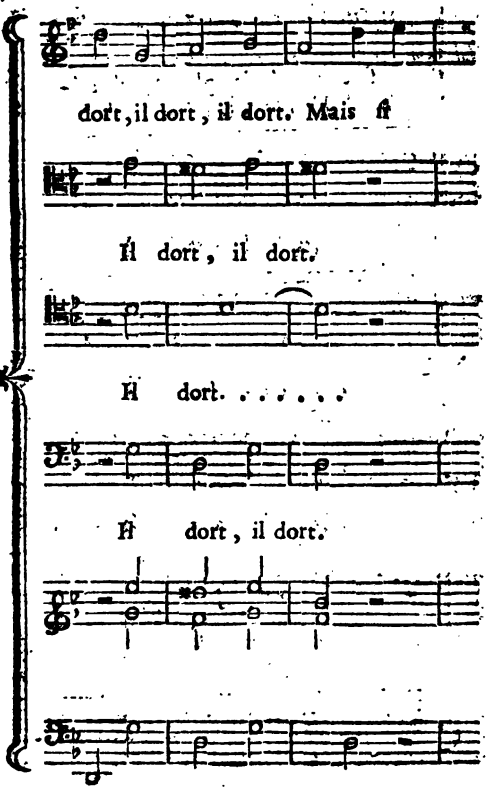
La Vendangeuse.

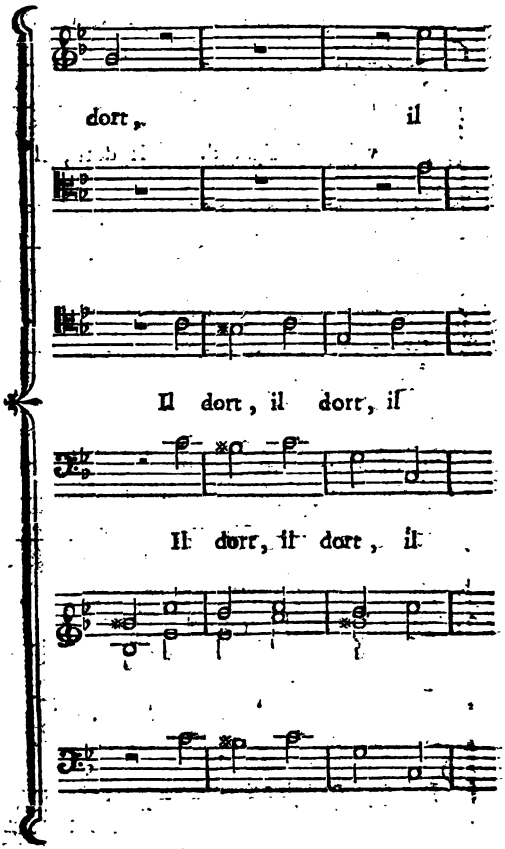


CHŒUR.



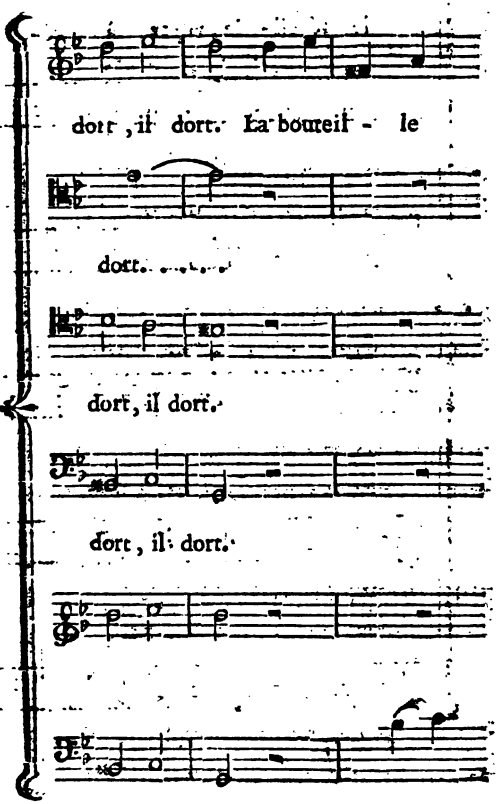
La VENDANGEUSE.

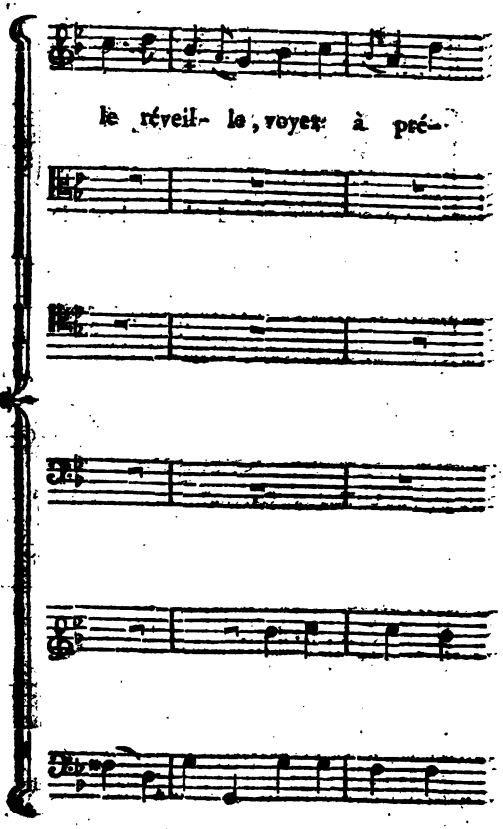



dort, il
Il dort, il dort, il
Il dort, il dort, il

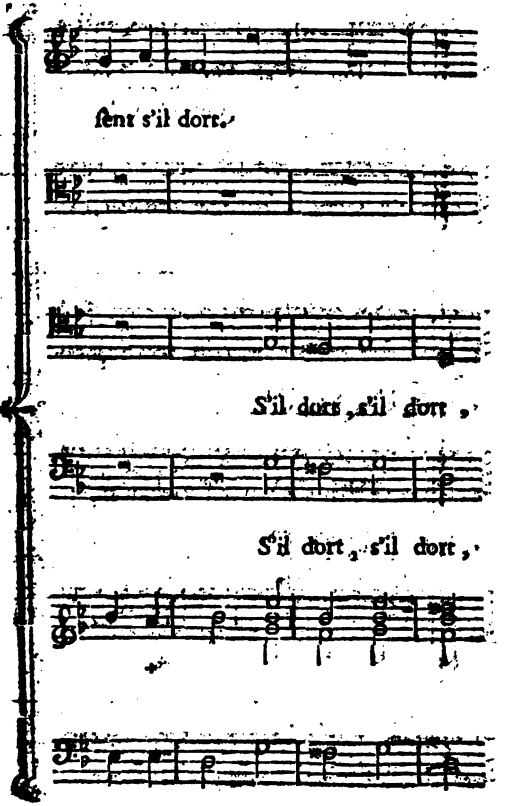
La VENDANGEUSE.

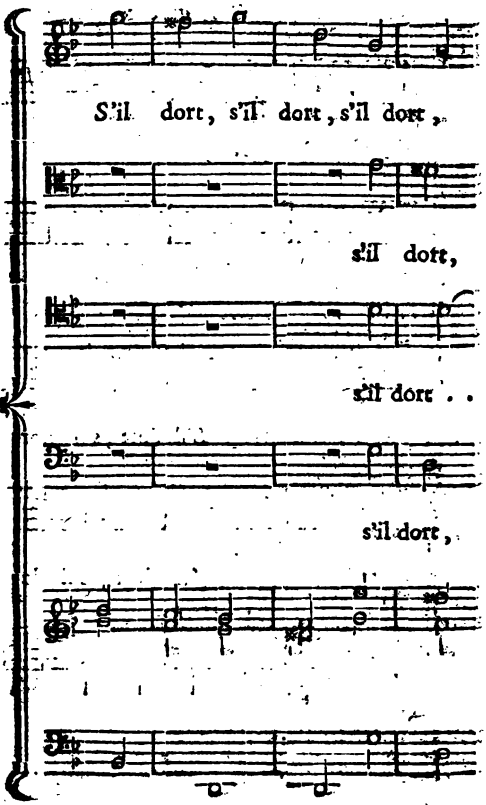
Redreſſant la coupe de Silene & y verſant du vin.




le réveil- le, voyez à pré-

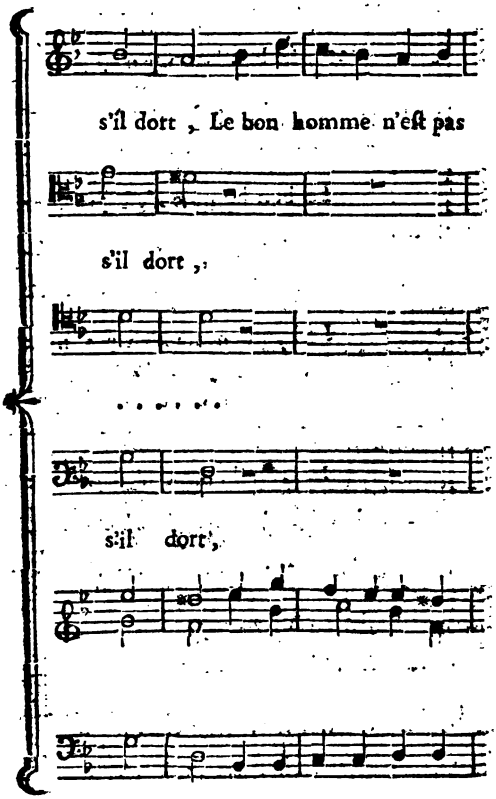
CHŒUR.

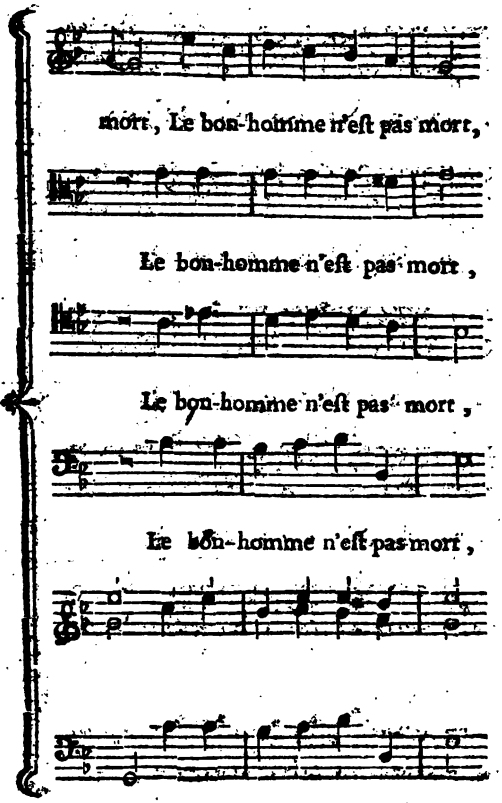


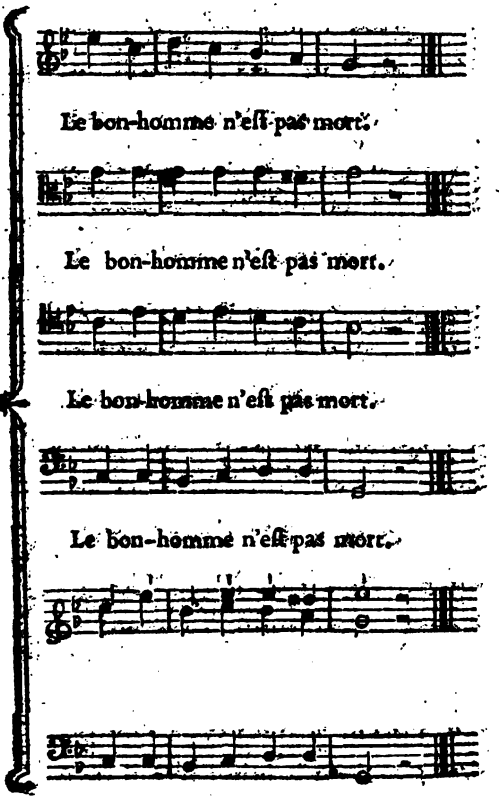

S'il dort, s'il dort, s'il dort,
s'il dort,
s'il dort . .
s'il dort,

La VENDANGEUSE,

Pendant le Chœur, Silene boit.

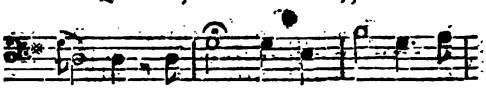



mort, Le bon-homme n'eſt pas mort,
Le bon-homme n'eſt pas mort,
Le bon-homme n'eſt pas mort,
Le bon-homme n'eſt pas mort,

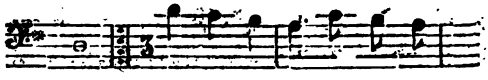

Le bon-homme n'eſt pas mort.
Le bon-homme n'eſt pas mort.
Le bon-homme n'eſt pas mort.
Le bon-homme n'eſt pas mort.

SILENE.

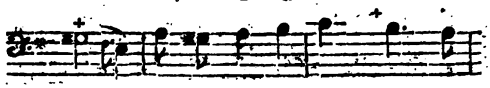
QUAND je ſuis ſans vin, je ſom-



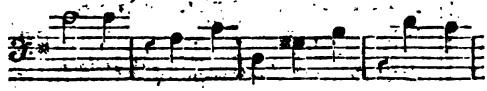
meille, Je dors, quand mon vin eſt fi-



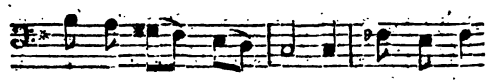
ni ; Mais le glouglou de la bou-



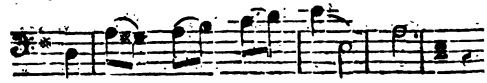
teille, Par ſon bruit charmant me ré-



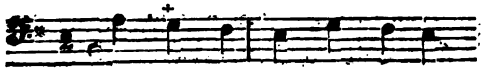
veille, Le glou, glou, glou, glou, le glou,



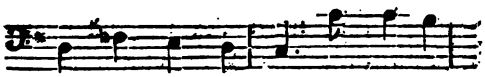
glou de la bou-teil-le, Par ſon bruit



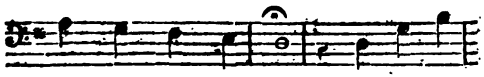
charmant me ré-veil le,



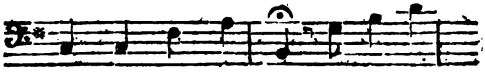
Et j'en bois mieux quand j'ai dor-



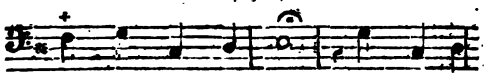
mi, Et j'en bois mieux, Et j'en bois



mieux quand j'ai dormi, Et j'en bois

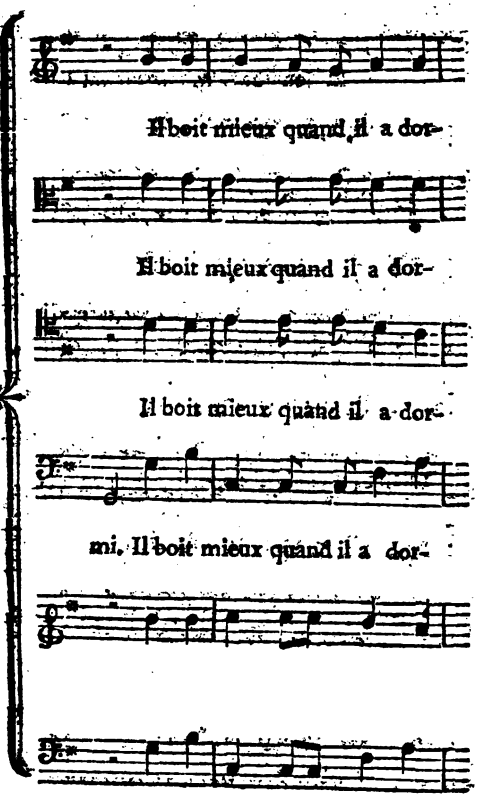


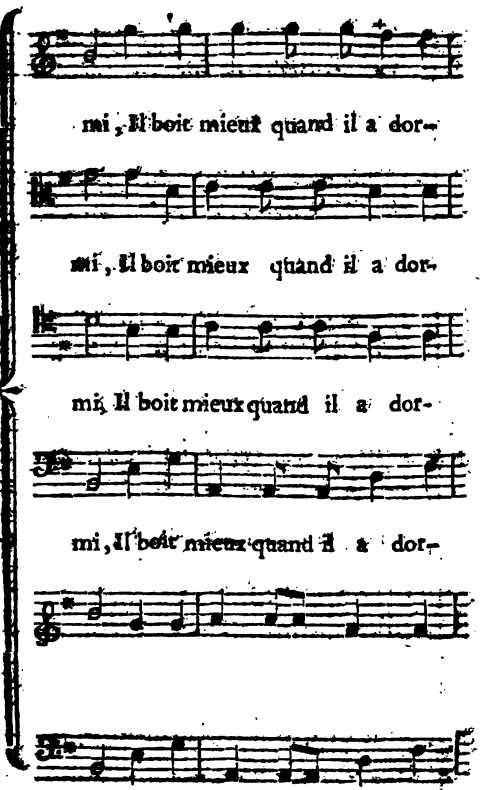
mieux, quand j'ai dor-mi, Et j'en bois

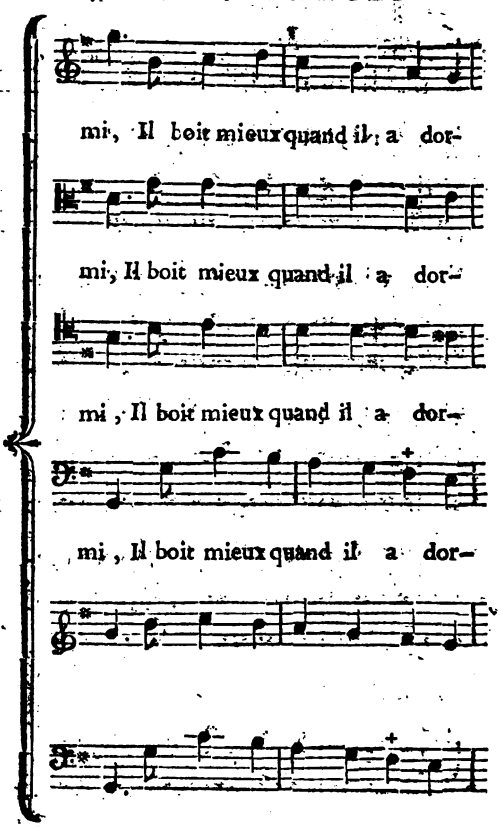


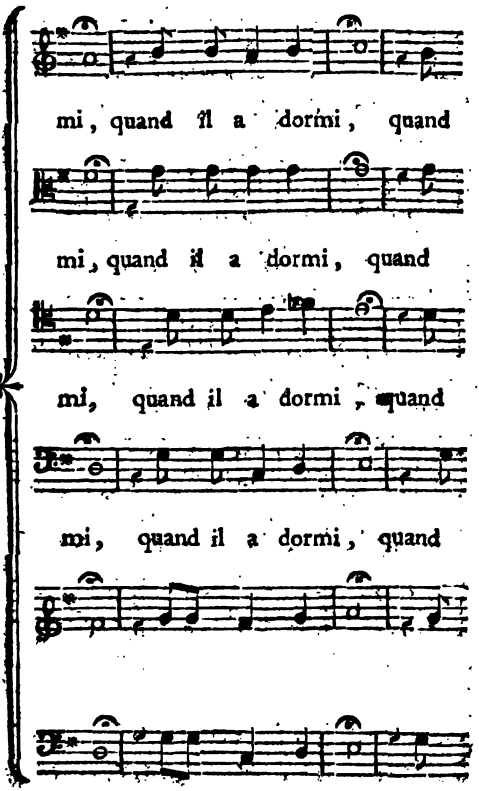
mieux quand j'ai dor-mi, quand j'ai dor-

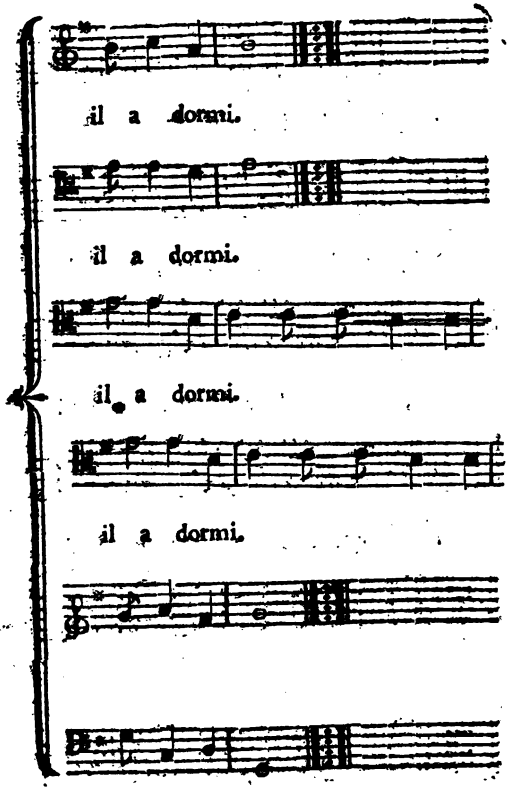
CHŒUR.


Il boit mieux quand il a dor-
Il boit mieux quand il a dor-
Il boit mieux quand il a dor-
mi. Il boit mieux quand il a dor-


mi, Il boit mieux quand il a dor-
mi, Il boit mieux quand il a dor-
mi, Il boit mieux quand il a dor-
mi, Il boit mieux quand il a dor-


mi, Il boit mieux quand il a dor-
mi, Il boit mieux quand il a dor-
mi, Il boit mieux quand il a dor-
mi, Il boit mieux quand il a dor-

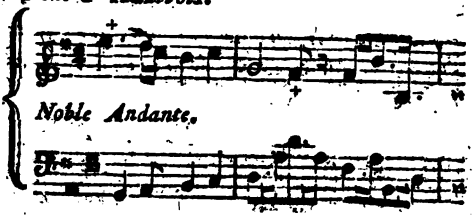

mi, quand il a dormi, quand
mi, quand il a dormi, quand
mi, quand il a dormi, quand
mi, quand il a dormi, quand


il a dormi.
il a dormi.
il a dormi.
il a dormi.

AIR DE LA GUIRLANDE.

PANTOMIME.

Violons & Hautbois.

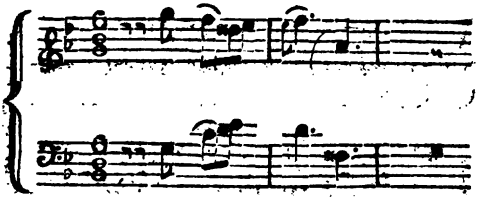


Noble Andante.

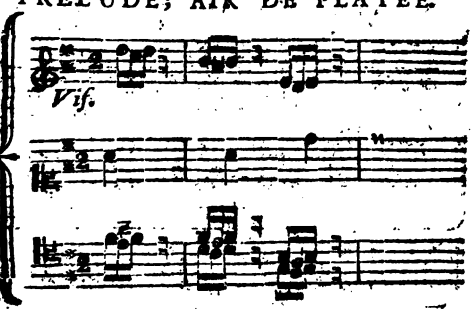
Tous.

AIR GRACIEUX.

Flutes, Violons à demi.



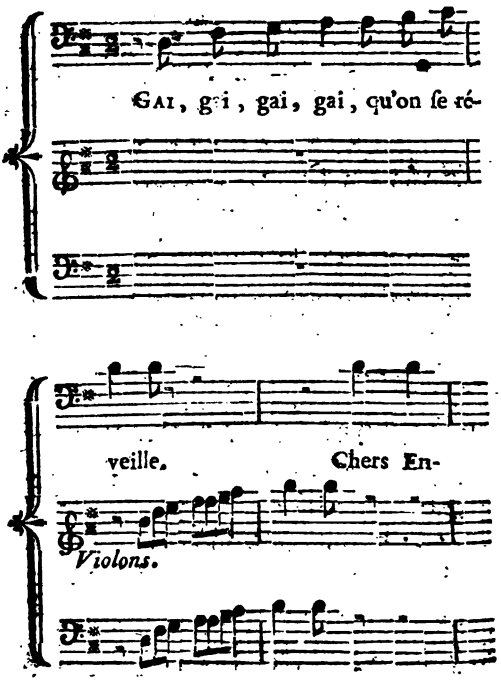
PRÉLUDE; AIR DE PLATÉE.



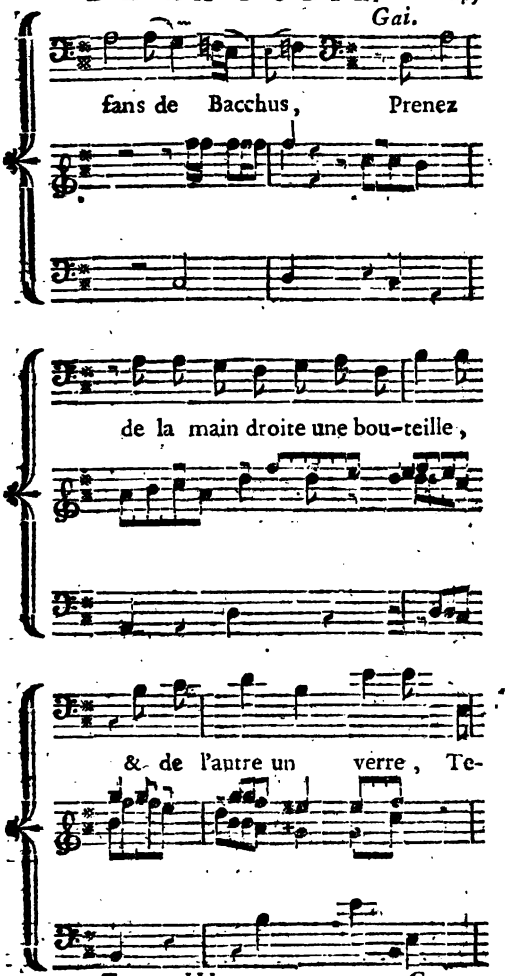
Vif.

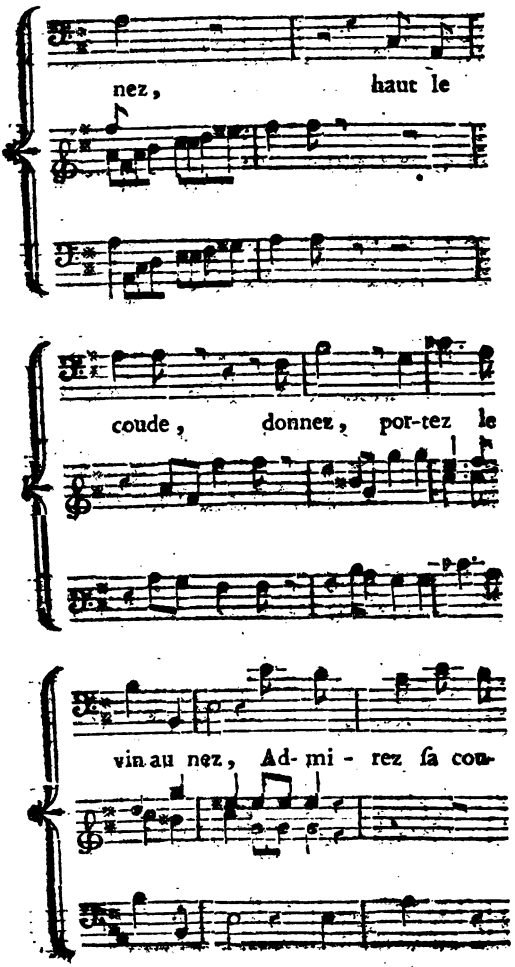
SILENE, *très-gai.*

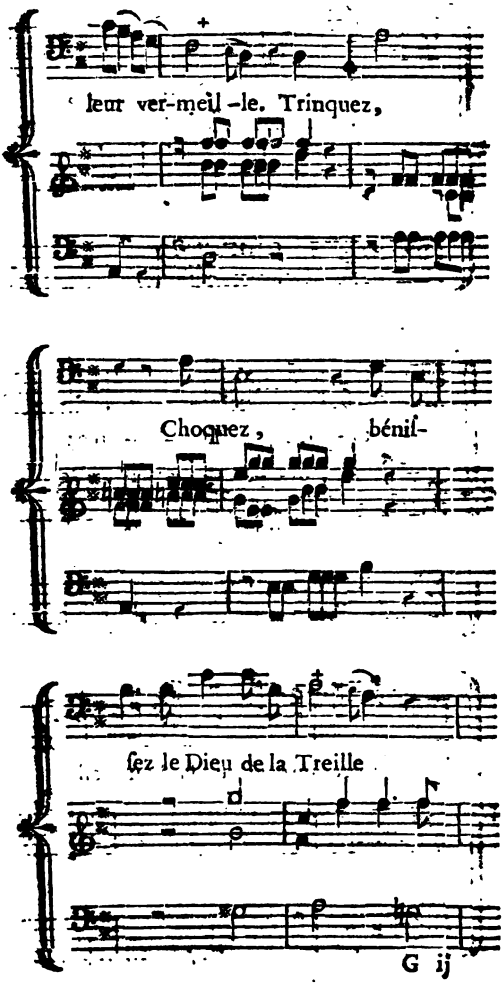
Pendant que SILENE *chante cet Air, les six Danseurs qu'il a amenés avec lui, font l'exercice du verre & de la bouteille, à mesure qu'il chante.*

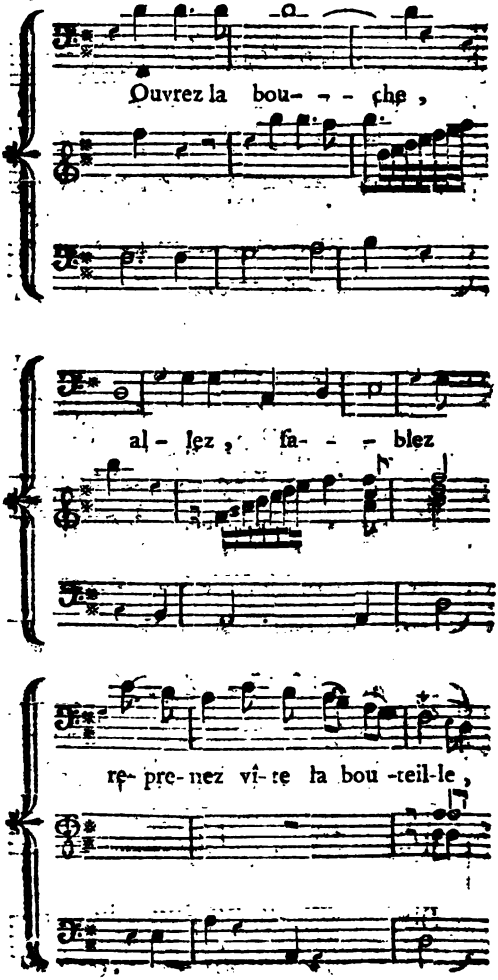


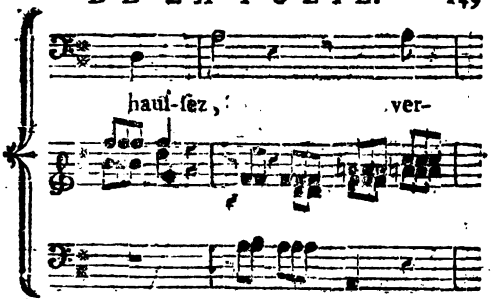
fans


Gai.
fans de Bacchus, Prenez
de la main droite une bou-teille,
& de l'autre un verre, Te-

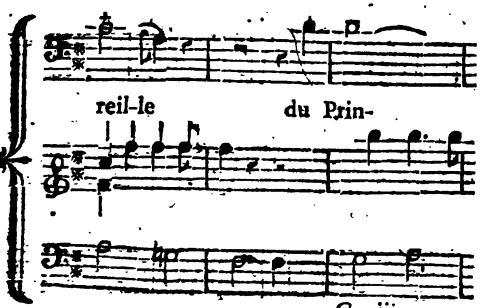

nez, haut le
coude, donnez, por-tez le
vin au nez, Ad-mi-rez ſa cou-

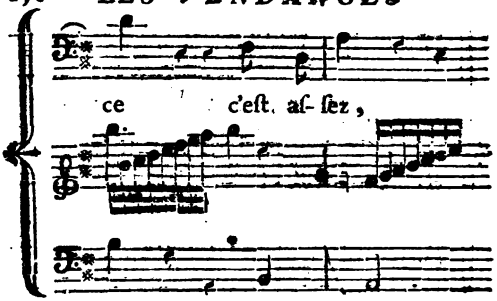

leur ver-meil-le. Trinquez,
Choquez, bénif-
ſez le Dieu de la Treille

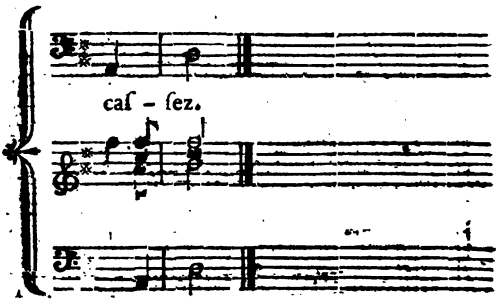

Ouvrez la bou- - - che,
al- lez, ſa- - - blez
re- pre- nez vi- te la bou -teil-le,


hauſſez, ver-

ſez, buvéz la ſanté ſans pa-


reil-le du Prin-





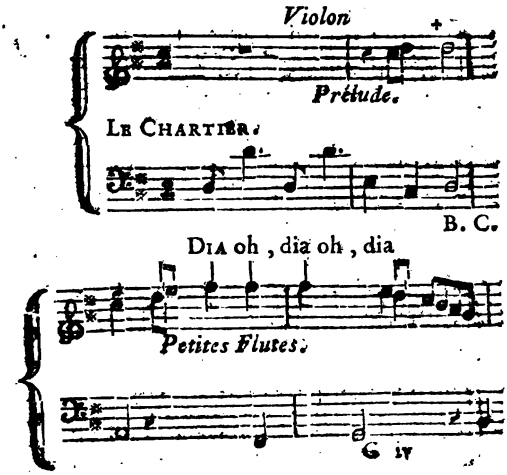
CONTREDANSE DE LA GUIRLANDE.

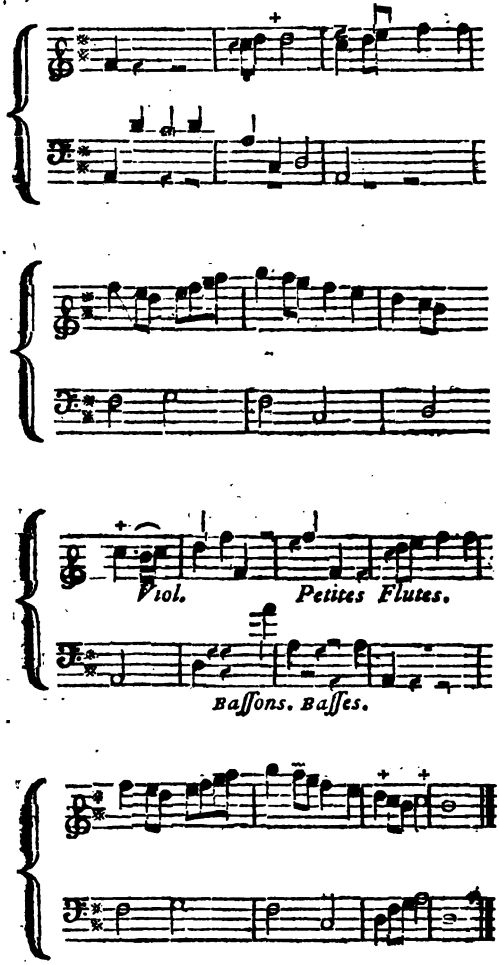
TROISIEME ENTRÉE.

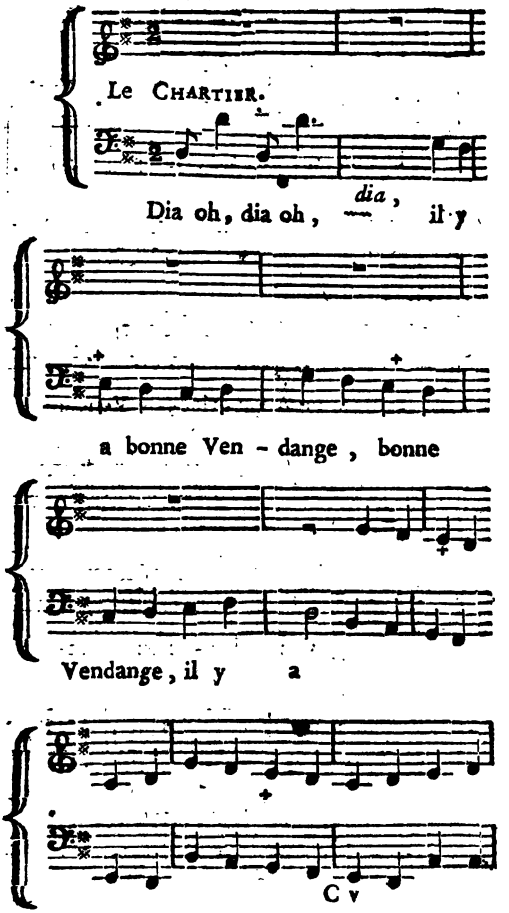
La Folie arrive ſur un char en traîneau, ſur lequel eſt un tonneau : le char eſt tiré par deux tigres caparaçonnés aux armes de la Folie, avec tous ſes attributs ; leurs têtes ſont armées de girouettes, de petits moulins d'enfans, &c. La Folie eſt debout ſur le tonneau, tenant de la main droite un thirſe, & de la gauche ſa marotte.

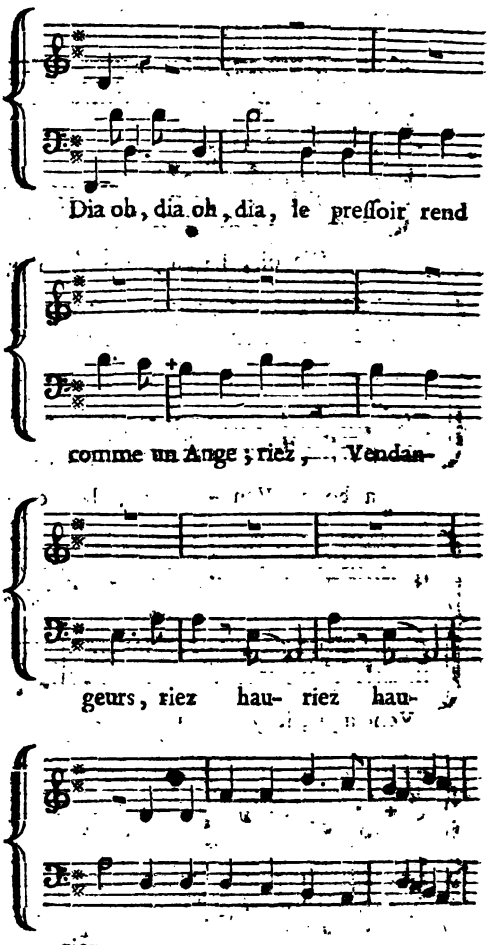
Le Chartier de la Folie chante les premiers mots de ſon Air ; il eſt interrompu par la Symphonie.

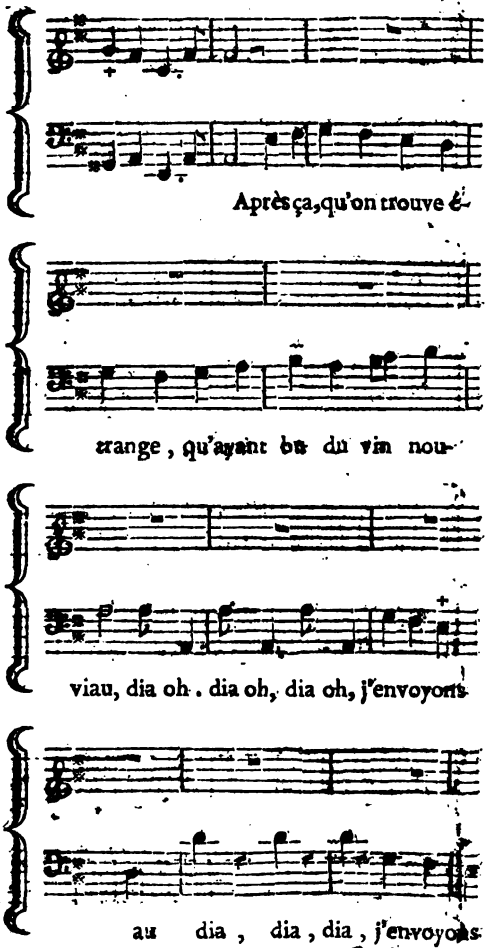
AIR, de l'Opera de Pigmalion.

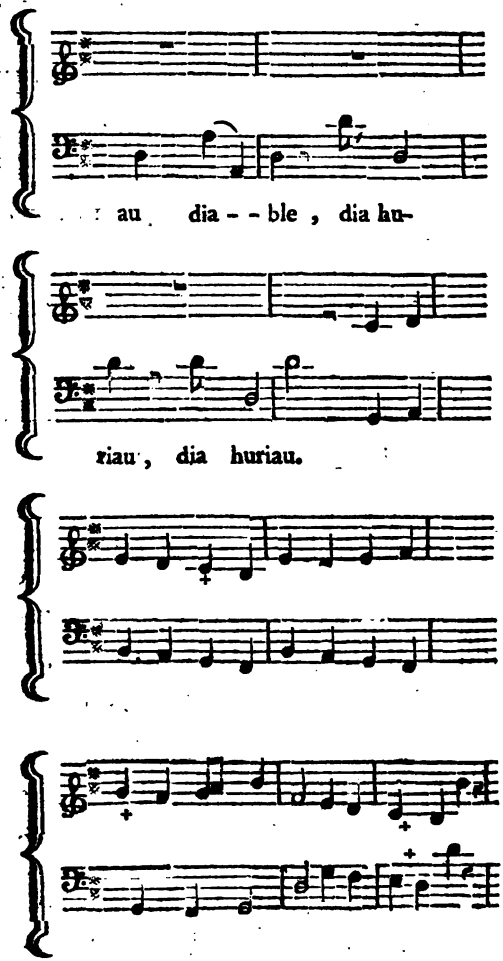


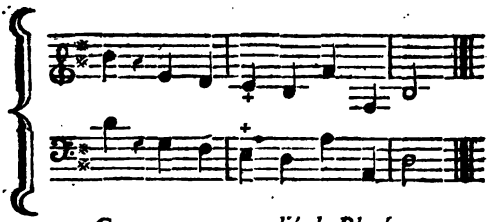

Viol.
Petites Flutes.
Baſſons. Baſſes.


Le Chartier.
Dia oh, dia oh, dia, il y
a bonne Ven - dange, bonne
Vendange, il y a

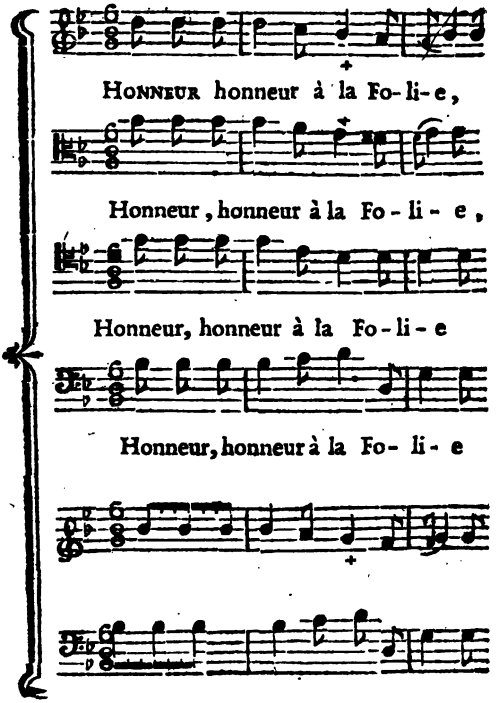

Dia oh, dia oh, dia, le preſſoir rend
comme un Ange ; riez, Vendan-
geurs, riez hau- riez hau-
riez.


Après ça, qu'on trouve é-
range, qu'ayant bu du vin nou-
veau, dia oh . dia oh, dia oh, j'envoyons
au dia, dia, dia, j'envoyons

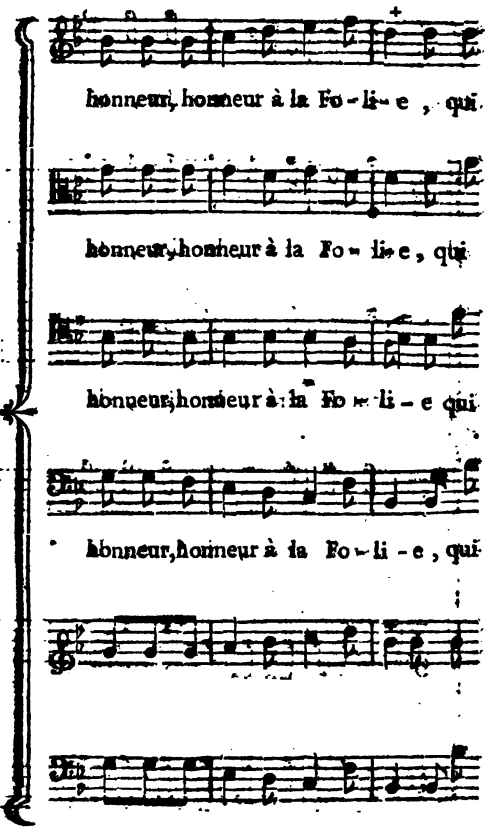

au dia - - ble , dia hu-
riau , dia huriau.

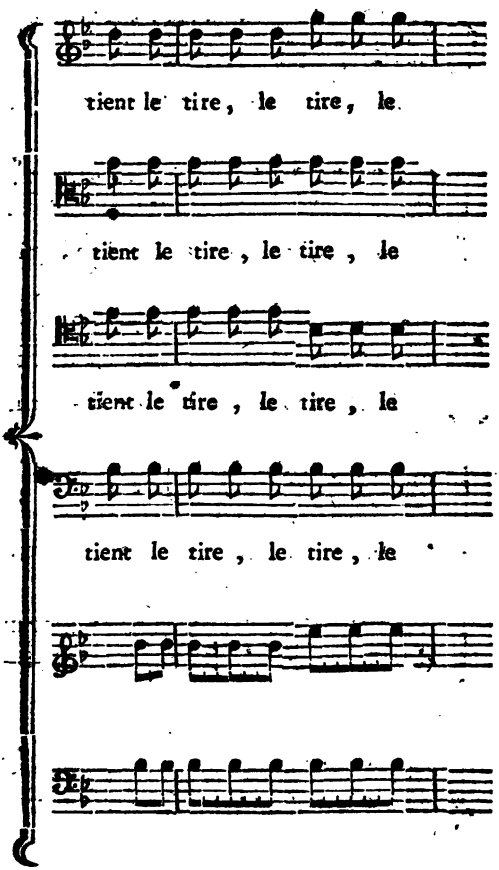


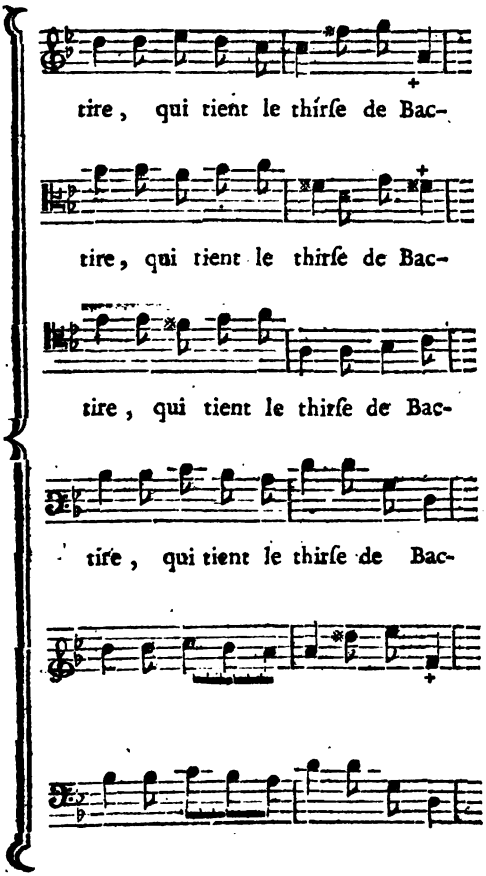
CHŒUR, *parodié de Platée.*

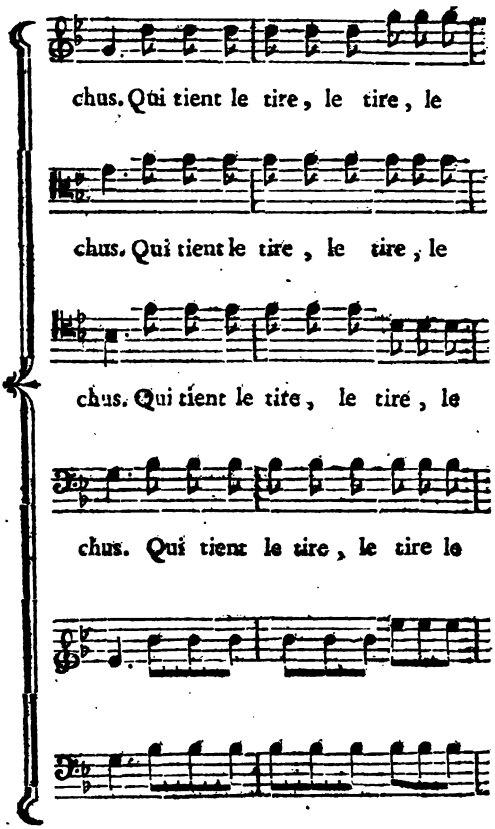


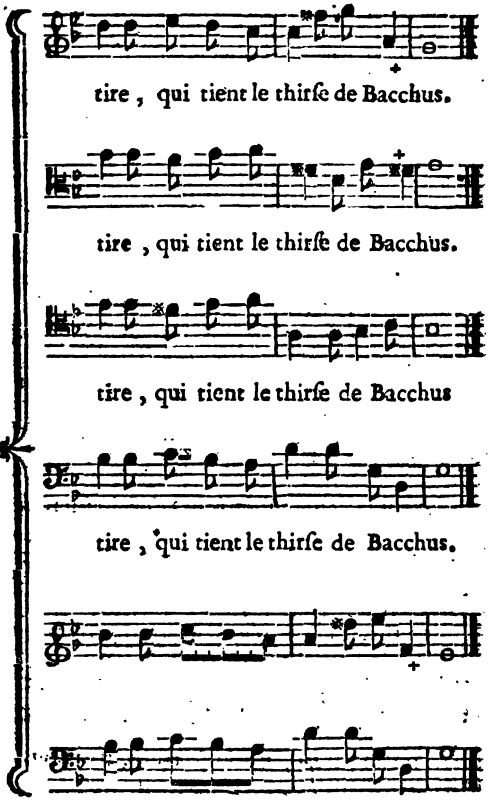
qui tient le thir - ſe de Bacchus,
qui tient le thir - ſe de Bacchus,
qui tient le thir - ſe de Bacchus,
qui tient le thir - ſe de Bacchus,


honneur, honneur à la Fo-li-e, qui
honneur, honneur à la Fo-li-e, qui
honneur, honneur à la Fo-li-e qui
honneur, honneur à la Fo-li-e, qui


tient le tire, le tire, le
tient le tire, le tire, le
tient le tire, le tire, le
tient le tire, le tire, le

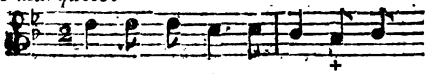

tire, qui tient le thirſe de Bac-
tire, qui tient le thirſe de Bac-
tire, qui tient le thirſe de Bac-
tire, qui tient le thirſe de Bac-


chus. Qui tient le tire, le tire, le
chus. Qui tient le tire, le tire, le
chus. Qui tient le tire, le tire, le
chus. Qui tient le tire, le tire le

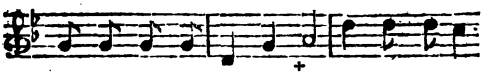

tire, qui tient le thirſe de Bacchus.
tire, qui tient le thirſe de Bacchus.
tire, qui tient le thirſe de Bacchus
tire, qui tient le thirſe de Bacchus.

LA FOLIE.

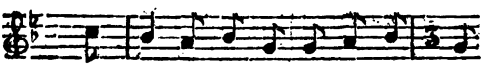
Notes marquées.



Vous connoiſſez Marot-te la

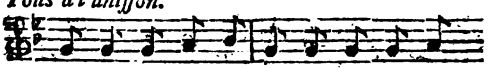


folle, la Reine des Fous, à ſa mi-ne,

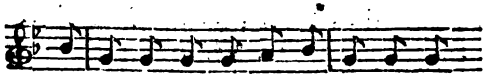


pâlotte, la reconnoiſ-ſez - vous?

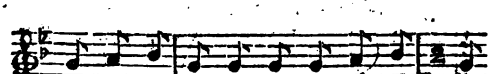
Tous à l'uniſſon.



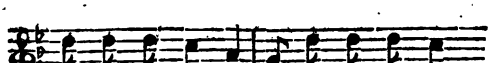
Nous la connoiſſons tous? c'eſt la mere à



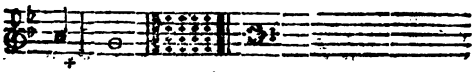
tretin, c'eſt la mere à treti, tretin,



tretin, treti, tretin, treti, tre-tous,



C'eſt la mere à tretous, c'eſt la mere à

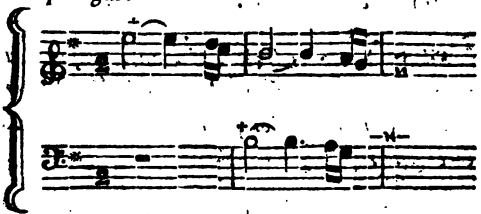


tretous,

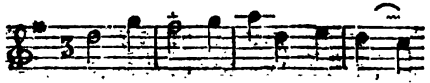
Air pour la ſuite de la Folie.

DE PLATÉE.

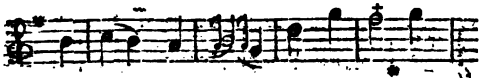
Un peu gai.



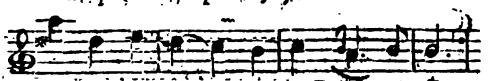
LA FOLIE.



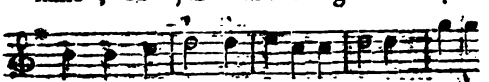
Je viens du Parnaſſe, où je



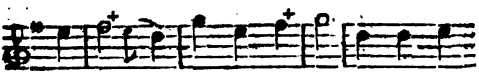
tiens bien ma place, je viens du Par-



naſſe, où j'ai vendan-gé là



le vin ly-ri-que, le vin comique, le vin

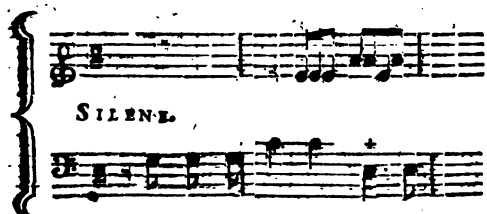


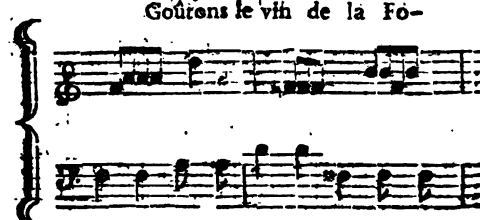
cri-ti-que, & ce vin-là eſt dans le

tonneau que voilà.

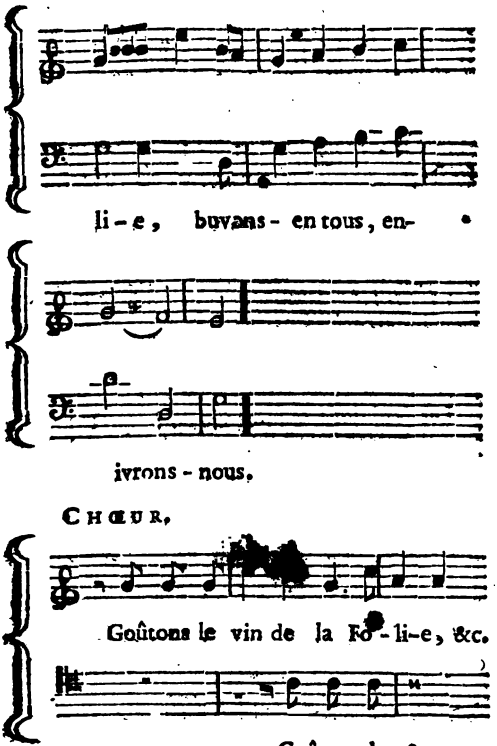
Silene à cet endroit, s'avance auprès du tonneau, tenant ſa coupe de la main gauche, & de l'autre un forêt d'or pour percer le tonneau, & chante :

DE ZOROASTRE, *de Rameau.*





lie, l'yvreſſe en doit être jo-



Le Chœur qui s'ajoute ici, eſt dans l'Opera de Zoroaſtre de Rameau.

Auſſi-tôt que Silene approche ſon forêt du tonneau, il ſe défonce par en haut ſeulement; il en ſort trente ou quarante Manuſcrits, que Silene d'abord & les hommes & les femmes de ſa ſuite ramaſſent, & deſquels ils liſent les titres. Ils les jettent enſuite avec dépit, colere & dedain.

SILENE, *avec ſurpriſe.*

Quel diable de vin!

(*Il lit.*) Arlequin Eunuque noir, Tragédie en deux actes.

UN AUTRE *lit.*

Les Voluptés de la chaſſe du loup, Comédie larmoyante en un acte.

UN AUTRE *lit.*

Cocatrix, Trag[illegible]e, en trois ſcenes.

UN AUTRE *lit.*

Le Maſſacre des Innocents, Paſtorale en cinq actes.

UN AUTRE *lit*

Le Galant enceinte, ou les Amans déguiſés, Farce en Vaudevilles & en un acte.

UN AUTRE *lit.*

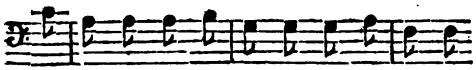
Les agrémens du Viol, Divertiſſement diviſé en ſix Entrées de ballet.

SILENE

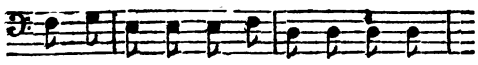
SILENE, *avec fureur.*

AIR, *Des Trembleurs d'Iſis.*

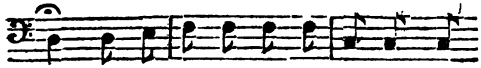
QUEL vin ! ce ſont des parades, de



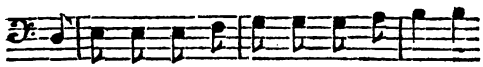
froides ar-le-qui-nades: quel amas de



piéces fades ! ah ! dé-jà l'en-nui me

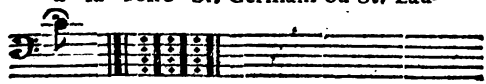


prend ! Amis, voulez-vous m'en croire ? Sau-



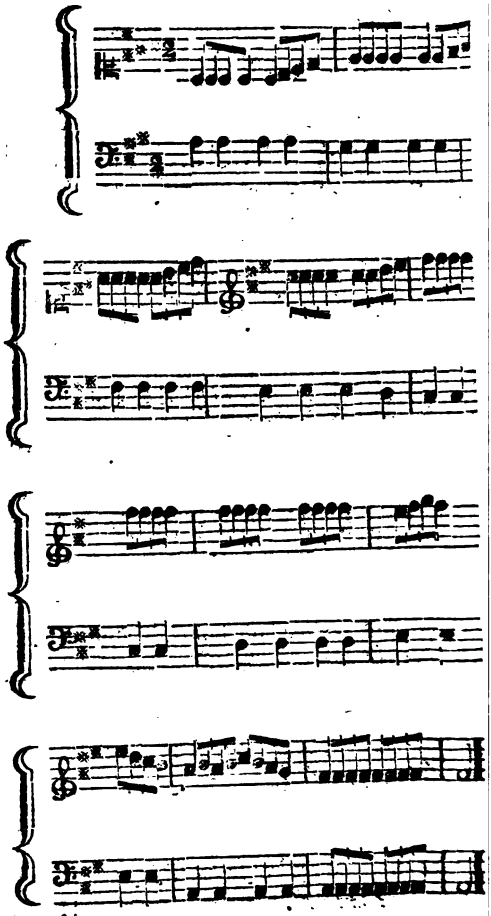
vons-nous vîte, allons boire, laiſſons ce vin

à la Foire St. Germain où St. Lau-



rent. *Silene & ſa Suite ſe ſauvent.*

De l'Operade Caſtor & Pollux.



LA FOLIE, *à sa Suite.*

Laissez, laissez aller ces ivrognes-là ; & qu'on me tire mes Acteurs de mon tonneau.

On défonce alors le tonneau par en bas, on en tire un Pierrot, une Percette, un Arlequin, un Acteur & une Actrice habillés à la Romaine, & un Docteur, le tout de paille.

LA FOLIE.

Tenez, tenez, portez-moi tous ces Comédiens-là à la Répétition, & qu'on me les anime. Ils n'auront pas oublié leurs Rôles, ceux-là. Je voudrois bien être aussi sûre des autres.

Le Chartier de la Folie & ses Suivans jettent ces Figures de paille dans son char ; le Chartier monte sur son Siége, & quand il est prêt à partir, la Folie lui dit :

Attendez, attendez, il faut prendre au hazard de ces Farces pour les faire jouer.

Tenez, jouez-moi cela. COCATRIX, TRAGEDIE ; cela fera rire. Partez vîte.

Le Char de la Folie part avec toute sa Suite.

COCATRIX,

TRAGÉDIE

AMPHIGOURISTIQUE.

En cinq Scènes.

AVERTISSEMENT TRÈS-SÉRIEUX.

Quoique la Tragédie amphigouriſtique, que l'on va lire, ait été ſouvent repréſentée avec le plus grand applaudiſſement, l'on n'en a jamais pourtant entendu le ſens. Les Spectateurs, les Acteurs & l'Auteur lui-même, ne l'ont jamais compris. S'il étoit poſſible que les Lecteurs le pénétraſſent, l'on ſeroit alors aſſuré du ſuccès le plus décidé. Mais ſi cette Pièce ne ſauroit, par cette raiſon, enlever tous les ſuffrages, elle a, d'un autre côté, l'avantage de ne pouvoir être critiquée avec équité; vû cet axiôme de Droit, qui dit : qu'il eſt injuſte de juger ſans entendre.

Des Cauſtiques de mauvaiſe foi ont prétendu que ce Drame n'étoit point original. Ils ſoutiennent malignement que c'eſt un plagiat univerſel *des plans, de la conduite, des ſituations, des caractères & du ſtile d'une honnête quantité de*

Tragédies. L'on va voir clairement le dol & la foiblesse de cette allégation risquée sans preuves; peu de mots suffiront pour y répondre d'une maniere fort satisfaisante. Si l'on eût pillé les Dramatiques en question, leurs plaintes se seroient fait entendre de tous les côtés ; leurs Préfaces en auroient été semées ; les Journaux remplis ; leurs amis auroient crié à l'injustice, & le Public en eût été informé. Mais ces Messieurs, bien-loin de réclamer les morceaux qui paroîtroient avoir quelque légère ressemblance avec les endroits les plus touchans de leurs Poëmes, se sont toujours choqués, au contraire, lorsqu'on a voulu les comparer à ceux de la Tragédie amphigouristique, que l'on donne aujourd'hui. Cette accusation de plagiat *tombe donc d'elle-même, n'est qu'une honnêteté littéraire ; & par conséquent, cette Piéce reste incontestablement* très-Originale.

Dans la plûpart des Préfaces & des Avertissemens, les Auteurs se font presque toujours un pénible effort, pour parler d'eux-mêmes d'abord, & de ce qui les touche personnellement.

Ils ont ensuite la bonté d'en venir à ce qui peut intéresser le Public. Pour ne pas s'éloigner ici d'une méthode aussi judicieuse & aussi polie, l'on va finir cet Avertissement-ci, par prévenir ceux qui voudroient représenter cette singulière Tragédie : 1°. Qu'elle peut être jouée à deux. Le premier Acteur, qui fait le rôle du Héros, le doit jouer dans le grand tragique. Le second Acteur joue, en charge, les rôles du Confident, du Roi & de la Reine. Avec des habits arrangés exprès pour cela, l'on a plus de temps qu'il n'en faut, pour se travestir dans une coulisse. 2°. Il est indispensable de donner ici un avis salutaire sur deux Acteurs muets de cette pièce ; ce sont les Ânes. *Il est essentiel de les choisir dociles, ces Acteurs-là. L'on a vu, plus d'une fois, le Héros & le Confident, démontés & jettés à terre, par ces Comédiens-là, qui étoient neufs au Théâtre, & qui ne connoissoient pas assez leurs planches.*

Enfin, comme la clarté *n'est pas la partie la plus brillante de cette Tragédie, il faut obser-*

ver de ne point manquer de faire débiter, auparavant la représentation, par le premier Acteur, le Discours qui suit, dont les beautés, la fineſſe, l'éloquence, la vérité & l'érudition, prévien-dront, ſans au un doute, en faveur de la Pièce, le Spectateur, en faiſant ſemblant de vouloir l'inſtruire de ce qu'il eſt néceſſaire qu'il ſache pour l'intelligence du ſujet.

DISCOURS, *avant* COCATRIX.

MESSIEURS,

JE commencerai par vous faire des excuſes, de vous adreſſer un Diſcours *ſérieux*, *ſavant* & *néceſſaire*; vous qui n'aimez que la gaieté, qui eſtimez médiocrement un Pédant, & qui ne faites cas que du ſuperflu. Cependant, l'éclairciſſement indiſpenſable de deux faits *de la Tragédie de Cocatrix*, m'oblige malgré moi, de vous donner cette petite corvée-là. Le premier de ces faits, établit la naiſſance d'Amatrox; & le ſecond, quel étoit le dernier ſupplice chez les Arabes. Hahamis Benbrek, ſi fou, Hiſtorien Arabe, le Tite-Live de ſa Nation, fait *Amatrox* originaire de la Ville de la Charité ſur Loire; il ne dit rien de ſon pere; deux Chroniqueurs de ce tems l'accuſent d'avoir été Bailli de cette Ville; mais l'on doit préſumer que c'eſt une calomnie; & *Amatrox*, le grand

ver de ne point manquer de faire débiter, auparavant la représentation, par le premier Acteur, le Discours qui suit, dont les beautés, la fineſſe, l'éloquence, la vérité & l'érudition, préviendront, ſans au un doute, en faveur de la Pièce, le Spectateur, en faiſant ſemblant de vouloir l'inſtruire de ce qu'il eſt néceſſaire qu'il ſache pour l'intelligence du ſujet.

DISCOURS, *avant* COCATRIX.

MESSIEURS,

JE commencerai par vous faire des excuſes, de vous adreſſer un Diſcours *ſérieux*, *ſavant* & *néceſſaire*; vous qui n'aimez que la gaieté, qui eſtimez médiocrement un Pédant, & qui ne faites cas que du ſuperflu. Cependant, l'éclairciſſement indiſpenſable de deux faits *de la Tragédie de Cocatrix*, m'oblige malgré moi, de vous donner cette petite corvée-là. Le premier de ces faits, établit la naiſſance d'Amatrox; & le ſecond, quel étoit le dernier ſupplice chez les Arabes. Hahamis Benbrek, ſi fou, Hiſtorien Arabe, le Tite-Live de ſa Nation, fait *Amatrox* originaire de la Ville de la Charité ſur Loire; il ne dit rien de ſon pere; deux Chroniqueurs de ce tems l'accuſent d'avoir été Bailli de cette Ville; mais l'on doit préſumer que c'eſt une calomnie; & *Amatrox*, le grand

Amatron, n'auroit pas voulu naître d'un pere comme celui-là. Quelques autres Ecrivains, plus judicieux, lui donnent, entre une douzaine d'autres peres, *le Druide Adamas*; & c'eſt vraiſemblablement là le véritable, puiſqu'il paroît le plus convenable à la dignité du Héros, & qu'il a été le plus commode à l'Auteur de la Tragédie. Sa grand'mere étoit *Auguſta*, nom célébre, mais famille preſqu'éteinte. On ne ſçait dans quel tems il vivoit; on conjecture pourtant que ce peut être depuis la 5me. juſqu'à la 28ème Olympiade, entre la 178me & la 637me année de la fondation de Rome; mais, ce dont tous les Hiſtoriens conviennent, c'eſt qu'il vint au monde, le corps couvert de poil, & l'épée à la main.

Avant de paſſer au ſecond fait, il eſt néceſſaire d'expliquer quel étoit le crime qui faiſoit condamner au dernier ſupplice chez les Arabes. Les Rois de ces climats ſont jaloux à l'excès de la pureté de leur ſang, & ne veulent y ſouffrir aucun mélange. Un Etranger, quelque Héros qu'il

soit, qui conçoit la pensée seulement de se mêler au sang Royal, soit *par le mariage*, ou autrement, est condamné au dernier supplice. *Et le fait est, que ce supplice est le chatouillement à mort*, le plus ignominieux & le plus infâmant chez cette Nation barbare. On livre le criminel aux Conseilleres du Roi, *grandes Chatouillantes de la Couronne*. Ce sont de grandes femmes de 19 à 20 ans, blanches, belles mains, doigts de fuseau & exercés, dressées dès leur plus tendre jeunesse *à chatouiller à mort*.

L'on n'imagine point à Paris, où heureusement l'on n'est chatouillé qu'imparfaitement, quelle légéreté & quelle souplesse ces femmes ont dans les doigts; la finesse de leur toucher, la presteſſe de leurs mains; & jusqu'à quel degré de perfection elles portent l'art du chatouillement; puisqu'un criminel, quelque robuste qu'il puisse être, est par elles expédié en un petit quart-d'heure. Le Ciel veuille vous garder, Messieurs, de tomber dans leurs mains.

PERSONNAGES.

COLORAX, *Roi de l'Arabie Pétrée.*

COCATRIX, *Mere de Colorax.*

AMATROX, *Héros inconnu, qui se trouve petit-fils de Cocatrix.*

VORTEX, *Confident d'Amatrox.*

GARDES.

Deux ASNES, *sur lesquels Amatrox & Vortex sont montés pendant la premiere Scène.*

La Scène est-là quelque part, dans cette Arabie Pétrée, dans le Palais de Colorax.

COCATRIX,

TRAGÉDIE.

SCENE PREMIERE.

AMATROX, VORTEX, *montés ſur deux ânes, exercés & rompus au Théâtre.*

AMATROX.

Après trois ans de guerre, alarmés par les Scithes,
Mes Soldats ont flétri les Neveux des Lapithes;
Et vengeurs du ſecond viol d'Athénaïs,
Ont, de leur ſang impur, rougi le Tanaïs.—
Les fuyards ſont ſuivis par mon Infanterie;
Et donnant du relâche à ma Cavalerie,
J'enlève aux ennemis ces deux courſiers fougueux,
De mon triomphe auguſte, ornement faſtueux.
La victoire & la rage, & la mort & la peſte,
Du camp, déja deſert, ont moiſſonné le reſte.

Nos ennemis vaincus ont demandé des fers ;
Enfans incestueux du Tyran des Enfers.

VORTEX.

Cessez, Seigneur, cessez de répandre des larmes,
Car si...

AMATROX, *l'interrompant.*

Vortex, apprends mes brûlantes alarmes ;
Prends pitié de mes feux, de mon cœur & de moi ;
J'aime...

VORTEX, *l'interrompant.*

Qui, Seigneur ? qui ?

AMATROX.

La mere de ton Roi.

VORTEX, *reculant d'épouvante.*

Dieux !

AMATROX.

Ah ! de mon amour, connois la violence,
Mes transports, mes langueurs, mes plaintes, mon silence ;
Mes soupirs retenus, mes sanglots, mes douleurs ;
Mes yeux toujours noyés de larmes & de pleurs ;
L'insensibilité de l'objet que j'adore.
O mort ! finis mes maux. Toi seule, je t'implore.

Je te cherchai cent fois, dans l'horreur des
combats;
Je la portois par-tout, & ne la trouvois pas.
Mon déſeſpoir n'a fait que me couvrir de gloi-
re.—
Né près des champs heureux arroſés par la
Loire,
Un Berger m'éleva, ſans m'éclaircir mon ſort;
Je n'étois point ſon fils; & ce Berger eſt mort.
Il eſt mort, ſans m'avoir dévoilé ma naiſſance.

VORTEX.

Grand Amatrox, hélas! votre divine eſſence
Nous découvre un Héros, & nous cache un mor-
tel,
Qui mérite à la fois & le Trône & l'Autel.

AMATROX.

J'ai connu mon ayeul, ſans connoître mon pere;
J'ai vu même, j'ai vu la mere de ma mere.
Le reſte étant caché, mon eſprit curieux
Sur mon ſort emphatique interrogea les Dieux.
Près du bois de Boulogne, un Oracle amphibie
Me fait chercher un cœur au fond de l'Arabie;
D'un air d'Apocalypſe, un Prêtre a dit ces mots,
Au milieu de la nuit, du tonnerre & des ſots:

Le ſort à des climats arides
Deſtine tes pas foudroyans;

Mais ſi Diane, aux deux Atrides,
Donne des mouches cantarides,
L'amour t'aplanira les rides,
De la mere des vrais Croyans.

Un Oracle ſi clair, fruit de l'intempérance,
A mon cœur fanatique eût rendu l'eſpérance;
Mais un ſonge, Vortex, en corrompt les douceurs,
Écoute; & tu verras le comble des horreurs:
Je dormois tout debout au ſein de l'Allemagne,
Lorſqu'à mes yeux ouverts, l'Empereur Charlemagne
S'offrit, pâle & défait. (Tel paroît dans Tonneins,
Le démon de la chair, vaincu par des Nonains.)
Son front n'étoit plus ceint de la triple couronne;
Des cadavres ſanglans environnoient ſon Trône;
Sur lui la mort levoit ſa faulx, & de ſon flanc
Le déſeſpoir poudreux couloit avec ſon ſang.
Tremble, fier Amatrox, m'a-t-il dit, d'un air morne;
Ton deſtin s'accomplit, tu vois le Capricorne;
Le Zodiaque eſt là... Mais Mercure eſt ici.
Il dit, & tout-à-coup le Soleil obſcurci,
Des voiles de la nuit enveloppant la terre,
Me laiſſe à la merci des vents & du tonnerre.

VORTEX, *très-effrayé & revenant de sa peur.*

Ce que vous dites-là, Seigneur, eſt-il bien vrai?
Depuis ce tems, reſté, par votre ordre, à Cambrai,
J'ignorois le deſtin de votre auguſte tête.
Mais, s'il vous plaît, Seigneur, contez-moi la tempête,
Qu'on m'a dite cent fois.

AMATROX.

Très-volontiers. — Achmet
Venoit de détrôner le Sultan Mahomet;
Mais il voyoit toujours nos côtes infeſtées
Par d'infâmes brigands, proſecteurs des athées;
Pour les exterminer, il arma ſur les eaux
Les monſtres, les Tritons, & cent mille vaiſſeaux.
Sous mes ordres, bientôt le vent enfla leurs voiles;
Le Firmament, pour moi, prodiguoit ſes étoiles.
Caſtor, Pollux, Thétis, & Neptune & Vénus,
Secondoient mes deſſeins, à moi-même inconnus.
Mais le troiſieme jour, de leurs priſons profondes,
Les Aquilons ſortis, ſouleverent les ondes;
Les élémens, la nuit, la foudre & les éclairs,

En tourbillons de feux obſcurciſſent les airs.
La Mer portant ſes flots juſqu'au Ciel empirée ;
Inonde Jupiter ſur la voûte éthérée ;
Le tonnerre eſt mouillé. — Les abîmes ouverts
Ouvrent à nos vaiſſeaux la route des Enfers ;
La flotte eſt engloutie, & ſur une chaloupe
Les vagues m'ont jetté, ſeul à la Guadeloupe ;
Voilà quel fut mon ſort.

VORTEX.

Mais, quittant ces climats
Où vous aviez porté vos malheurs & vos pas,
A la Cour des Sultans, cherchant votre naiſſance,
Ne s'eſt-il point offert quelque reconnoiſſance ?
Avez-vous retrouvé votre pere, une ſœur,
Un frere... un...

AMATROX, *l'interrompant.*

Du deſtin, vois toute la noirceur :
Je rencontre à Tunis une femme galante,
Et c'étoit....

VORTEX.

Achevez.

AMATROX.

C'étoit ma propre Tante.

VORTEX, *en criant.*

Juſte ciel !

AMATROX.

Mais, hélas! mon amour aujourd'hui
Me fait tout oublier; & je ne vois que lui;
Lui seul me fait goûter le prix de la victoire.
Toujours loin de tes yeux tu sais quelle est ma gloire:
Ce fer seul fit le sort de tous les Potentats
Près de qui ma valeur avoit porté mes pas;
Ton Monarque en a fait l'heureuse expérience,
Que Cocatrix, sa mere, en soit la récompense.

VORTEX.

Seigneur, qu'osez-vous dire? ah! formez d'autres vœux,
Dignes de l'un, de l'autre, & dignes de tous deux!
Bien loin qu'à vos desirs, mon Empereur défére,
Craignez tout, & fuyez l'un & l'autre hémisphère.
Pouvez-vous ignorer, ou ferez vous changer,
La Loi, dans ces climats, prescrite à l'Etranger?
S'il tente de s'unir au sang de nos Monarques,
Il voit trancher les jours que lui filoient les Parques,
Non par le fer, le feu, les eaux, ni le poison;
Mais on le fait périr dans une pamoison;
On le fait expirer sous les doigts d'une femme;
Dans les chatouillemens, le coupable rend l'ame;

Un rire immodéré précipite ſon ſort ;
Et l'excès du plaiſir le conduit à la mort.
Ceſſez donc d'aſpirer à cet himen illuſtre :
Déja la Reine atteint à ſon ſeizieme luſtre :
Et ſes yeux...

AMATROX, *l'interrompant.*

Ses beaux yeux, en dépit des cenſeurs,
Attireront toujours les vœux des connoiſſeurs.

VORTEX.

Mais, cependant, Seigneur...

AMATROX, *l'interrompant d'un air myſtérieux.*

Va diſpoſer la Reine
A ſeconder pour moi la brigue ſouterraine.

VORTEX.

Si ſes jours avancés...

AMATROX, *l'interrompant.*

Qu'elle ne penſe pas
Que ſon âge jamais terniſſe ſes appas.
Sa virile beauté dément ſon baptiſtaire. —
Ami, tu vois mon cœur : je n'ai rien pu te taire.
J'honore ta prudence, & reconnois tes ſoins.
Je t'aime d'autant plus que je t'eſtime moins.

Ils deſcendent de deſſus leurs ânes. Amatrox lui donne la bride de ſon âne, avec une grande nobleſſe & beaucoup de dignité.

Dans le Palais des Rois, conduiſez ma monture;
Et pendant ſon dîner, faites-lui la lecture;
Allez.

VORTEX,

Eh mais, Seigneur...

AMATROX,

Quoi, Seigneur?

VORTEX,

Monſeigneur, —
La faudra-t-il après mener chez le baigneur?

AMATROX, *d'un air auguſte.*

Sortez.

SCENE II.

AMATROX, *ſeul.*

SUR moi, le Ciel épuiſe ſes miracles,
Périſſent, à la fois, Boulogne & ſes Oracles!
J'adore Cocatrix; & ſi j'en ſuis aimé....
Dans des gouffres profonds je me vois abîmé;
Cocatrix, tes faveurs m'ouvrent un précipice,
Et du chatouillement j'entrevois le ſupplice.
Un Etranger ne peut aſpirer à ton cœur;
Une cruelle Loi s'oppoſe à ton vainqueur...
Il n'importe;... étouffons notre douleur amere;
Le Roi paroît... Allons, demandons-lui ſa mere,
Quand il devroit...

SCENE III.

COLORAX, AMATROX, GARDES.

COLORAX, *parlant aux Gardes & à la Cantonade.*

ABBEN, que chaque Citoyen
S'apprête à célébrer ſon triomphe & le mien.—
S'adreſſant à Amatrox.
Guerrier, dont le bras ſeul vient d'affermir mon Trône,
Sois Céſar, dans mon camp; à ma Cour, ſois Pétrône;
Miniſtre de ma foudre & de mes voluptés,
Que Mars & que l'Amour marchent à tes côtés. —
Après le gain ſanglant de trente-trois batailles,
Fais naître le plaiſir du ſein des funérailles.
Fais, dans les voluptés plongeant toute ma Cour,
De l'Arabie entiere, un Séraïl à l'Amour.
Repeuplons un pays qu'a déſolé la guerre;
Et faiſons des enfans au reſte de la Terre.
Avouons-le, Amatrox: il eſt beaucoup plus grand
D'être pere & fécond, que d'être Conquérant.
L'un ſe reproduiſant, lorſque moins il y ſonge,

Vous

Vous tire du néant; l'autre vous y replonge.
Le premier donne l'être, & le ſecond la mort.—
Farouches Conquérans, fiers arbitres du ſort,
Le carnage & le ſang ſont vos vertus guerrieres.
Je leur pardonnerois leurs fureurs meurtrieres,
Si leurs nombreux Enfants égaloient les Soldats
Que leurs mains font périr dans l'horreur des combats;
Ou ſi plus amoureux que nous autres ne ſommes,
Sur le champ de bataille ils créoient cent mille hommes.—

D'un ton familier.

Ce que je viens de dire, au reſte, eſt bien écrit;
Mais je n'en penſe rien; c'eſt pour t'orner l'eſprit.

Reprenant le ton déclamatoire & bourſoufflé.

Je penſe qu'un Guerrier eſt un Dieu tutélaire;
Tu vas de tes travaux recevoir le ſalaire.

Grandes pauſes aux deux vers ſuivans; comme ſi l'on diſoit les plus belles choſes du monde.

Mes tréſors... les honneurs... demande... Je ſuis Roi...
Attends tout... je le veux... je le puis... je le doi.

AMATROX, *d'un air très-reſpectueux & déclamant lentement.*

Seigneur, vous avez trop élevé les ſervices

D'un Etranger, qui n'eut que les deſtins propices ;
Et dont le ſeul mérite eſt dans ſon ſeul bonheur,
Diſant ce vers d'un air fin & myſtérieux.
Salamandre, enflammé, qui brûla pour l'honneur,
Si j'ai, dans votre camp, ſçu fixer la fortune,
A mon âme embrâſée elle fut importune ;
Et vous ne devez pas, pour prix de ma valeur,
D'envieux Courtiſans exciter la pâleur.
M'accabler d'ennemis, en m'accablant de graces.
Tout ce que vous m'offrez... vos emplois & vos places,
Vos tréſors,...

COLORAX.

Sont à toi.

AMATROX.

Sire, ils ſont à mes yeux,
Rien.

COLORAX.

Par quels bienfaits pourrai-je donc ? ...

AMATROX, *ſoupirant.*

Grands Dieux !

COLORAX.

Sans crainte, explique-toi.

AMATROX, *d'une voix entrecoupée,*

Seigneur, la Reine-Mere,

D'un cœur préſompteux, ſecondant la chimere,
Remplit ce cœur d'amour.

COLORAX, *avec fureur.*

Tu me remplis d'effroi!
Quoi! tu veux devenir beau-pere de ton Roi?

AMATROX, *vivement.*

Ce n'eſt point la fureur d'être votre beau-pere,
Qui m'a fait adorer Madame votre Mere,
Seigneur, ſes yeux, ſes traits, mes plaiſirs, ſon amour
Chaſte, & ſervant d'exemple aux Dames de la Cour,
Qui ſuivoient à l'envi, celui de Meſſaline;
Son port, ſa majeſté, ſa pudeur enfantine;
Dans l'hiver de ſon âge, un air toujours vainqueur,
Voilà ce qui la rend l'idole de mon cœur.

COLORAX, *en fureur, & ne ſe poſſédant plus.*

Hola! Gardes, hola! le crime qui te ſouille
Mérite un prompt ſupplice. Allez, qu'on le chatouille;
Que par un rire affreux on termine ſon ſort,
Et qu'une pâmoiſon le conduiſe à la mort.

AMATROX.

Tu t'armes, contre moi, des traits de l'impoſture,

Couſine du menſonge, & tante du parjure;
Et de l'Italien, politique vainqueur,
Le Machiavéliſme a paſſé dans ton cœur.

COLORAX, *s'attendriſſant par degrés pendant qu'Amatrox déclame les vers précédens.*

Quel coup il m'a porté! je t'arrache auxſupplices;
Que ma clémence ici ſurpaſſe tes ſervices.
Sois libre : & que demain dans mes pierreux Etats,
Le Soleil en tombant ne te retrouve pas.
Je te laiſſe le jour.

AMATROX.

Suis ta premiere envie.—
Ma mort eſt néceſſaire au bonheur de ma vie.—
D'un abîme de maux, qu'importe comme on ſort?
Tyran, fais-moi donner ou ta Mere, ou la mort!
Que l'amour...

COLORAX, *l'interrompant avec colère,*

Quoi, l'amour!...

AMATROX, *tendrement.*

Oui, l'amour.

COLORAX, *avec emportement.*

Ah, chimère!
Reſſent-on de l'amour pour une Reine-Mere?

Aimer un ſiècle ! —— Va, ta feinte paſſion
N'eſt qu'un prétexte adroit à ton ambition ! —
Infidele d'ailleurs, & ſans qu'il ſe ſoumette
A la Religion d'Ali, notre Prophète,
Il ſe met à genoux devant Ali.
Cet impie, à moi-même, oſe de ſens raſſis,
Demander Cocatrix, ſans être circoncis !

AMATROX.

Fais taire, devant moi, cette Loi trop barbare
Qui d'une triſte Amante à jamais me ſépare ;
Que l'on voye en ce jour notre himen accompli,
Et je deviens l'Apôtre & le Martyr d'Ali. —
J'abandonne à regret des Loix que je reſpecte ;
Je me fais circoncire & j'embraſſe ta ſecte.
Mais, ne te flatte point ; ce n'eſt qu'au Dieu d'amour,
Que j'immole mon culte & ma foi dans ce jour.

COLORAX, *en fureur.*

Saint Prophète, qu'entens-je !

AMATROX.

Achevez de m'entendre.

COLORAX, *avec la derniere fureur.*

J'en ai trop entendu ; fuis ! qu'oſes-tu prétendre,
Toi, dont l'impiété traite d'amphigouris
La Loi du grand Ali, ſon Enfer, ſes Houris ?
Fuis, te dis-je, apoſtat, mécréant, ſacrilége ! —

Retiens ces derniers mots que ma fureur t'abrége:
Je refuſe la Reine & la mort à tes vœux.
Je veux ce que je veux, parce que je le veux.

SCENE IV.

AMATROX, *ſeul.*

FUYONS, arrachons-nous de ces climats barbares!
Et revenons ſuivi du Grand Kan des Tartares.
Aux yeux de tes flateurs, & dans ta propre Cour,
Tu ſeras chatouillé, Prince ingrat, à ton tour.
Je t'ai mis ſur le Trône, & t'en ferai deſcendre;
Qui craignit Darius, devoit craindre Alexandre.
Je veux que tes champs ravagés
Cherchent dans les Villes ſuperbes,
Les oiſeaux du Ciel égorgés,
Reſpirant la mort dans les herbes. —
Alors les funeſtes Corbeaux,
S'aſſemblant autour des tombeaux,
Se joindront à la voix des mânes,
Et feront manger aux Brachmanes,
De leurs corps mutilés les horribles lambeaux,
A la pâle lueur des funébres flambeaux.
Les implacables Euménides
Suivront les pas de mes Guerriers;

Ils perceront les Néréïdes
Sur le tonneau des Danaïdes,
Et de sang teindront leurs lauriers.
Le feu dessèchera les fleuves,
Toutes femmes deviendront veuves,
Et les veuves, dans ces moments,
Après les plus rudes épreuves,
Par des souffrances toujours neuves,
Descendront dans les monuments.

Mais, quoi! faut-il que pour un crime,
Que le Tyran seul a commis,
Son Peuple serve de victime
Aux feux que ma rage a vomis?
Descendons plutôt au Ténare,
En prenant l'équité pour phare,
Pendant la nuit de mes desseins
Et pour repeupler la Navarre,
Faisons voir au peuple Tartare,
Un Héros plus grand que des Saints.—
De mon ardeur couroux calmons la véhémence...
Que l'Arabie entiere adore ma clémence....
Mais, non, je punirai... j'en jure par le Styx,
Ce Tyran... Mais avant, entrons chez Cocatrix.
Je la vois; je me pâme. A! grands Dieux, quelle est belle!

SCENE V *& derniere.*

COCATRIX, AMATROX.

COCATRIX, *l'Acteur doit contrefaire la vieille.*

SEIGNEUR, la voix du Roi vous déclare rebelle;
Il m'a dans ſa fureur bégayé vos forfaits;
Mais je n'ai rien compris aux récits qu'il m'a faits.
Allumant ſa colère au flambeau des furies,
Son Palais n'eſt rempli que de ſes barbaries.
» Ah! pour me diſſiper, donnons-nous le plaiſir
» D'étrangler de ma main, dit-il, mon grand Viſir. »
Il l'étrangle. —— D'un ſabre armant ſes mains profanes,
Il tranche, après, la tête à ſoixante Sultanes;
Et pour marquer enfin le dernier déſeſpoir,
Il a fait empaler ſon grand Eunuque noir.

AMATROX, *ſe récriant.*

Son grand Eunuque noir! ce dernier trait me touche!

COCATRIX.

Des Sultanes, Seigneur, quarante étoient en couche:

Les vingt autres étoient groſſes de quatre mois.

AMATROX, *pleurant.*

Combien d'enfans !

COCATRIX.

Chacune en portoit deux ou trois.

AMATROX.

Reine, ſi ces Beautés, ces Sultanes fertiles,
N'ont rien pû ſur mon cœur, ſur mes ſens trop faciles,
Sur moi l'adorateur de la fécondité ;
Comment ! donnant après dans l'autre extrêmité,
A la Beauté que j'aime, ai-je pû rendre hommage ?
Elle a des yeux, un cœur, ouï... mais elle eſt d'un âge
Reſpectable, il eſt vrai... mais ſa ſtérilité
Priveroit l'Univers de ma poſtérité !
A ſa mort, un Héros mourroit entier ! n'importe ;...
Malheur à l'Univers. Que mon amour l'emporte.
De ma poſtérité quels que ſoient les attraits,
A mes fiers deſcendans je renonce à jamais.
Peut-être auſſi les Dieux, expliquant leurs oracles,
Pourront à ma jeuneſſe accorder des miracles :
L'eau du Ciel, de la terre attire les tréſors ;

Le Nil rend tout fertile, en inondant ſes bords;
Le déluge rendit la terre plus féconde...
Je pourrois... je m'égare...

COCATRIX, *l'interrompant.*

Arrêtez, Prince immonde;
Vous m'aimez; c'eſt le dire en des termes bien clairs.
De la nouvelle Cour vous avez pris les airs;
Jadis, j'ai vu vingt Rois acharnés à me plaire,
Mais ils n'ont jamais ſçu que mourir & ſe taire.
Vous abrégez l'amour! je l'ai vu cet amour,
Plus long & plus conſtant dans l'ancienne Cour.

AMATROX.

Tous ces diſcours fleuris ne font rien à l'affaire;
Reine, c'eſt de l'eſprit que vous venez de faire.
Mais que dis-je! peut-être avez-vous pris ce tour,
Pour couper la parole à mon puiſſant amour!

COCATRIX, *avec tendreſſe.*

Au contraire, achevez, Seigneur.

AMATROX.

Eh bien, Madame,
Pour vous, à Colorax j'ai déclaré ma flâme;
Il m'a proſcrit, & veut éteindre dans ce jour,
Les charbons allumés ſur l'autel de l'Amour.
Je pars, accompagné de quelque Soldateſque,

Suivant le ſort poudreux d'un Héros romaneſque ;
Mais, malgré mon malheur je ſerois trop heureux,
Si ſur moi vous jettiez un regard amoureux.

COCATRIX.

Eh bien, grand Amatrox, il n'eſt plus tems de feindre,
Les torrens de mes feux ont peine à ſe contraindre...
Oh ! Vénus ! qu'ai-je dit ? je frémis... je tranſis....
Quels feux ! .... quelle glace ! ah ! .... ah ! je m'évanouis.

Elle tombe pâmée dans les bras d'Amatrox.

AMATROX, *très-embarraſſé de l'aventure.*

En mes bras ! dans ces lieux ! ſans craindre la lumiere ?
Madame, rappellez votre vertu premiere.

COCATRIX, *ſe retirant de ſes bras avec précipitation.*

Qui t'a fait préſumer que ma triſte vertu,
A force de combattre, ait ſi mal combattu ?
Tu devrois adorer, ingrat, ce que tu blâmes !
L'évanouiſſement ſied bien aux grandes ames.

Homme foible, eſt-ce à toi de t'en plaindre en
ce jour,
Quand tu vois mes vapeurs couronner ton amour?

AMATROX, *avec paſſion.*

Ma chere Cocatrix, j'atteſte ici Lucine,
Que ce cœur conjugal, qu'un tendre amour
calcine,
Va, malgré Colorax, inſenſible à ſes maux,
D'un himen chatouilleux allumer les flambeaux.
Et toi, Vulcain, & toi détourne de ma tête
Les préſages croiſſans !...

COCATRIX, *l'interrompant.*

Ah! malheureux, arrête!
L'himen t'a-t-il déja fait reſſentir ſes fers?

AMATROX.

Non, j'ai vécu, Madame, à l'abri des revers.
Mon front ſans ornement le fait aſſez connoître;
J'ai fait mille cocus, & n'ai pas voulu l'être.

COCATRIX.

Ah! pour te conſerver ce front ſurnaturel,
Viens me jurer au Temple un amour éternel!
Que de fleurs, de feſtons, ma tête ſoit ornée:
Marchons en invoquant le Dieu de l'Himenée.
Que malgré Colorax.....

AMATROX.

Allons donc aux Autels,
Irriter votre fils, par des nœuds éternels.
Je braverai pour vous, Reine trop reſpectable,

Les tourments préparés à votre Epoux coupable.
Etranger dans ces lieux, je ſçais quel eſt mon ſort,
Et ſi je vous épouſe, on me chatouille à mort...
Ce ſupplice infâmant n'étonne point mon ame...
Je le vois ſans frémir.... Mais, cependant, Madame,
Un Héros eſt-il fait pour mourir chatouillé?

COCATRIX.

Que je le ſois plutôt!

AMATROX.

Mon nom ſeroit ſouillé.

COCATRIX.

Si ta gloire en ces lieux, riſque d'être flétrie,
Eh bien! fuyons, volons au ſein de ma Patrie.

AMATROX, *avec une eſpèce de preſſentiment de ſon malheur, & en tremblant.*

Madame, en quels climats reçûtes-vous le jour?

COCATRIX.

Moi? [*].

AMATROX.

Vous,

COCATRIX.

Non.

AMATROX.

Oui,

[*] Tous ces monoſyllabes doivent être dits avec des friſſonnements, &c.

Parodier les reconnoiſſances des Tragédies.

COCATRIX.

Seigneur...

AMATROX.

Madame, quel ſéjour ? ...

COCATRIX.

Les Gaules...

AMATROX, *friſſonnant.*

Ciel ! au nom de votre bras d'ivoire,
Quelle Ville ? achevez.

COCATRIX.

La Charité ſur Loire.

AMATROX.

Je frémis !.... vous tremblez.... Dieux ! reprenez vos ſens.

COCATRIX.

Ah !

AMATROX.

Par quel coup du ſort vos appas innocens
Ont-ils été jettés au ſein de l'Arabie ?

COCATRIX.

Soixante ans ſont paſſés, depuis que Barrabie,
Pere de Colorax, & Roi de ces climats,
Du Nord épouvanté faiſoit fuir les frimats ;
Il revenoit courbé ſous le poids de ſa gloire,
Alors qu'il vit mes yeux ſur les bords de la Loire ;
Seigneur, un coup de foudre eſt moins impétueux,
Il devint amoureux, tranſporté, furieux ;

A l'inſtant, au milieu de ſa barbare troupe,
D'une main, le cruel me fait monter en croupe;
Et de l'autre, tirant ſon ſabre de Damas,
M'enleve à mon Epoux, le Druide Adamas.

AMATROX, *dont les cheveux ſe dreſſent d'horreur.*

Le Druïde Adamas, votre Epoux! ah, Madame!
De tendreſſe & d'horreur vous rempliſſez mon ame!
Sur les bords de l'inceſte, amené par Junon,
M'auriez-vous dans ces lieux déguiſé votre nom?
Des femmes d'Adamas, Anguſta reſta ſeule;
Je ſuis ſon petit-fils.

COCATRIX.

Embraſſe ton Ayeule;
Je ſuis cet Anguſta.

AMATROX, *pleurant.*

Vous? ah! ma grand-maman!

En fureur.

Mardochée en ces lieux retrouveroit Aman!

COCATRIX.

Quel déſeſpoir affreux!

AMATROX.

Quelle reconnoiſſance!
Vous, Madame Anguſta?

COCATRIX.

Trop fatale naiſſance!
O Cupidon!

AMATROX.

Quel coup!

COCATRIX.

Hélas! dans notre sort,
Il ne nous reste plus que l'inceste ou la mort.
Mourons!

AMATROX.

Si vous mourez, mourons du moins ensemble.
L'amour nous avoit joints, que la mort nous rassemble.

Ils se tuent avec des pistolets de poche.

Cette Scène veut être jouée avec tous les grands mouvemens des Scènes de reconnaissance, les tremblemens, les frémissemens, &c.

Fin de la Pièce.

QUELQUES

QUELQUES
CHANSONS
DU MÊME AUTEUR.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

M. Collé n'a jamais voulu faire imprimer un Recueil de ſes Chanſons; il a toujours penſé & il penſe encore que des Chanſons ne ſont pas faites pour être lues ; mais pour être chantées , bien chantées & jouées. Il n'a conſenti à l'impreſſion de celles qui ſuivent, qu'à la ſollicitation de ſon Imprimeur, auquel il a fait préſent de cette ſeconde Edition de ſon Théâtre de Société ; & qui a demandé ces Chanſons , pour rendre ſes volumes égaux. Il ſent très-bien qu'une raiſon auſſi foible ne lui donne aucun droit à l'indulgence du Public , qui d'ailleurs n'en accorde jamais, quel-

que choſe qu'on diſe pour l'obtenir. Mais au reſte, quelle importance peut-on attacher à des Chanſons ? Voilà le motif le moins déraiſonnable pour en laiſſer imprimer quelques-unes.

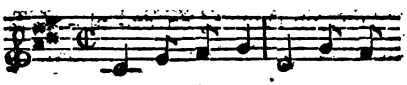
CHANSONS

ET

PARODIES D'AIRS.

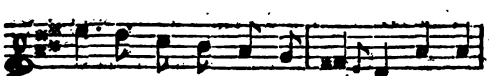
PARODIE

D'UN AIR D'OPERA.

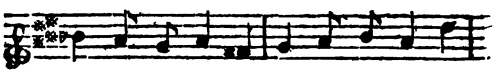


Quoi ! je te re-voi, amour,

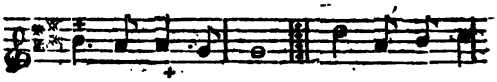
que je hais ; Fuis pour jamais : A Bac-



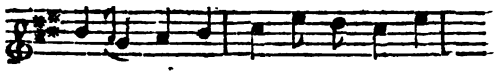
chus, amis, rendons les armes, Chez les



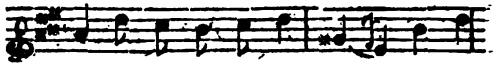
C. . . . . Va fuis Venus, je ſuis las de



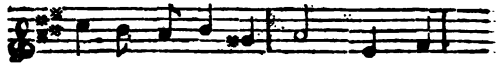
faire des co- cus. Sous ton fade em-



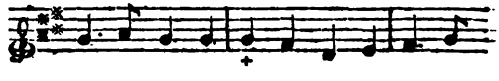
pi- re, on ſou-pire, on ſe plaint du



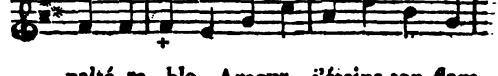
fort, on languit, on ex- pi -re, & qu'on



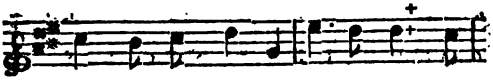
ſoit heureux, l'on s'endort: Mais Bac-



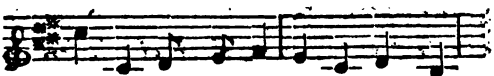
chus nous donne à table un plaiſir i-



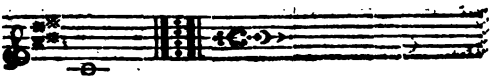
nalté-ra- ble, Amour, j'éteins ton flam-



beau: Je vais m'enterrer dans mon ca-



veau, Et mon tonneau ſera mon tom-

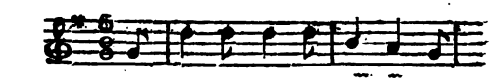


beau.

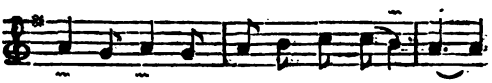
CONSEILS IRONIQUES,

Aux Chanſonniers d'à préſent ſur les mœurs du tems.

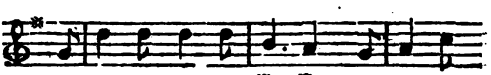
Air : Le Port Mahon eſt pris, il eſt pris &c.



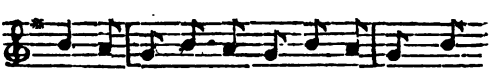
CHANSONNIERS, mes Confreres, Le



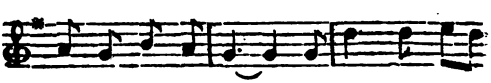
cœur, l'amour, ce ſont des chi - me--res ;



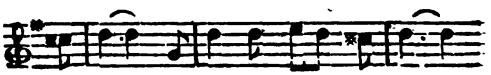
Dans vos Chanſons lé-ge-res, Traitez de



vieux abus, De Phébus, de rébus, Ces



vertus Qu'on n'a plus. Tâchez d'hiſ-to-



ri- er Quelque conte ou-du - rier,

Les Madrigaux ſont fades,
L'apprêt
Qu'on met
A ces vers mauſſades,
Ne vaut pas les boutades
D'un Chanſonnier ſans art
Et ſans fard,
Mais gaillard,
Indécent,

Mais plaiſant :
Et puis tous ces nigauds
Qui font des Madrigaux,
Suppoſent à nos Dames
Des cœurs,
Des mœurs,
Des vertus, des âmes,
Et rempliſſent de flâmes
Et de beaux ſentimens
Nos Amans,
Preſque éteints ;
Ces Pantins
Libertins.

L'Amour eſt mort en France,
C'eſt un
Défunt
Mort de trop d'aiſance ;
Et c'eſt la jouiſſance
Qui ſuccede en ce lieu
A ce Dieu
Des Bourgeois,
Des Gaulois
D'autrefois.
Chanſonniers de bon ſens,
Ne parlez donc qu'aux ſens,
Peignez nous ſans ſcrupule,
Chantez,

Vantez
Les talens d'Hercule;
Tournez en ridicule
Ceux qui n'avancent pas
Plus d'un pas;
Où qui font
Un affront,
Au second.

COUPLETS,

Sur la Priſe du Port-Mahon.

Même Air que le précédent.

Ces braves Inſulaires
Qui font,
Qui font
Sur mer les Corſaires,
Ailleurs ne brillent gueres;
Le Port-Mahon eſt pris,
Il eſt pris, il eſt pris, il eſt pris, il eſt pris.
Ils en ſont tout ſurpris,
Il eſt pris, il eſt pris,
Ces Forbans d'Angleterre,
Ces fous... ces fous... ces foudres de guerre,
Sur mer, comme ſur terre,
Dès qu'ils ſont combattus,
Sont battus, ſont battus, ſont battus, ſont battus.

Anglois, vos railleries,
Ces traits, ces mots, ces plaiſanteries,
Seroient-elles taries?
Seriez-vous moins plaiſant
A préſent, à préſent, à préſent, a préſent,
Raillant ou combattant,
L'Anglois vaut tout autant;

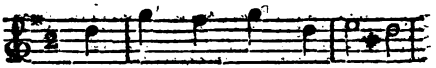
Avec les mêmes graces,
Il rit, il rend, il défend ſes places;
Ses bons mots, ſes menaces,
Ont le même ſuccès,
A peu près, à peu près, à peu près, à peu près.

Beaux Railleurs d'Angleterre,
Nogent (*) Melun, le coche d'Auxerre,
A vos Vaiſſeaux de guerre,
Ont, pendant cet été,
Réſiſté, réſiſté, réſiſté, réſiſté;
Ils les ont écartés,
Ils les ont maltraités;
Notre Flotte d'eau douce,
Vous voit, vous joint, combat, vous repouſſe,
Et juſqu'au moindre Mouſſe,
Tous eſt ſur nos bateaux,
Des Héros, des Héros, des Héros, des Heros.

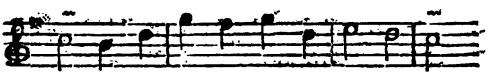
(*) On ſçait qu'auparavant la guerre déclarée, les Anglois en avoient agi avec nous, en véritables Corſaires; qu'ils nous avoient pris des Vaiſſeaux, maltraité nos priſonniers, fait périr de miſere nos Matelots; & qu'enfin, au commencement de cette guerre, ils donnerent dans leurs Papiers publics, l'état de notre Marine, où ils mettoient nos coches d'eau, la galiotte de St. Cloud, le Valvin, le coche d'Auxerre, Nogent, Melun, &c. &c. & qu'ils inſultoient notre Nation ſur tous leurs Théâtres.

LES VOYAGEURS DES PAYS-BAS.

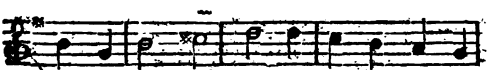
Air : *Chanſon, chanſon.*



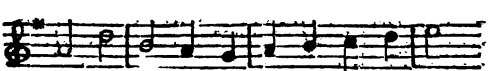
Des Marchands que le Diable



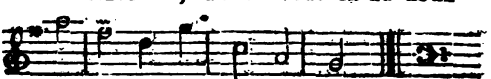
berce, Vont au Mexique, vont en Per-



ſe, Porter leurs pas ; Amans, ſans faire



de traver-ſe, Tenez-vous-en au doux



commerce Des Pays-Bas.

Ce ne ſont point ſes draperies,
Son tabac, ni ſes broderies,
Dont on fait cas.

Mais chemiſe fine & de Friſe,
Donne goût pour la marchandiſe
Des Pays-bas.

Je connois un S.....,
Qui ne prend que là ſa batiſte,
Pour ſes rabats.
Il ſe croit plus adroit qu'un ſinge,
De ne jamais lever de linge
Qu'au Pays-bas.

Qu'en Eſpagne & qu'en Italie,
L'Amour jaloux y multiplie
Les cadenats ;
La République de Hollande
Donne une liberté plus grande
Aux Pays-bas.

L'on a bientôt là quelqu'intrigue
Fille, avec plaiſir, y prodigue
Tous ſes appas ;
Et jamais, après ces délices,
Galant ne s'eſt plaint des malices
Des Pays-bas.

LES REVENANS.

VAUDEVILLE,

COMPOSÉ PAR UN REVENANT.

Sur l'air précédent.

UN Esprit-fort, dont notre histoire
Nous conservera la mémoire
Dans tous les tems,
Aux Compagnons de sa victoire,
Disoit : » qu'il ne falloit pas croire
Aux Revenans ».

Il s'en souvient, ils s'en souviennent,
Mais quand des Revenans reviennent
Après quatre ans ;
Notre apparition notoire
Force d'en revenir à croire
Aux Revenans.

GRAND ROI, ta divine puissance,
Evoque les ombres en France :
Spectres errans,
Apparoissez, bravez l'envie !
LOUIS rend les biens & la vie
Aux Revenans.

Les Dieux ſont Dieux par leur clémence,
Et c'eſt à regret qu'on encenſe
Des Dieux tonnans :
Deviens Dieu par ta bienfaiſance ;
Tu l'es déjà par la préſence
Des Revenans.

Sur ces Héros patriotiques
Et de leurs couronnes civiques
Tout rayonnans,
Plane le Romain MALESHERBES,
L'un des grands & des moins ſuperbes
Des Revenans.

Toi, MIROMESNIL, ombre fiere,
Et du Trône & de ſa barriere
L'un des tenans ;
Avec quel doux tranſport, chere ombre,
Nous t'avons vu d'abord au nombre
Des Revenans.

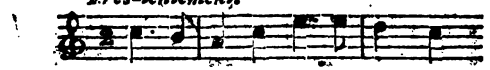
Toi, Revenant, qui fus des nôtres ;
Toi, qui fais revenir les autres,
Et le bon tems ;
Miniſtre ſans titre & ſans gages,
MAUREPAS, reçois les hommages
Des Revenans.

Au comble, aujourd'hui, de la gloire
Puiſſes-tu lire notre hiſtoire,
Dans deux cents ans;
Tu t'y verrois, ſur ma parole,
Jouant le plus auguſte rôle
Des Revenans.

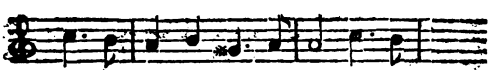
CLARISSE,

Maniere de Romance, en maniere d'ironie.

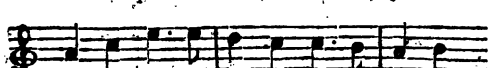
Très-lentement.



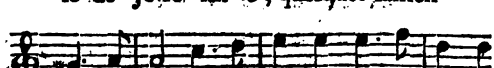
Sur Clarif-ſe notre a-mi-e,



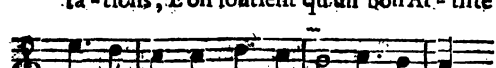
l'on veut qu'ici nous faſſions, en ſty-



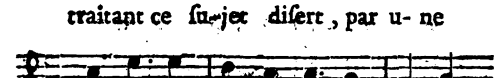
le de Jé-ré-mi-e, quelques lamen-



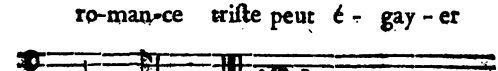
ta-tions, L'on ſoutient qu'un bon Ar-tiſte



traitant ce ſu-jet diſert, par u-ne



ro-man-ce triſte peut é-gay-er



un deſ-ſert.

Son viol & ſa démence
Seront les traits les meilleurs
De la très-courte romance,
Qui fera couler vos pleurs.
Je n'uſe pas tant de plumes
Que ce Romancier verbeux,
Qui nous mit en ſept volumes,
Ce qu'il eut pu mettre en deux.

Ce ne ſera point par lettres
Que j'écrirai ma chanſon;
Deux bonnes ſur cent de pietres
Se trouvent dans Richardſon,
Par cette forme, il prolonge
L'ennui qu'il fait eſſuyer;
Mais doit-on, quand on alonge,
Alonger pour ennuyer.

Malgré ce vice, on s'attache
A cet Anglois ſans pareil;
C'eſt une petite tache
Qu'on trouve dans ce ſoleil.
C'eſt un ſoleil d'Angleterre,
Ces ſoleils ſont merveilleux,
Et le reſte de la terre
N'eſt éclairé que par eux.

Quand Richardſon eſt obſcène,
C'eſt ſans malice & ſans dol,
J'aime le lieu de la ſcène
Où ſe paſſe le viol:
Pour amener ſa Lucrece
A ſouffrir ce petit jeu,
Le bon-homme, ſans fineſſe,
Met la ſcène au mauvais lieu.

C'est là qu'il fait la peinture
D'objets qui charment les yeux;
Quel heureux choix de nature!
Que de tableaux gracieux!
» Quatre ou cinq vilaines filles,
» Un vieux grabat au milieu,
» Où leur Abeſſe, en guenilles,
» Expire en blaſphémant Dieu.

Estimons moins les Albanes
Du ſopha de C.....
Les Gilblas, les Mariannes,
Romans dignes du billon,
Dût-on paſſer pour des crânes
Et ſouffrir l'affront léger
D'être traités d'Anglomanes,
N'admirons que l'Etranger.

Athéniens de l'Europe,
François, l'on vous ôte tout;
Du moins l'Auteur de Mérope
Vous accorde encor le goût!
Le goût.... bien fou qui s'y fie.
Depuis qu'il est au pouvoir
De l'âpre Philosophie,
Qui n'en est que l'éteignoir.

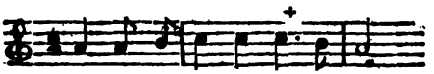
Philosophes à la glace,
Je, sens en parlant de vous,
Que ma langue s'embarrasse,
Que le froid nous saisit tous,....
J'en reste à cette Préface.
Ces Dames trouveront bon
Qu'un autre que moi leur fasse
Le reste de ma chanson.

Nota. Plaisanterie de Société. Ces Couplets devoient être chantés à un souper aimable, devant des Partisans outrés du genre fadasse de la Romance, qui se trouvoient en même tems des Enthousiastes du Roman de *Clarisse*. Si ce Roman a de très-grandes beautés, il faut convenir aussi qu'il a de très-grandes longueurs, puisque des sept volumes de l'Original Anglois, un François qui auroit du goût, en retrancheroit au moins trois & peut-être quatre.

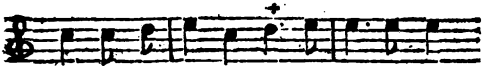
VAUDEVILLE NOUVEAU,

Par Mr. SAURIN, mon ami de 50 ans, & qu'il m'adreſſa en 1774.

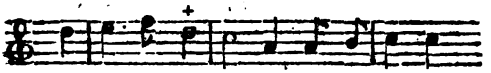
Sur l'Air: *Un Chanoine de l'Auxerrois.*



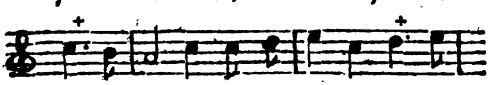
JADIS à table entre les pots,



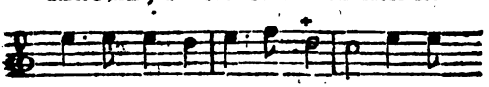
Rouloient & couplets, & bons mots. Cette



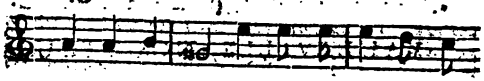
joie eſt banni-e ; Le bon air, hé-las ! dans



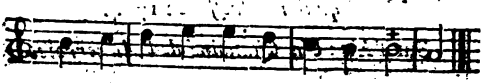
Paris, Dé-cla-re ro-tu-riers les Ris ; Décemment on s'ennuie.



Gens qui ſe diſent du bon ton, Ne veulent plus



qu'on chante : Zon, Et bon, bon, bon, que le



vin eſt bon ! Il con-ſo-le la vi-e.

De Momus joyeux Favori,
Qui chez *Michaut* menant *Henri*,
Les fait trinquer à table ;
Crois-tu que ce fameux Héros,
Par ſa bonté, par ſes propos,
A jamais adorable,
Seroit aujourd'hui du bon ton,
Lui qui, ſimplement grand & bon,
Chanteroit, zon,
Que le vin eſt bon,
Près d'un objet aimable ?

Devant l'italique fredon
A fui la bachique Chanſon
Et le gai Vaudeville,
Tout d'un tems a fui *loyauté*,
Plutus eſt le ſeul Dieu fêté
A la Cour, à la Ville ;
Et dans nos meilleures maiſons,

Gens bariolés de cordons,
Disent tout haut,
» C'est de l'or qu'il faut,
» L'honneur est inutile.

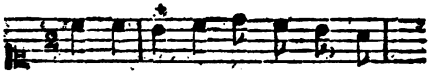
Mon cher Collé, mon vieil ami,
Toi qui si longtems as gémi,
Du triste goût moderne,
Qu'à l'*Anglaise*, des furieux
Descendent, en bravant les Cieux,
Aux gouffres de l'Averne?
Mais nous des roses du printems
Couronnons l'hiver de nos ans.
Et si jamais
Nous mourons exprès,
Consentons qu'on nous berne.

Malgré le siecle où nous vivons,
Osons donner pour compagnons,
Les Ris à la vieillesse;
A l'exemple d'Anacréon,
Il faut dans l'arriere-saison,
Egayer la Sagesse,
Et souvent, le verre à la main;
Dire à Philis: » Objet divin,
» Versez tout plein,
» Beaux yeux, & bon vin
» Rappellent la jeunesse.

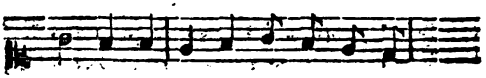
RÉPONSE DE M. COLLÉ,

Au Vaudeville de M. SAURIN.

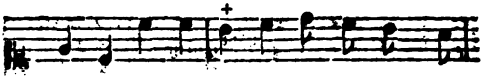
Air : *En amour, on ne rend point raiſon*, ou *Des cordons bleus.*



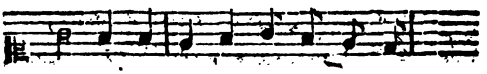
Mon vieil ami, tu m'as adreſ-



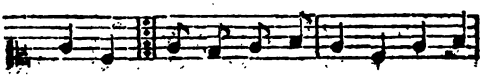
ſé ton Vaude-vil-le ana-cré-on-



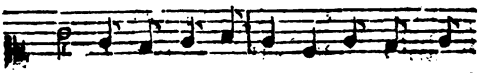
tique; Des gens du grand monde m'ont preſ-



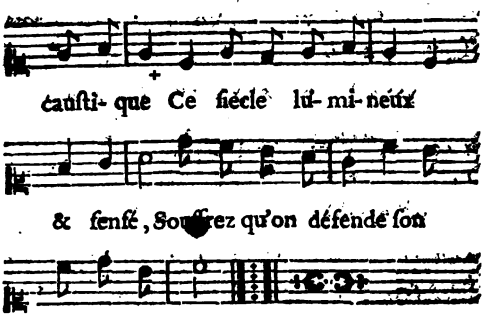
ſé De t'y faire deux mots de ré-



plique ; Monſieur Saurin, vous avez bleſ-



ſé Par votre cri-ti-que Joyeu-ſe &



Le ton noble & triſte, le bon ton
Exerce d'abord votre ſatyre ;
Mais mon cher, vous ſçavez que *Platon*
Faiſoit raiſonner, & non pas rire.
Auſſi, combien dans ce ſiecle a-t-on
De gens pour inſtruire,
Conduire un empire !
Et puis voyez l'*eſprit* du bon ton :
L'on vit en *Cynique*, & l'on parle en *Caton*.

Le Vaudeville étoit trop gaillard ;
Vous en regrettez trop l'indécence ;
Notre pudeur l'a proſcrit trop tard ;
C'eſt depuis peu qu'on eſt chaſte en France.
L'*Ariette*, plus ſimple & ſans fard,
A cette innocence

Qu'il faut qu'on encenſe,
Tout eſprit, tout ſentiment à part ;
C'eſt par la *Muſique*, un chef-d'œuvre de l'art.

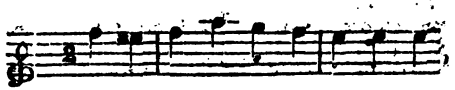
Tachez de vous plier à nos mœurs,
Et prêtez-vous à notre foibleſſe ;
A quoi peuvent ſervir vos clameurs
Pour l'honneur, & contre la richeſſe ?
Sans argent peut-on vivre ?... Et d'ailleurs
Votre aigre ſageſſe
Manque de juſteſſe,
Quand on voit, d'après nos raiſonneurs,
Que le deshonneur nous conduit aux honneurs.

Le Sage va ſe moquer de vous,
D'avoir plaiſanté le ſuicide.
Mon cher ami, chacun a ſes goûts ;
Faut-il que le vôtre nous décide ?
Ne gênez perſonne ... &, croyez-nous,
Une mort rapide
Eſt moins inſipide !
N'ôtez point à l'orgueil ſes ragoûts ;
Laiſſez-leur le plaiſir de ſe tuer tous.

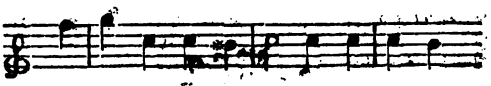
COUPLET

Du fameux Comte de BUSSY RABUTIN, que j'ai un peu retouché.

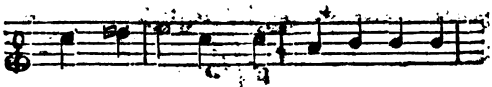
Air : *Du Branle de Metz.*



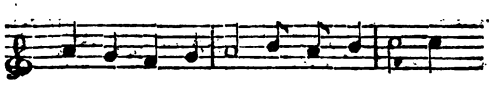
C'est par la messa-ge-ri-e, Que



sur un soupçon fougueux, Un mari de

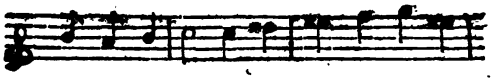


Pé-rigueux Vient pour vous, belle Ege-



ri-e; Ce ma-ri n'eſt pas de ceux Qu'on

tourne en plai-ſan-te-ri-e, Il vous vient



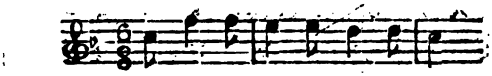
de Périgueux, Il eſt gros, gras, gris, grand-

gueux.

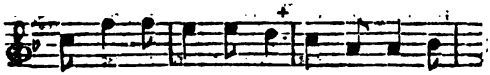
LE VAUDEVILLE

DU MOIS DE MAI.

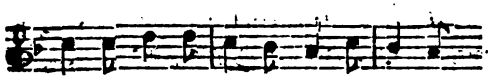
Sur l'Air : *Ziſte, zeſte & point de chagrin.*



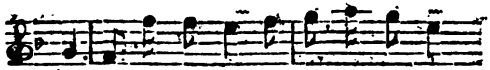
Aux propos ſucrés dans ce tems,



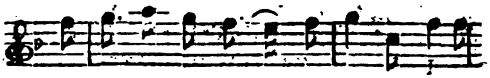
Le Sexe s'af-fri-o-le, Tou-tes les



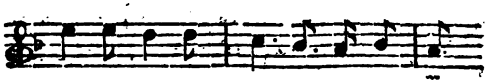
femmes au printems, Sucent la gaudri-



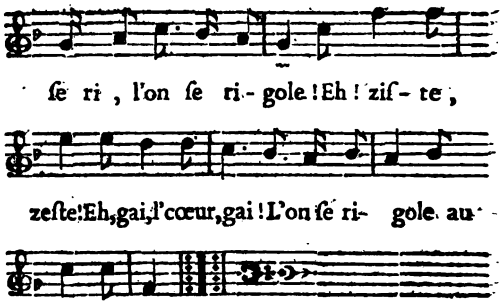
o-le, Qui ſait la voiler, Peut leur en



parler, Peut leur en couler. Eh! ziſte,



zeſte, eh! gai, l'cœur gai, L'on ſe ri, l'on



Qu'un Auteur, qui, ſur l'Hélicon,
Encenſe ſon idole,
Laiſſe les vers, . . . prenne ſon ton,
Qu'il la . . . qu'il la cajeole
Puis il placera
Les vers qu'il fera
Quand il jouira,
Eh ! ziſte, zeſte, &c.

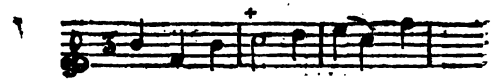
Au printems tout nous paroît bon !
La Blanche & la Créole,
La femme faite ou le Tendron,
La Princeſſe ou Nicole ;
Tout cede au torrent,
L'une à vous ſe vend,
Et l'autre vous prend.
Eh ! ziſte, zeſte, &c.

Qu'on bruſque une femme au printems,
Ce n'eſt pas qu'on viole!
Ce n'eſt que ſaiſir les inſtans,
Vient-en à mon école,
Et tu me verras
Sortir d'embarras,
Chapeau ſous le bras.
Eh! ziſte, zeſte, gai, l'cœur gai;
L'on ſe ri . . . l'on ſe ri . . . l'on ſe rigole,
Eh! ziſte, zeſte, gai, l'cœur gai,
L'on ſe rigole au mois de Mai.

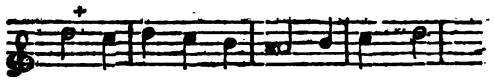
LA PETITE OBSTINÉE,

VAUDEVILLE NOUVEAU,

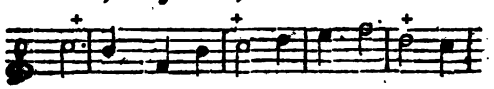
Sur l'Air : *Cela m'eſt bien dur.*



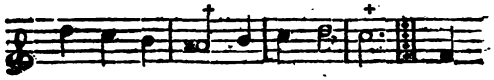
Je ne ſe-rois pas la plus



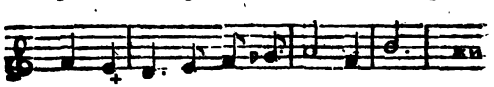
forte, Dit Jeanne, la fille à Tho-



mas; Quand Ni-co-las frappe à ma porte,

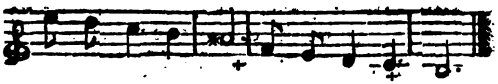


Je n'ou-vre point à Ni-co-las. Je



fais toujours à ſa tendre ſe-mon-

ce, la même réponſe: Nicolas,



Vous perdez vos pas, vous n'entrerez pas.

Jeudi, la petite éveillée
Ayant manqué de s'enfermer,
Laissa la porte entre-bâillée,
Et Nicolas vient pour l'aimer.
Elle, oubliant que sa porte est ouverte,
Elle lui dit, certe,
Nicolas, vous n'entrerez pas,
Vous perdez vos pas.

Pour soutenir sa négative,
Jeanne propoioit des paris;
Et la dispute étoit si vive,
Qu'à Jeanne il échappoit des cris;
Toujours, toujours, son esprit de chicane
Faisoit dire à Jeanne
Nicolas, vous perdez vos pas,
Vous n'entrerez pas.

Lorsque l'on entend crier Jeanne,
Et qu'on voit son entêtement,
Il ne faut pas qu'on la condamne,
Cela n'est pas sans fondement.

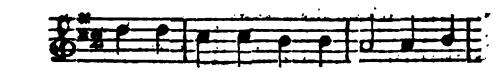
Non, ce n'eſt point par pure ſingerie
Que cette enfant crie :
Nicolas, vous perdez vos pas,
Vous n'entrerez pas.

LA NAISSANCE DE BACCHUS,

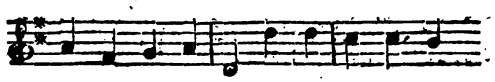
RONDE DE TABLE.

Par un Erudit.

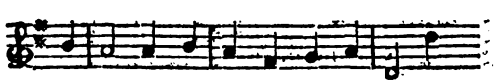
Air : *Lampons, Camarade, lampons.*



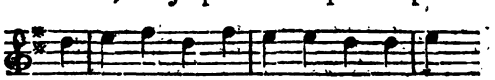
Pour Sémele & Ju-pi-ter, Bacchus



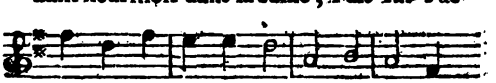
fut un fruit amer; car Sémele en a-



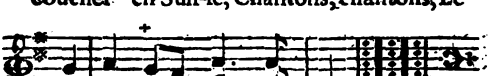
vorta, & Ju-pi-ter le por-ta pen-



dant neuf mois dans ſa cuiſſe, Puis fut s'ac-



coucher en Suiſ-ſe, Chantons, chantons, Le



Dieu des trei--ze Cantons.

De Suiſſe en Franche-Comté,
Dans ſon dix-huitieme été,
D'abord ce Dieu s'en alla;
Mais il ne reſta pas là,
Il s'en fut droit en Bourgogne,
Faire de bonne beſogne.
Chantons, &c.

En faveur des Allemands,
Il eut quelques bons momens.
Ce jour qu'il fut le plus gai,
Il fit le vin de Toquai.
De loin maudiſſant la Brie,
Il béniſſoit la Hongrie.
Chantons, &c.

Sur ce Pere des Buveurs
Vénus verſa ſes faveurs;
Un jour cet Amant divin
Qui mêloit l'amour au vin,
Sur le revers d'une tonne
Perça le cœur d'Erigone.
Chantons, &c.

Pour les femmes de ſa Cour
Plus fort qu'Hercule en amour,
C'eſt en Suiſſe qu'il apprit,

A leur contenter l'esprit,
Dans l'Inde, avec Ariane,
Il fut tendre ... comme un âne.
Chantons, &c.

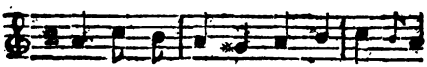
Dans une Orgie, un beau soir
Il montra bien son pouvoir
L'on dit ... l'on fit plus, on crut
Qu'en cette nuit seule, il eut
Les façons les plus entrantes
Avec trente-trois Bacchantes.
Chantons, chantons
Le Dieu des treize cantons.

Et je vois qu'il me donnera,
Oh! fort peu d'çà! oh! fort peu d'çà!
Il faut joindre à cet amant-là
Lucas
Et Jérôme,
Colas
Et Guillaume,
Baſtien,
Julien,
Et cætera.
Oh! paſs' pour çà! oh! paſs' pour çà.

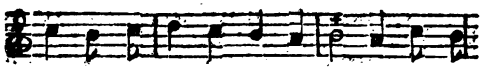
ON NE DISPUTE POINT DES GOUTS,

VAUDEVILLE,

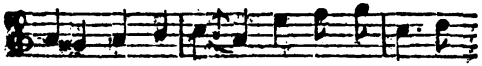
Air : *Tant que Marget fut au village,*



CHACUN a ſon goût qui le me-ne;

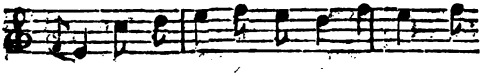


L'un hait ce que l'autre chérit; Un ſot eſt

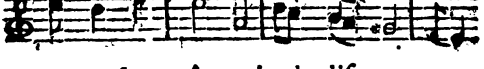


aimé de Cli-mene; Lucinde aime un hom-

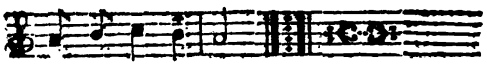
me d'eſprit: L'un prend ce que l'autre re-bu-



te Et dans ce-la comme dans tous cha-



cun a ſon goût; point de diſ- pu- te,



Chacun a ſon goût.

Sur l'Opera, ſur la Muſique,
L'on ne s'accorde plus en rien,
L'un préfere le goût antique :
L'autre le goût Italien :
L'un aime ce que l'autre rebute,
Et dans cela, comme dans tout
Chacun à ſon goût,
Point de diſpute,
Chacun à ſon goût.

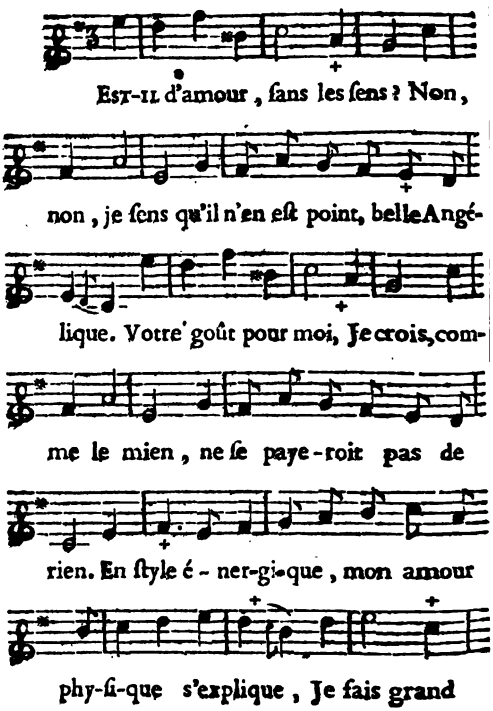
Chaque femme, à ce qu'il nous ſemble,
N'a qu'un ſeul amant à la fois ;
Mais la tendre Iris prend enſemble
Deux amans, & fort ſouvent trois,
C'eſt pour en avoir à la minute
Et dans cela comme dans tout
Chacun a ſon goût,
Point de diſpute ;
Chacun a ſon goût.

Tandis que Daphné ſans tendreſſe
Refuſe un amant jeune & beau,
Qu'elle fuit le Dieu du Permeſſe,

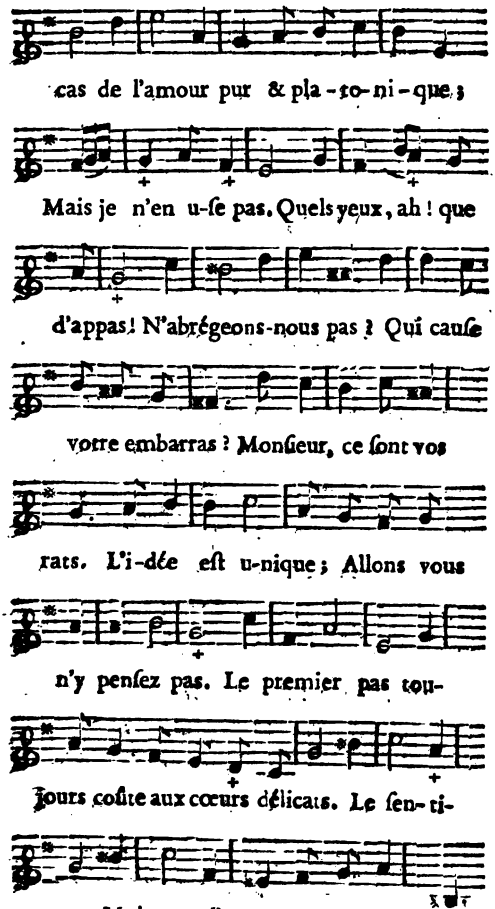
Paſiphaé prend un taureau,
Et c'eſt Apollon que l'on rebute ;
Mais dans cela comme dans tout,
Chacun a ſon goût ;
Point de diſpute ;
Chacun a ſon goût.

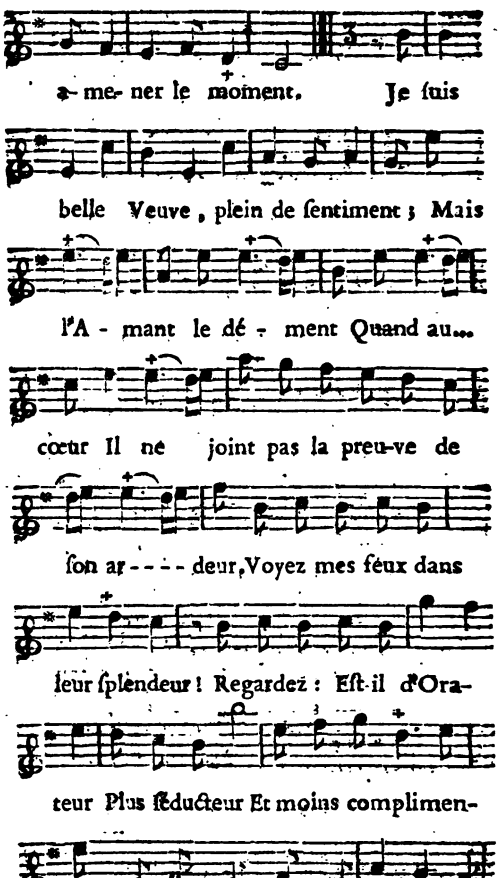
LE TRIOMPHE DES SENS.

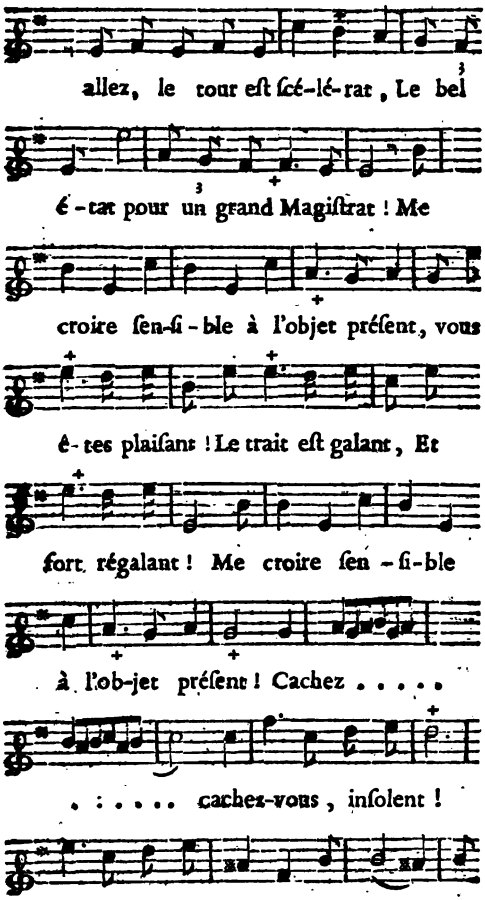
Parodie de l'Air : *Quelle ſombre humeur, ma ſœur.*

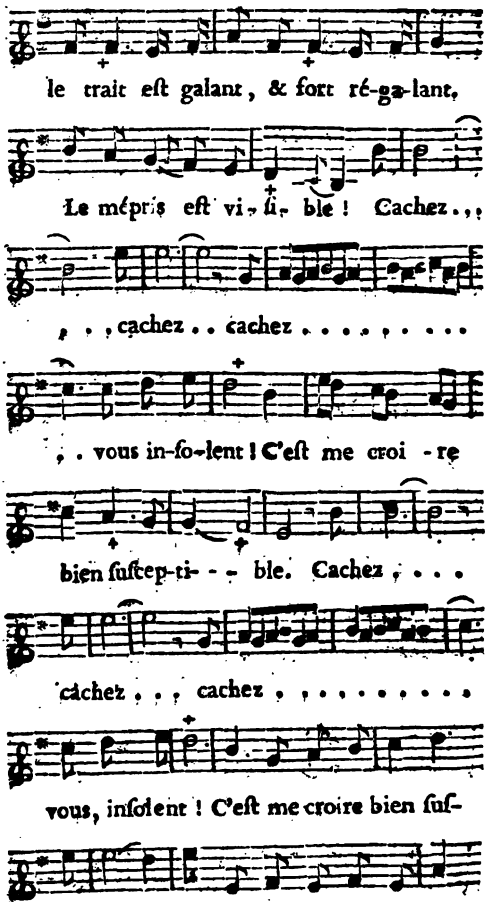


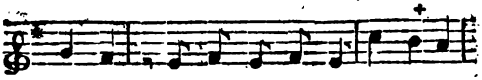
cas


cas de l'amour pur & pla-to-ni-que ;
Mais je n'en u-ſe pas. Quels yeux, ah ! que
d'appas ! N'abrégeons-nous pas ? Qui cauſe
votre embarras ? Monſieur, ce ſont vos
rats. L'i-dée eſt u-nique ; Allons vous
n'y penſez pas. Le premier pas tou-
jours coûte aux cœurs délicats. Le ſen-ti-
ment, Moins que l'amant Doit ten-dre-ment


a- me- ner le moment. Je ſuis
belle Veuve, plein de ſentiment; Mais
l'A - mant le dé - ment Quand au...
cœur Il ne joint pas la preu-ve de
ſon ar - - - - deur, Voyez mes feux dans
leur ſplendeur! Regardez: Eſt-il d'Ora-
teur Plus ſéducteur Et moins complimen-
teur? Que vois-je! Ah! cachez-vous, ingrat!


allez, le tour eſt ſcé-lé-rat, Le bel
é-tat pour un grand Magiſtrat ! Me
croire ſen-ſi-ble à l'objet préſent, vous
ê-tes plaiſant ! Le trait eſt galant, Et
fort régalant ! Me croire ſen-ſi-ble
à l'ob-jet préſent ! Cachez . . . . .
. : . . . . cachez-vous, inſolent !
C'eſt me croire bien ſuſ-cep-ti-ble ;

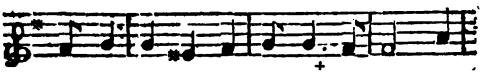

le trait eſt galant, & fort ré-ga-lant,
Le mépris eſt vi-ſi- ble ! Cachez . . ,
. . , cachez . . cachez . . . . . .
. . vous in-ſo-lent ! C'eſt me croi - re
bien ſuſcep-ti- - - ble. Cachez , . . .
cachez . . , cachez . . . . . .
vous, inſolent ! C'eſt me croire bien ſuſ-
cepti - ble . . Non, mais envain l'on ſe



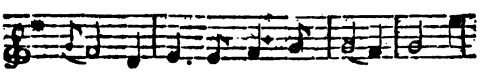
défend de cet Acteur, qui, triomphant

des Gentilshommes, fait tous les dénoûmens.

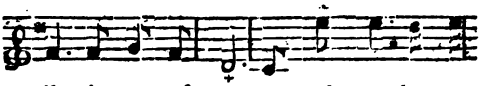
Ah ! traître, que je chéris ; j'ai les bras



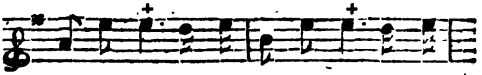
tout meurtris, Et si je fais des cris, com-



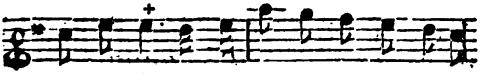
ment ! comment ! s'il faut qu'on vienne faut-



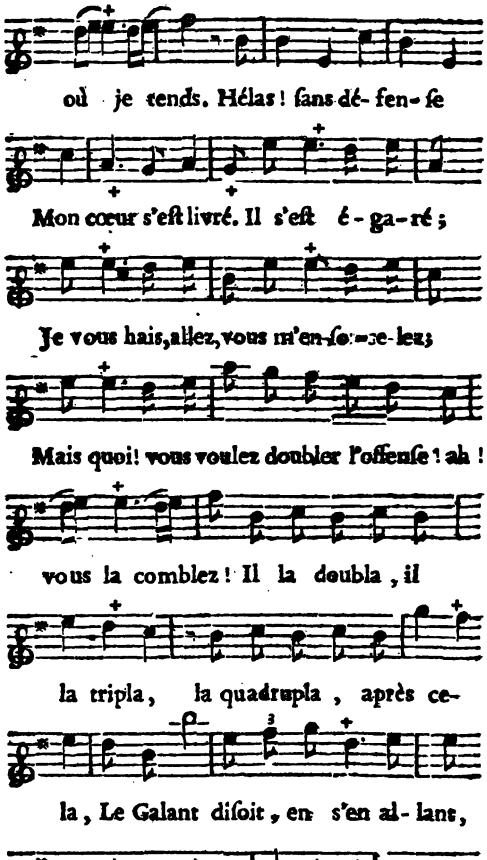
il qu'on vous surprenne ! Ah ! cruel, at-



tens encor quelque tems ; oh ! dans ces inf-



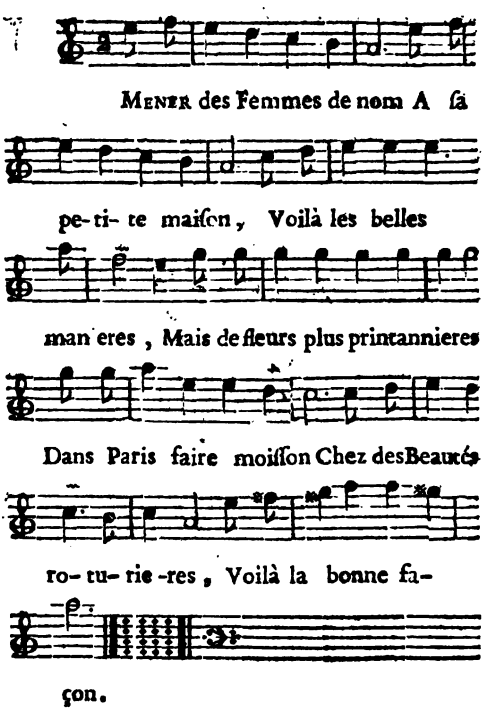
tans, je meurs si j'attens ! mais j'arrive enfin


où je tends. Hélas! ſans dé-fen-ſe
Mon cœur s'eſt livré. Il s'eſt é-ga-ré;
Je vous hais, allez, vous m'en-ſo-ge-lez;
Mais quoi! vous voulez doubler l'offenſe! ah!
vous la comblez! Il la doubla, il
la tripla, la quadrupla, après ce-
la, Le Galant diſoit, en s'en al-lant,
Le cœur, qu'on cite à tous propos, l'amour

& ſes ſentimens faux, Ce ſont des mots,
in-ven-tés pour les ſots.

LES BELLES MANIERES ET LA BONNE FAÇON.

Vaudeville Moral.



Un Bourgeois qui ſort des rangs,
Et qui vit avec les Grands,
Voilà la belle maniere:
Mais reſter dans ſa chaumiere,
Avec Bacchus & Suzon,
Et liberté toute entiere,
Voilà la bonne façon.

En femme de qualité,
Chanter avec dignité,
Voilà la belle maniere.
Mais dans un *Duo* ſe faire,
A bien prendre l'uniſſon,
Partir enſemble & s'y plaire,
Voilà la bonne façon.

En amour mal débuter,
Etre nul, & s'en vanter,
Voilà la belle maniere.
Mais joindre dans une affaire
A la force de Samſon,
L'air tendre & le don de plaire,
Voilà la bonne façon.

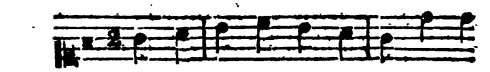
Vivre enſemble & l'afficher,
Ne point s'aimer, mais coucher

Voilà la belle maniere:
Mais d'une ame tendre & fiere
Faire plier la raiſon,
Aimer, jouir & ſe taire,
Voilà la bonne façon.

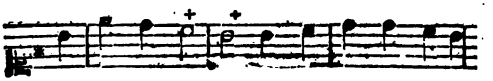
SENTENCES, POINTES, DICTONS ET APOZEMES DE Mr. GILLES.

Vaudeville de Parade.

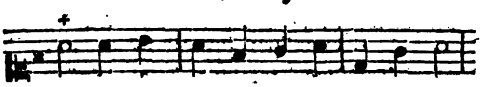
Air : *Des Fraiſes.*



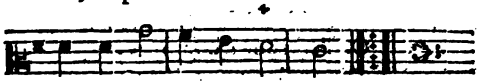
PARLER d'amour à Médor, Au Guer-



rier de bleſſures ; Au Joueur de mata-



dor, Et parler aux femmes d'or... d'ordu-



res, d'ordures, d'or-dures.

CRAIGNEZ, Lucas, dit Suzon,
L'air froid que je vais prendre,
Et toujours ce poiſſon
Lui faiſoit reprendre ſon
Air tendre, air tendre, air tendre.

En amour, faut-il donc tant
Tant raiſonner pantoufle !
Moi, de tout objet tentant,
Autant que j'en trouve, autant
J'en ſouffle, j'en ſouffle, j'en ſouffle.

Philis, par l'eſprit ſe prend,
L'eſprit eſt ſa manie ;
Lorſqu'à Claude elle ſe rend,
C'eſt à cauſe de ſon grand
Génie, génie, génie.

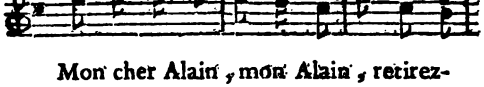
La Comteſſe de Cruſca
Me diſoit de Menalque,
Que le jour qu'il l'attaqua,
Il étoit gai comme un ca- . . .
Tafalque, tafalque, tafalque.

L'on imprime Meurſius,
On l'enrichit d'eſtampes,
L'Editeur fait même plus,
Car il y joint de beaux culs . . .
De lampes, de lampes, de lampes.

Les Critiques délicats
Ne ſont que des Jean-feſſes,
De nos jeux, s'ils ne ſont pas
Un grand cas, moi je m'en bats
Les feſſes, les feſſes, les feſſes.

LA PEUREUSE.

Sortez, il faut que je m'habille,
Remettons notre rendez-vous, je meurs
de peur, séparons-nous! Si l'on fait
ça dans la famil- le; Ména- gez une
effrayée
honnê- te fil - - - - le; Reti-rez-
& entrecoupée.
vous! retirez-vous, re- ti- rez-vous,
Ah mon Dieu! prenons garde à nous,



Mon cher Alain, mon Alain, retirez-

vous.

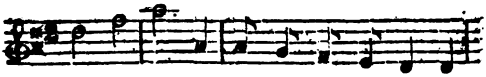
Dans ma chambre, s'il faut qu'on vienne,
Que diroit-on de vous y voir ?
Allez-vous-en, il va pleuvoir.
Quoi ! votre bouche sur la mienne ?
Croyez-vous que cela convienne ?
Retirez-vous, &c.

Il ne dit pas une parole ;
Mais il suit toujours son chemin ;
Mais, Monsieur, sur-tout point de main,
Vous me feriez devenir folle,
Je vous dis qu'elle me désole.
Retirez-vous, &c.

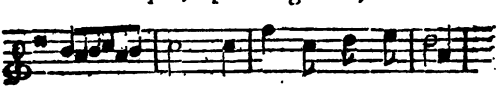
En quel état vous m'avez mise !
Quelle toilette je fais là ! . . .
Je veux sortir malgré cela ;
Laissez-moi, ma force s'épuise. . .
J'ai du malheur, j'y serai prise
Retirez-vous, retirez-vous, retirez-vous !
Ah ! mon Dieu, prenons garde à nous !
Mon cher Alain, cher Alain, retirez-vous.

PARODIE

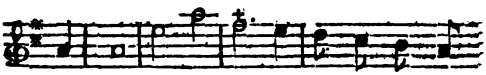
D'UN AIR DE RAMEAU.



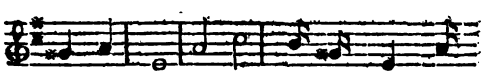
Le Marquis, depuis long-tems, vous eſt ac-



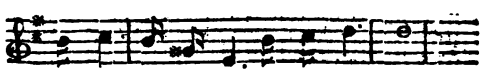
quis ; à jubé, Vous avez fait venir



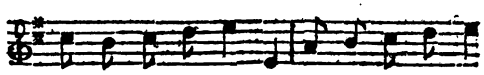
l'Abbé, Le vieux Duc vous rend ſon homma-



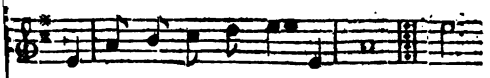
ge caduc ; Deux ou trois Bourgeois bons



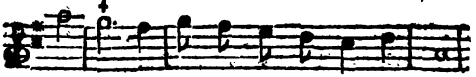
Gaulois, un Anglois faits pour payer,



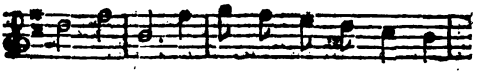
Vous ſervent à dé - frayer, Tantôt un E-



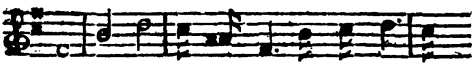
colier tantôt un C. . . . . Main-



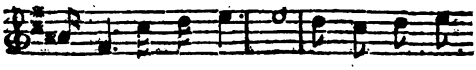
tenant un Lieutenant eſt le tenant;



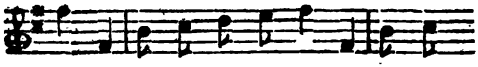
Pere Anroux viendra lui donner du deſ-



ſous; Mais au jeu dans peu, le ſerviteur

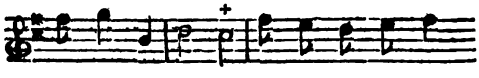


de Dieu perdant ſon feu, nous verrons d'au-

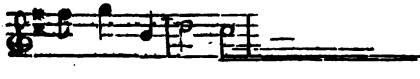


tres amours, De vos nuits, de vos jours ve-

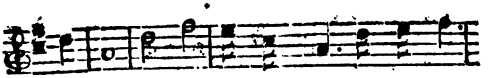
nir remplir le cours. Philis, vous me dé-



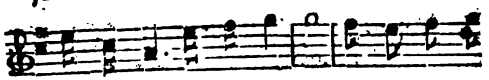
goûtez des Lays, Je me con-ver-tis,



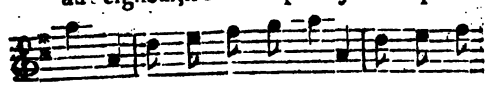
mes amis, Oui je veux m'at-ta-cher au-



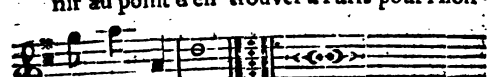
jourd'hui aux fe mmes d'honneur, Et s'il plaît



au Seigneur, n'en fut-il point Je veux parve-



nir au point d'en trouver à Paris pour l'hon-

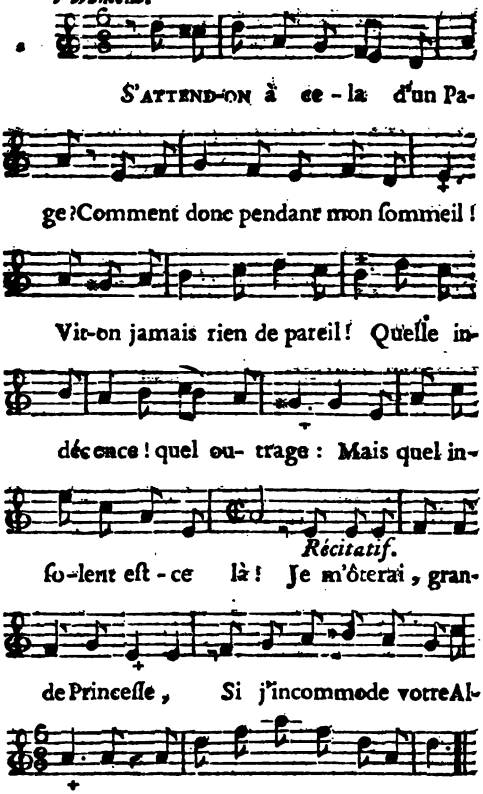


neur des maris.

LA PRINCESSE,

Chanſon à l'uſage de la Cour.

Vivement.



C'est affreux, si je suis tranquile,
C'est à force d'être en fureur,
C'est hideux, mais c'est une horreur,
Mais c'est que j'en reste immobile !
Mais quel insolent, &c.

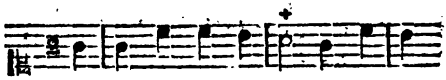
Pendant que je dors, c'est infâme,
Abuser de ma bonne foi,
Ah ! je me meurs, c'est malgré moi ;
Quel coquin ! je vais rendre l'ame !
Mais quel insolent, &c.

Encor ! encor ! sans qu'il me quitte,
Ce petit faquin croit-il donc ?
Croit-il mériter son pardon :
En m'offençant deux fois de suite,
Mais quel insolent est-ce là ?
Je m'ôterai, grande Princesse,
Si j'incommode votre Altesse ;
Mais je ne vous dis pas cela.

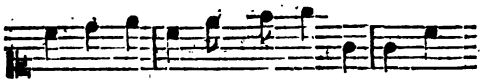
GILLES,

Dans une Foire, annonçant les Curiosités qui s'y trouvent.

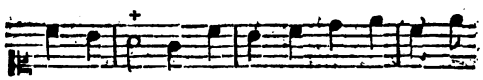
Air : *Dans le Fleuve d'oubli je veux boire.*



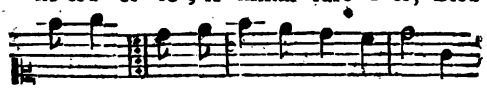
D'une Amante fi-del-le Nous a-



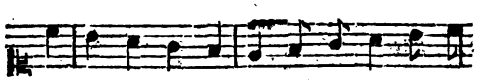
vons le portrait trait pour trait, Celui d'u-



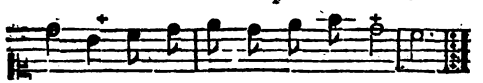
ne cru-el-le, A-nimal rare i-ci, Dieu



merci. Mais il ne faut pas m'en croire,



il faut venir ce soir pour les voir, à la



foire, à la foire, à la foire.

Nous avons des prunelles
De quatre vieux Seigneurs,
Grands lorgneurs;
Les têtes ſans cervelles
De trois jeunes Abbés
Mal plombés.
Mais il ne faut pas, &c.

C'est ici que des Dames,
Meſſieurs, vous joueront des
Gobelets;
Nous avons là des femmes
Qui font de nouveaux tours
Tous les jours,
Mais il ne faut pas, &c.

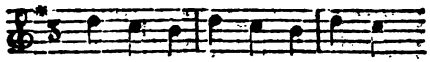
Aux filles les moins neuves,
Nous donnons la fraîcheur
Et la fleur;
Et des ſecrets aux Veuves,
Pour n'avoir pas d'enfans
Tous les ans;
Mais il ne faut pas, &c.

Nous avons un grand homme
Arrivé depuis peu
Dans ce lieu,
Qui partage la pomme

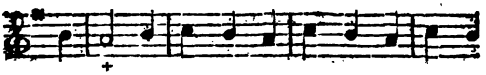
A trois Belles, à trois
A la fois ;
Mais il ne faut pas, &c.

Venez voir les ſecouſſes,
Et de ce Voltigeur
La vigueur ;
Qui, ſans lâcher les pouces,
S'éleve, va, revient,
Et ſe tient,
Mais il ne faut pas m'en croire,
Il faut venir ce ſoir,
Pour le voir,
A la foire, à la foire, à la foire.

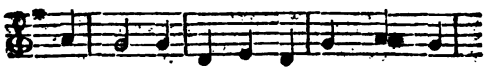
ÉLOGE DU BEAU LEANDRE.



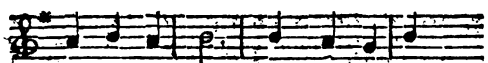
Qu'il eſt charmant! Léandre a, ce



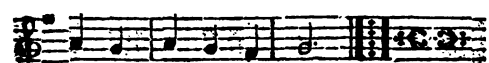
me ſemble, Pour un Amant tous les talens



enſemble! Il peint au mieux, brode au



mieux, aime au mieux, C'eſt bien gracieux,



très-gracieux, fort gracieux.

C'est un Seigneur
Qui fait tout avec grâce;
C'eſt un Danſeur
Qui jamais ne ſe laſſe;
Il danſe au mieux,
Saute au mieux;

Aime au mieux ;
C'eſt bien gracieux, &c.

Dans les *Preſto*,
Fort ſouvent il m'étonne ;
Dans nos *Duo*
Jamais il ne détonne ;
Il chante au mieux,
Part au mieux,
Aime au mieux ;
C'eſt bien, &c.

Dans des momens,
Il calme mes allarmes ;
Par des ſermens,
Des ſoupirs & des larmes ;
Il aime au mieux
Pleure au mieux,
Jure au mieux ;
C'eſt bien, &c.

Ecrivant bien ;
Mais ſans folle viteſſe ;
Il ne fait rien
Qu'il ne lime ſans ceſſe ;
Il aime au mieux,
Penſe au mieux,
Lime au mieux ;
C'eſt bien, &c.

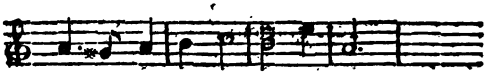
C'est un Cadet
De qui l'adresse est telle,
Qu'au pistolet
Il mouche la chandelle;
Il aime au mieux,
Tire au mieux,
Mouche au mieux;
C'est bien gracieux,
Très-gracieux,
Fort gracieux.

LEUR GOUT.

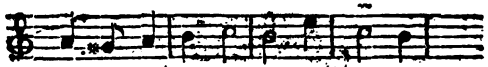
VAUDEVILLE.

Air *Tout consiste dans la maniere.*

UN homme aimable, un homme à femmes,

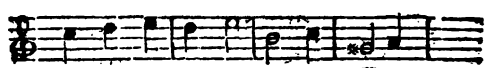


S'il veut être l'homme du jour,

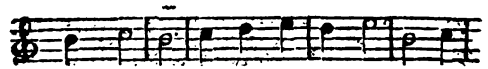


S'il veut avoir toutes nos Dames,

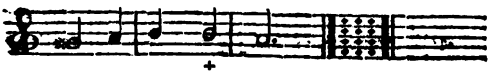
Ne doit jamais a-voir d'a-mour.



A l'amour les voit-on se ren- dre?



Point du tout, il est donc plus sûr de les



prendre Par leur goût.

Climene a le goût des parures ;
Sapho, celui des beaux-eſprits ;
Lucinde, le goût des voitures ;
Celui du plaiſir tient Iris.
A l'amour, &c.

Des Agnès qui n'ont pû connoître
Ni l'amour, ni la volupté,
Quel goût vous en rendra le maître ?
Quel goût !.... *la Curioſité.*
A l'amour, &c.

Le goût tient lieu de l'amour même,
Chez les Amants, chez les Epoux :
Dit-on à préſent, *Je vous aime* ?
Non, l'on dit : *J'ai du goût* pour vous.
A l'amour, &c.

Ce goût donc une ame eſt ſaiſie,
Et qu'on prend pour du ſentiment,
Souvent n'eſt qu'une fantaiſie
Mais il amene le moment.
A l'amour les voit-on ſe rendre ?
Point du tout ;
Il eſt donc plus ſûr de les prendre
Par leur goût.

LA MANIERE FAIT TOUT.

VAUDEVILLE,

Sur l'Air précédent.

AMANS qui marchez ſur les traces
Des *Agréables* de la Cour,
Ayez de l'eſprit & des grâces;
Il en faut pour faire l'amour,
Tout conſiſte dans la maniere
Et dans le goût;
Et c'eſt la façon de le faire
Qui fait tout.

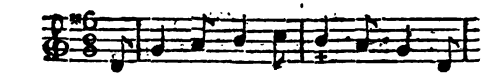
POUR faire un bouquet à Lucrece,
Suffit-il de cueillir des fleurs?
Il faut encore avoir l'adreſſe
D'en bien aſſortir les couleurs.
Tout conſiſte, &c.

L'AMANT riſque tout, & tout paſſe;
Lorſque l'on ſait prendre un bon tour,
S'il eſt inſolent avec grâce,
On fera grâce à ſon amour.
Tout conſiſte, &c.

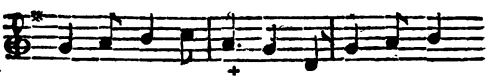
De deux jours l'un, à ma Bergere
Je fais deux bons petits couplets;
Et ma Bergere les préfere
A douze qui seroient mal faits;
Tout consiste dans la maniere
Et dans le goût,
Et c'est la façon de le faire,
Qui fait tout.

LA DIFFICULTÉ VAINCUE.

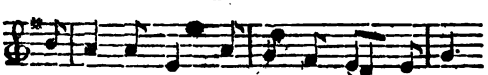
Air : *J'étois malade d'amour.*



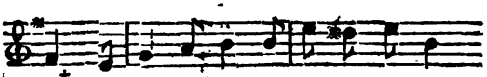
Je vous aime & vous m'eſtimez, J'en



ſuis à ce ré-gi-me, De-puis un an



Vous m'aſſommez, Iris, de votre eſti-



me; Aimez, aimez, belle Iris, aimez,

L'amour eſt-il un cri - - - me!

Votre œil eſt tendre, il eſt humain,
Promet-il ſans qu'il tienne?
Non, je ſuis dans le bon chemin?
Que l'amour m'y maintienne.

Je tiens, je tiens, je tiens votre main,
Et vous serrez la mienne.

Monsieur, je ne vous dirai rien ;
Je le sais bien peut-être :
Mais fy ! l'horreur ! Ah ! quel maintien !
J'apprends à vous connoître.
Eh bien ! eh bien ! arrêtez, eh bien !
C'est un monstre ! ah le traître !

Je touche à ma félicité ;
Eh ! vous l'avez voulue :
Quoi ! ferois-je encor arrêté ?
Quand vous voilà rendue !
Je sens, je sens la difficulté ;
Mais la voilà vaincue.

LA FEMME CHOQUÉE.

Sur l'Air précédent.

HIER matin en m'éveillant,
(J'en ſuis encor choquée)
Par un fat qui fait le galant,
Je fus preſque bruſquée ;
C'eſt un, c'eſt un petit inſolent,
Qui m'a, qui m'a manquée !

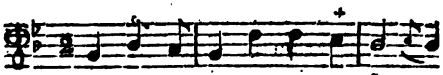
APRÈS d'inutiles tranſports,
(J'en ſuis encor choquée)
Après d'inutiles efforts
Qui m'avoient fatiguée,
C'eſt un ſot, c'eſt un ſot petit corps
Qui m'a, qui m'a manquée.

D'ABORD, d'un air peu circonſpect,
Il m'avoit attaquée ;
Après cela d'un faux reſpect
Maſquant cette équipée ;
Quel chien, quel chien, quel chien de reſpect !
Il m'a, il m'a manquée.

LE SOLILOQUE DE LA FEMME A PIERRE LE ROUX,

VAUDEVILLE NOUVEAU.

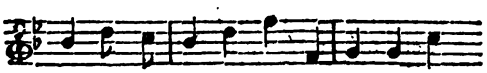
Air : *Vive le vin, vive l'amour.*



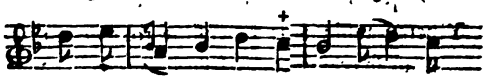
SANS qu'on la vit, Roze entendit Ce

que Ju-dith Hi - - er ſe dit Dans

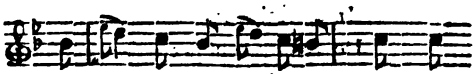
un ſu-per-be ſo - li - lo - - que.



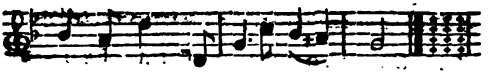
Or, Judith, fil-le de La-ro-que, A-



fin que vous le ſachiez tous, Eſt femme



hé-las ! du vieux Pier-re Leroux, Dont



voici comme elle se moque.

Judith disoit :
Qu'il lui baisoit
Le bout du doigt ;
Et qu'il n'osoit
Lui baiser la main toute entiere.
Soyez plus hardi, Maître Pierre ;
Ou souffrez qu'on le soit pour vous.
Je sais des gens, Maître Pierre le Roux,
D'humeur un peu moins façonniere.

Pierre le Roux.
Mon vieux époux,
Est des époux
Le plus jaloux ;
Cela mérite récompense !
Et Judith ajoûtoit : j'y pense !
Jacques Ducreux, mon Amoureux
Y pense aussi ; nous y pensons tous deux ;
Mais je crains tout, & je balance.

Il est scabreux
De rendre heureux
Jacques Ducreux,

Mon Amoureux!
Il peut me rendre malheureuſe.
Je n'oſe pas ; je ſuis peureuſe !
Pourquoi Ducreux eſt-il peureux ?
Ah ! ſi par force, il ſe rendoit heureux,
Peut-être il me rendroit heureuſe.

Mais ton courroux,
Vilain jaloux,
Pourroit ſur nous
Porter tes coups ;
Je crains encor tes injuſtices !
Tu devrois faire tes délices,
(Si tu ne m'aimois que pour moi)
De mes plaiſirs ; fuſſent-ils pris ſans toi !
L'amour pur fait ces ſacrifices!

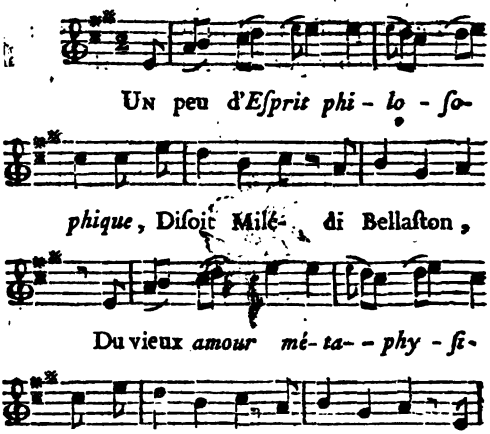
LA SENSIBILITÉ PHYSIQUE.

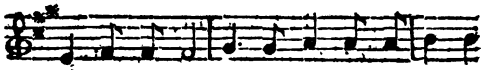
CHANSON

TRÈS-PHILOSOPHIQUE,

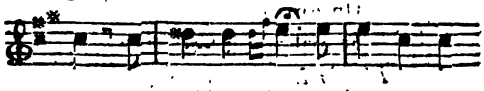
Tant par la netteté *des idées lumineuſes* qui en caractériſent le fonds, que par le choix *des expreſſions de génie* & Néologiques, qui, dans les détails, reſpirent *le goût exquis de la ſingularité.*

Traduction nouvelle de l'Anglois.

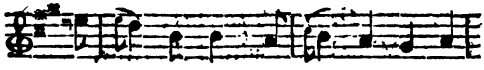




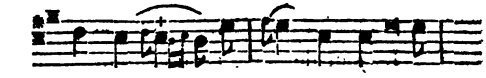
ger dé- li- cat, je vous donne, En ri-ant



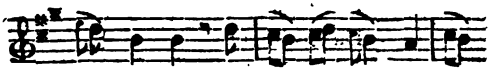
d'un vain pré-ju- gé, Votre congé



en a- bre- gé, Votre ten- dreſ-ſe



trop mignone, *Ne produit pas les*



ré-ſul-tats dont mon ſexe é- clai- ré

fait cas.

MILORD.

De l'air dont tout ceci ſe mene,
Je rougis pour vous, Milédi;
Achevons du moins la ſemaine,
Quoi! pris Lundi?
Quitté Jeudi?

MILÉDI.

Milord permet-il qu'on réponde,
Qu'en lui toujours on trouveroit
Un Amant froid
Et mal-adroit !—
Ma ſenſibilité profonde,
Veut, j'en conviens,
De grands moyens,
Milord l'a réduite *à des riens.*

MILORD.

Ne parler que d'unir nos ames,
Le jour de notre arrangement !
Me montrer les plus pures flammes
Et l'engoûment
Du ſentiment !
Milédi, quand vous vous rendîtes,
En modérant, comme un bon cœur,
Avec pudeur,
Mon trop d'ardeur,
En propres termes, vous me dites:
» Ne paſſez point
» Un certain point !
» Qu'eſt-il beſoin
» D'aller ſi loin » ?

MILÉDI, *d'un ton doctoral.*

Des feux, *par trop légers* des âmes,

Doivent naître des feux *plus forts*;
Je déteſte les pâles flâmes,
Et certains torts
De nos Milords! —
L'Amant qui trouve tout poſſible,
Eſt l'Amant que je rends heureux;
Moi, je lui veux
Des ſens tous neufs;
Et lorſque je me dis ſenſible,
Par là, j'entens
Que j'ai des ſens
Agiſſans & réagiſſans.

MILORD.

Quel aveu noble! Adieu, Madame;
Quel plaiſir j'ai!
J'ai mon congé. —
Permettez-moi d'avoir une âme,
C'eſt mon bonheur
D'avoir un cœur!
C'eſt un mal pour vous & les vôtres;
Ou plutôt, pour vous, ce n'eſt rien!
Moi, c'eſt mon bien,
Mon grand moyen!
Je vais l'offrir dans Londre à d'autres.
En ce pays
S'il eſt ſans prix,
Dans huit jours je ſuis à Paris.

Couplet ajoûté & risqué par le Traducteur.

Milord est à présent en France,
C'est là vraiment
Son élément!
Ce qu'on y prend de préférence,
C'est un Amant
A sentiment.
Pour les Philosophes Angloises,
Ce bonhomme n'étoit pas fait!
Mais en effet,
Il est le fait
Des cœurs tendres de nos Françoises;
Et sur-tout à
Paris s'il va,
Ce doit être à
Qui le prendra.

On avoue de la meilleure foi du monde, que ce dernier couplet n'est point de la force des précédens, où l'on a été continuellement soutenu par le *génie anglois* de l'original.

C'est une témérité du Traducteur, qui a cru devoir à Milord Boston, dont il a été accueilli à Londres, & fort bien traité nouvellement à Paris, de risquer de rendre ce Seigneur célebre dans notre patrie.

Il appréhende fort d'avoir échoué dans ce projet, par deux raiſons.

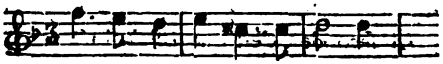
La premiere, c'eſt qu'il ne convient gueres à un Traducteur d'*inventer*; & que cela lui réuſſit rarement.

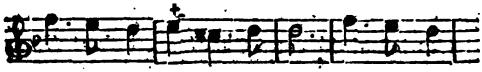
La ſeconde, c'eſt que celui-ci n'a pas l'honneur malheureuſement d'*être né Anglois*, quoqu'il en ait toujours eu la fureur; ce n'eſt en vérité pas ſa faute, *s'il eſt François.*

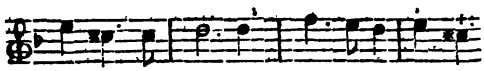
L'Original de cette Chanſon eſt d'*une Dame Angloiſe*, qui, *dans ce ſiecle de lumieres*, a mérité de ſa nation d'être miſe au rang des *Sages.*

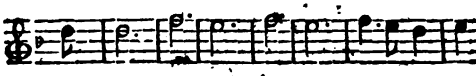
ROMANCE ESPAGNOLE,

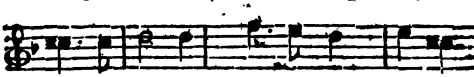
Avec accompagnement de Guitare.











Mon Amant eſt ſans richeſſes,
Mais il eſt plein de talents;
Plus civil que ces eſpeces

Que l'on nomme des Galants,
Il m'fait, il m'fait
Il m'fait tant de politeſſes,
Que je le trouve parfait.

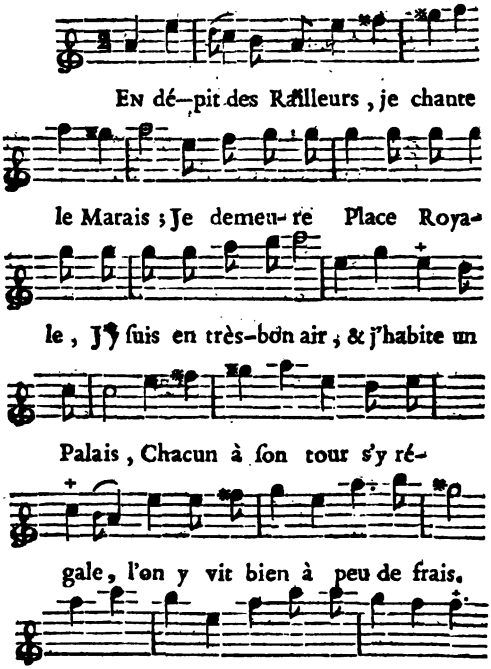
L'Amour promet, quand on s'aime,
Les plaiſirs & le bonheur;
Mon Amant dans ce ſyſtême,
A bien affermi mon cœur,
Il m'met, il met,
Au comble du bonheur même;
L'Amour tient ce qu'il promet.

MAUVAISE PLAISANETERIE

Sur le Quartier du Marais,

VAUDEVILLE.

M. S.... eſt au moins de moitié pour ce Vaudeville.



Marais,

Dans toutes leurs façons, les Meſſieurs du Marais
Des gens polis offrent l'élite,
Et leurs civilités ne finiſſent jamais.
Ils ont, quand on leur rend viſite,
De beaux complimens toujours prêts,
Vive, vive, &c,

L'abondance, aux feſtins, regne avec les aprêts;
Toujours quelque voix agréable
Vous entonne un grand air, même avant l'entremets;
Lorſque l'on va ſortir de table,
Vite on met du champagne au frais.
Vive, vive, &c,

Les ſoirs on y tient cercle; ... Amour, avec ſuccès,
Sur le tapis met quelque theſe,
Où le cœur & l'eſprit ſont toujours en procès;
Puis, en beau ſtyle d'antitheſe,
Iris prononce ſes arrêts,
Vive, vive, &c,

Sitôt qu'on les connoît, la mode & le bon air
Y ſont ſuivis juſqu'au ſcrupule ;
L'on y goûte en été les plaiſirs de l'hiver,
Dans le fort de la canicule, *
L'on y danſe la nuit au frais.
Vive, vive, &c.

On y ferme l'oreille à tous nos dameretz ;
Ce n'eſt que pour les bonnes têtes.
Que l'amour adoucit la rigueur de ſes traits ;
Tous nos Ducs y ſont des conquêtes,
Et ce ſont des amants diſcrets.
Vive, vive, &c.

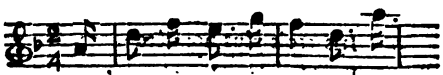
On n'eſt plus de Paris, quand on eſt du *Marais*,
Mais auſſi n'eſt-on pas de *Vienne*.
La critique a beau dire, on y vient ſans relais,
Il faut même que l'on convienne
Qu'on n'en ſauroit être plus près,
Vive, vive le quartier du Marais.

* Dans le temps que cette chanſon fut faite, il y avoit Bal toute la nuit à la place Royale, dans le fort de la canicule.

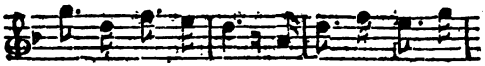
LES ACCIDENS.

VAUDEVILLE,

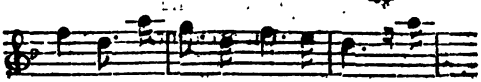
Air : *Je ne ſuis pas ſi diable que je ſuis noir.*



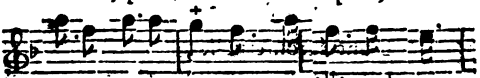
Des Galans Iſa-bel-le, croi-



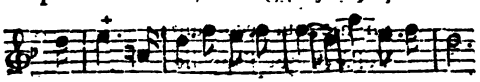
yoit a-voir le choix ; Et vouloit, diſoit-



-elle, prendre la fleur des pois, Ce-



pendant cette Belle Prend Monſieur l'In-



tendant : Voilà ce qui s'appelle un accident.

La malheureuſe Hortenſe
Vient de perdre à Paphos
Un procès d'importance

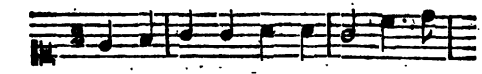
Qu'on jugeoit à huis-clos ;
Son Avocat, dit-elle,
Resta court en plaidant ;
Voilà ce qu'elle appelle
Un accident.

Iris croit plus honnête
De n'avoir qu'un amant ;
Mais dans le tête-à-tête,
Son bon cœur la dément ;
Hélas ! c'est plus fort qu'elle,
Dit-elle en se rendant,
Voilà ce qu'elle appelle
Un accident.

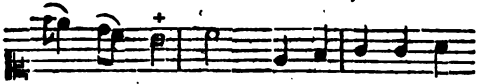
Une fille cruelle
D'abord me refusa.
D'une façon cruelle,
Puis elle s'appaisa ;
Elle fut plus cruelle
En me tout accordant ;
Voilà ce que j'appelle
Un accident.

LA SURPRISE NOCTURNE.

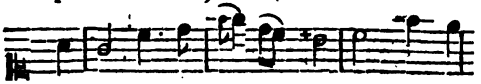
Air : *J'aime mieux ma mie, ô gué.*



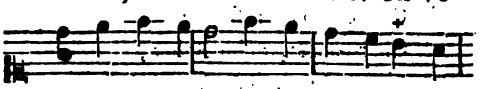
Un ſoir reve- noit Cadet, ce n'eſt



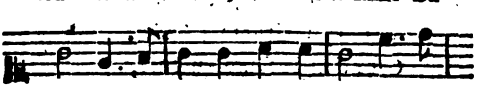
pas ſa fau- te, Tenant ſa femme



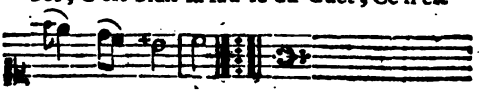
Ba-bet, la fille à notre Hôte: Un Vo-



leur ſai-ſit Ca-det, un Voleur ſaiſit Ba-



bet, C'eſt bien la fau-te du Guet, Ce n'eſt



pas leur fau-te.

Un voleur roſſoit Cadet,
Ce n'eſt pas ſa faute ;

Un voleur baiſoit Babet,
La fille à notre hôte;
Ça fit du mal à Cadet,
Ça fit plaiſir à Babet
C'eſt bien, &c.

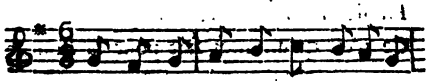
Ah! quels coups, diſoit Cadet!
Ce n'eſt pas ſa faute,
Ah quels coups, diſoit Babet,
La fille à notre hôte!
Je me meurs, diſoit Cadet!
Je me meurs, diſoit Babet!
C'eſt bien, &c.

Au voleur, crioit Cadet;
Ce n'eſt pas ma faute:
Cher voleur, diſoit Babet,
La fille à notre hôte;
Je n'y reviens plus, Babet,
Moi, j'y reviendrai, Cadet,
Car, c'eſt la faute du guet,
Ce n'eſt pas ma faute.

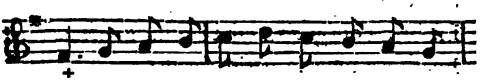
LE TON DE LA BONNE COMPAGNIE.

VAUDEVILLE.

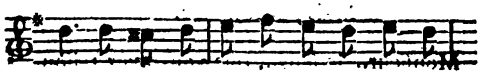
Air : *En vérité, sévère Margoton : ou bien, c'est le ton, c'est le ton qu'il faut prendre.*



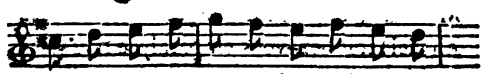
UN homme de votre conditi-



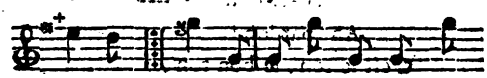
on, Le prendre sur un aussi mauvais ton ; Vous allez droit à la con-clusi-



on, Madame, ma façon est toute u-



ni-e. Mais, Baron, comment donc, sur



quel ton ? c'est le ton, le bon ton, le ton de

la bon-ne Compa-gni - - - e.

Conſultez-vous l'honneur & la raiſon,
Quand vous appellez cela le bon ton ?... —
Eh bien l'honneur !... on n'entend que ce nom ;
Ce n'eſt qu'un mot fait pour la Bourgeoiſie !
Mais, Baron ! &c.

Se défendre auſſi long-tems, vous dit-on,
Eſt bien bourgeois ; eſt bien du mauvais ton !
Epargnez-nous la petite façon ;
Et que ce ſoit une affaire finie.
Mais, Baron, &c.

Monſieur... je ſens... que vous avez raiſon.... —
Je ne veux pas être du mauvais ton.
Madame, hélas !... il me prend un friſſon... —
Ah ciel ! tombez-vous en paralyſie ?... —
Mais, Baron,
Qu'eſt-ce donc ?.. —
Ah ! pardon !
C'eſt le ton, le bon ton,
Le ton de la bonne Compagnie.

Rit-on, boit-on, s'aime-t'on, ſe voit-on ?
Tout cela doit être ſur le bon-ton !
L'on n'a plus à préſent que ce *dicton*,

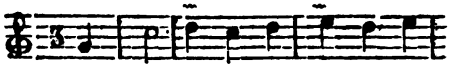
Du Bourgeois même c'eſt-là la manie ;
Comment donc,
Vous dit-on !
C'eſt le ton,
Le grand ton,
Le ſeul ton,
Le ton de la bonne Compagnie.

COMPLAINTE

D'une femme sensible.

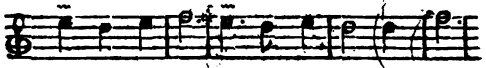
ROMANCE, OU JÉRÉMIADE.

Air : *De mon Berger volage.*

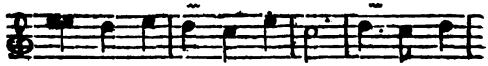


DANS le siecle où nous sommes, Qu'on

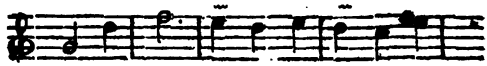
s'aime foiblement ! L'on ne peut chez les



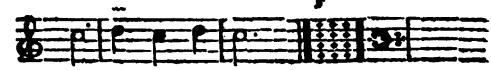
hommes, trouver de sen-ti-ment ; Tir-cis



n'est point vola-ge, Mais son cœur est u-



sé : Se peut-il qu'à son â-ge un



cœur soit é-pui-sé !

Tu jures que tu m'aimes ;
Mais c'eſt ſi froidement !
Tircis, tes ſermens mêmes
Redoublent mon tourment !
Laiſſe le vain langage
Des ſermens ſuperflus ;
Aime moi davantage
Et ne le jures plus.

Quels deſtins ſont les nôtres !
Pourquoi ſuis-tu mes pas ?
Tu n'en aimes point d'autres,
Mais tu ne m'aimes pas !
Quand ton cœur léthargique
N'eſt plus ſenſible à rien,
Ingrat, ce qui me pique,
C'eſt que je ſens le mien.

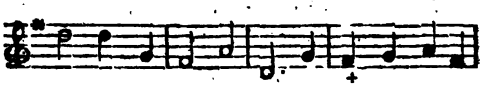
Comment ! rien ne ranime
Tes déſirs languiſſans !....
(Ce n'eſt pas que j'eſtime
Les vains plaiſirs *des ſens* ;)
Mais que ton cœur s'enflâme
Du moins par mes tranſports !...
Eh quoi ! même *ton âme*
A perdu ſes reſſorts !

L'AGREABLESSE & L'AGREABLE.

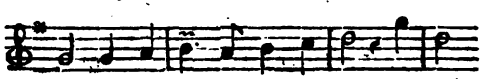
VAUDEVILLE.

Air : *Nanon dormoit* : ou bien, *l'aiguille au cadran du Berger.*

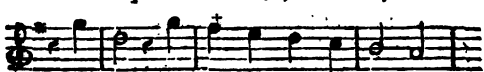
Au rendez-vous me voici la pre-



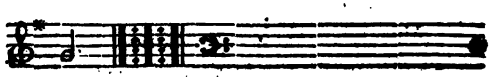
miere, dit en cour-roux Zulmis la Minau-



diere ; quoi, dit-elle, j'attens ; j'attens ;



j'attens ; Mais attendrai-je encor long-



tems ?

Ah ! vous voila !...
Je retiens ma colere....
Laiſſons cela ;

Nassès, parlons d'affaire ;
Ne perdons pas de tems !
J'attens, j'attens....
Mais attendrai-je encor long-tems ?

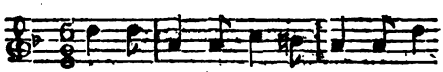
Zulmis, pardon ;
Mais qu'est-ce qui nous presse ?
Attendez donc
Que l'on se reconnoisse !
Eh mais, Monsieur, j'attens
J'attens ; j'attens ;
Mais attendrai-je encor long-tems ?

Vous m'excedez !
Quels airs insoutenables !
Vos procédés,
Monsieur, sont déteſtables !
Encore un peu de tems !
J'attens ; j'attens ;
Mais &c.

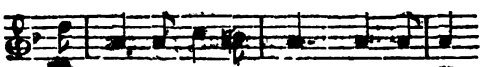
A vos amis,
Pour une bagatelle,
Faut-il, Zulmis,
Aller chercher querelle ?....
Accordez moi du tems
J'attens ; j'attens ;
J'attens le retour du printems.

LA GRANDE PARLEUSE.

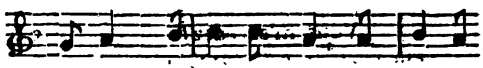
BRANLE A DANSER.



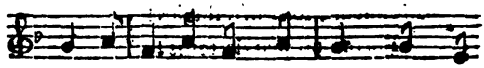
Mon amour en vaut la peine, C'eſt



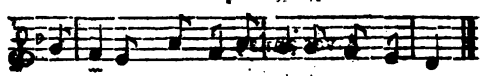
amour d'un bon Bourgeois. Permettez,



Madame He-le-ne, Qu'on vous en parle



u-ne fois, notre Bourgeois; C'n'eſt pas



la peine, Pour une fois, Notre Bourgeois.

Vous avez la coutre haleine;
Parler d'amour une fois,
C'eſt me donner la migraine:
Monſieur n'a donc point de voix?
Notre Bourgeois, &c.

Ce n'eſt pas çà qui me mene ;
Mais qu'eſt-ce enfin qu'une fois ?
Voyez donc la belle étrenne,
Quand j'attends depuis un mois !
Notre Bourgeois, &c.

Mon couſin le Capitaine,
Par jour en parle trois fois ;
C'eſt plus de vingt par ſemaine,
C'eſt quatre-vingt-dix par mois.
Notre Bourgeois, &c.

Je fais mon hiſtoire ancienne ;
Mahomet, cet Alcoran,
En parloit à ſa chrétienne,
Par jour, onze ou douze fois.
Notre Bourgeois, &c.

Une nuit, le fils d'Alcmène
En parla cinquante fois,
Sans faire, à chaque dixaine,
Comme Martin, une Croix.
Notre Bourgeois, &c.

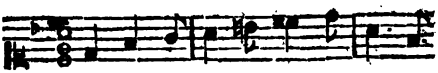
Doucement, Madame Helene,
Commençons, par une fois.
Il faut bien que l'on engraine....
Monſieur, engrainez par trois.

Notre Bourgeois,
C'n'eſt pas la peine
Pour une fois,
Notre Bourgeois.

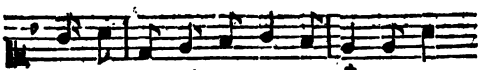
LA DAME APPAISÉE.

VAUDEVILLE.

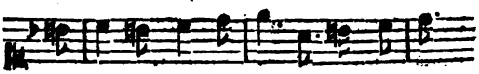
Air : *Il l'attrapra, il l'attrapra.*



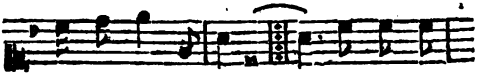
TENEZ, disoit l'ardent Phi-le-ne,



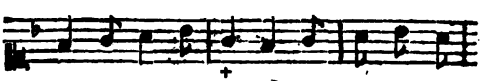
Mais Daphné, voyez donc cela, Là, se



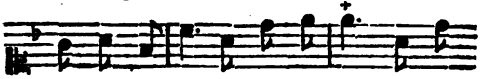
peut-il que je con-tien-ne un amour



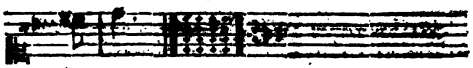
comme ce-lui-là? là. Par-lez, que



faut-il qu'il devienne? Monsieur, tout ce



qu'il vous plaira. J'aime assez ça, j'aime



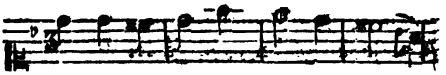
bien çà.

Philene en disant je l'adore,
De cette infante triompha ;
Et *Daphné* disant, je l'abhorre,
S'arrangeoit dessus son sopha.
Sa colere duroit encore,
Et pour tant elle répéta :
J'aime assez çà ; j'aime beaucoup çà.

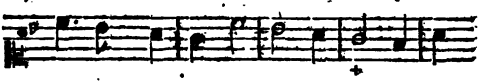
Mon jeune homme, plein de mérite,
Pénétré de ce courroux-là,
Pour réparer ses torts plus vite,
Dans le moment recommença.
Par avoir deux torts tout de suite
Cette indignité l'appaisa.
J'aime assez çà ; j'aime beaucoup çà.

COUPLETS DÉTACHÉS.

Air : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

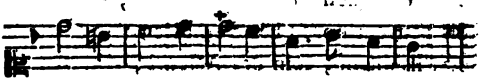


Pour faire un bouquet à Cli-me-ne,

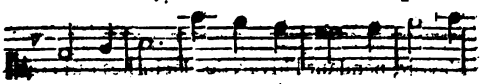


J'attens que le printems ra-me-ne Les

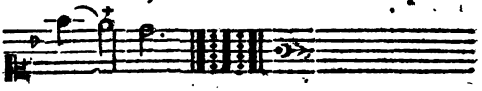
dons que Flo-re ré-ser-voit ; Car présen-



ter u-ne ja-cinthe, Le cul trem-pé dans



un navet, C'eſt la na-tu-re trop con-



train-te.

(1) La mode étoit, il y a quelques années,

Je choiſis d'abord une roſe,
Mais vive, mais à peine écloſe,
Jaſmin, œillets & romarin,
Qu'avec adreſſe je compaſſe ;
Mais ſur-tout le maître brin
Que je ſais placer avec grace.

AUTRE

SUR LE MÊME AIR :

Dit par un Acteur de ſociété à ſes ſpectateurs.

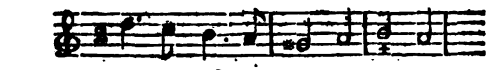
Nous ne voulons point d'indulgence ;
Que chacun diſe ce qu'il penſe :
Loin de gehenner nos ſpectateurs,
Ils peuvent nous ſiffler d'emblée ;
Et s'ils diſent ; foin des Acteurs,
Nous dirons foin de l'aſſemblée.

---

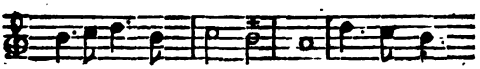
d'avoir, pendant l'hiver, des jacinthes qui croiſſoient dans le cul d'un navet, ſur des cheminées.

AUTRE.

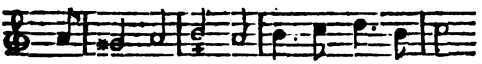
Air : *Du Cap de Bonne-Eſpérance.*



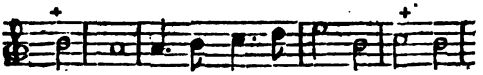
Le tems le plus a-gré-a-ble,



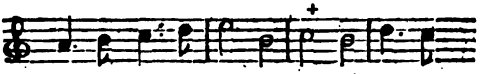
Paſſe le plus promptement. Percez-vous



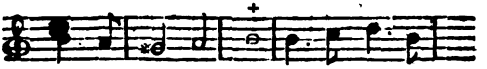
la nuit à ta-ble, La nuit paroît un



moment. Auprès d'un Objet aimable,



Le tems fuit comme le diable, L'on croit



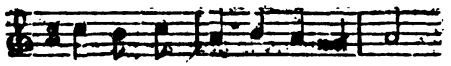
vivre, On a vécu, Le tems a le

feu au cû.

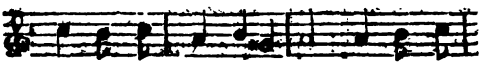
LE PÉCHÉ DE PARESSE.

VAUDEVILLE.

Air : *Du Curé de Pompone.*

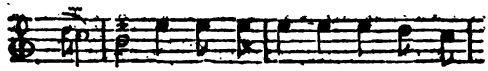


TANT que l'homme de - si - re - ra



Plaisirs, honneurs, richesse, Pour les a-

voir il em-ploi-ra courage, esprit, a-



dres-se, Tout le re- le- ve- - ra, La-ri-

ra, Du péché de pa-res-se.

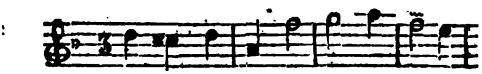
Une indolente qui n'aura
Rien vu qui l'intéresse,
Quand son moment d'aimer viendra,
Le Dieu de la tendresse
Vous la relevera, &c.

Un jeune époux qui ne dira
Qu'un mot de politeſſe
Un Amant plus poli viendra,
Qui parlera ſans ceſſe,
Et le relevera, &c.

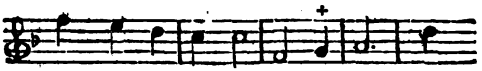
Une Veuve qui comblera
D'un Amant la tendreſſe,
Et qui ſe tranquilliſera
Dans ces momens d'ivreſſe,
On la relevera, &c.

AMPHIGOURI.

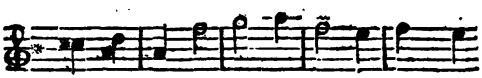
Air : *Du menuet de la Pupille.*



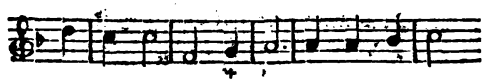
Qu'il eſt heureux de ſe défendre



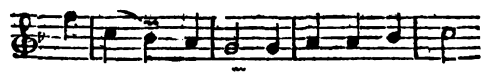
Quand le cœur ne s'eſt pas rendu ! Mais



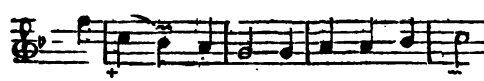
qu'il eſt fâcheux de ſe rendre, Quand le



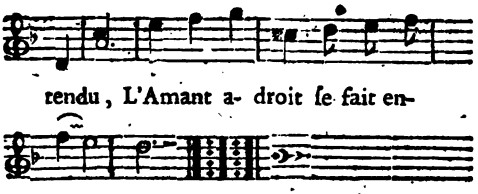
bonheur eſt ſuſpendu ! Par un diſcours



ſans ſuite & tendre, E-ga-rez un



cœur é-per-du, Souvent par un mal-en-



L'amphigouri, comme l'on ſait, n'eſt qu'un galimathias rimé très richement. J'ai fait beaucoup trop de couplets dans ce genre mépriſable. Je les regarde comme mes *Delicta juventutis*. Je me permets de donner celui-ci, parce qu'il a tant d'apparence d'avoir quelque ſens, que le célebre Fontenelle l'entendant chanter chez Madame de Tencin, crut le comprendre un peu, & voulut le faire recommencer pour le comprendre mieux. Mad. de Tencin interrompit le chanteur, & dit à Fontenelle : *eh ! groſſe bête ! ne vois-tu point que ce couplet n'eſt que du galimathias.*

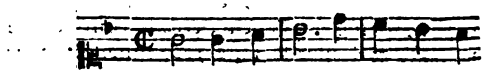
VAUDEVILLE

Chanté dans une Fête, par un Gille qui montroit aux Spectateurs, le Grand Seigneur dans ſon Sérail, au milieu de ſes Sultanes.

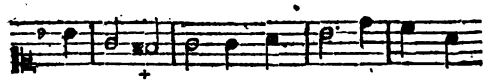
Le Grand-Seigneur étoit habillé magnifiquement ; il étoit aſſis ſur un couſſin très-riche, les Sultanes debout. C'étoit ſix têtes à perruques, coëffées & habillées auſſi avec la plus grande magnificence, & couvertes de diamans.

Air : *Ton relon, ton, ton, ton, tontaine, la tontaine, ton relon, ton tontaine la tonton.*

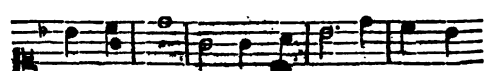
GILLE montrant les Sultanes.



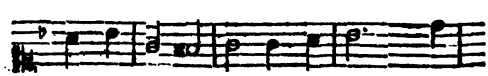
LE Grand-Seigneur, jaloux de ſes



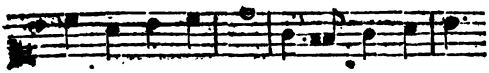
Sul-ta-nes, veut prendre ſeul le ſoin de



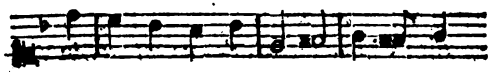
ſon Ber-cail. Ne lancez pas des œilla-



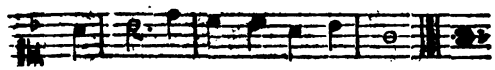
des pro-fa-nes, Sur ces Tendrons qu'en-



ferme ſon Sé-rail, Voyez la gaîté



de ces belles Mortelles, & leur chaſ-



te-té, Sans en être ten-té.

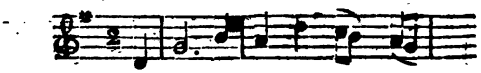
Quand ces dondons, par leurs minauderies,
Vous promettroient les plaiſirs des Houris,
Loin de répondre à leurs agaceries,
Craignez, Meſſieurs, le fer des biſtouris.
Voyez la gaîté, &c.

Quand elles ſont dans ces inſtans terribles
Où le Sultan veut uſer de ſes droits,
Par le cœur ſeul on les trouve ſenſibles;
Mais d'ailleurs ce ſont des Pieces de bois.
Quelle pureté
Dans ces belles
Mortelles!
Exemple cité
Et jamais imité!

LES BIZARRERIES DE L'AMOUR

VAUDEVILLE (*).

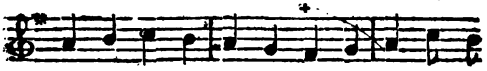
Air : *C'eſt un enfant, c'eſt un enfant*, du Vaudeville du DEVIN DU VILLAGE.



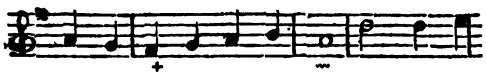
(*) J'avois donné le refrain & la meſure des vers de ces couplets à M. *Rouſſeau*, qui en a fait le Vaudeville de ſon charmant *Devin du Village*.

Ceux-ci étoient celui d'une parade ; on les avoit trouvés trop nobles pour ce genre ignoble.

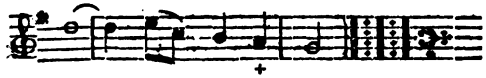
l'ordinaire,



l'or-di-nai- re, L'Amour ne ſçait guere ce



qu'il permet, ce qu'il défend, C'eſt un En-



fant, c'eſt un En-fant.

L'Amour ordonne que, pour plaire,
L'on ſoit ſenſible & délicat;
Il fait réuſſir au contraire,
En étant inſenſible & fat,
Ah! pour l'ordinaire, &c.

Un jour, ce Dieu veut qu'on ſoit tendre,
Et donne tout au ſentiment.
Un autre jour il fait entendre
Que c'eſt s'y prendre gauchement.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

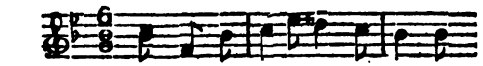
L'Amour veut de la réſiſtance,
Pour nous rendre plus amoureux;
Et quelquefois ce Dieu diſpenſe
De réſiſter un jour ou deux.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

C'eſt un petit Dieu ſans cervelle ;
L'on ne ſait comment il l'entend ;
Il ordonne d'être fidelle,
Mais il permet d'être inconſtant.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

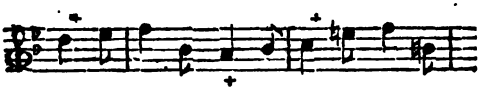
L'Amour veut que l'on ſoit modeſte ;
Il permet d'être avantageux.
Souvent il s'offenſe d'un geſte ;
Un geſte ſouvent rend heureux.
Ah ! pour l'ordinaire ; &c.

VAUDEVILLE NOUVEAU.

Niaiſement.

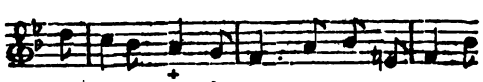


Belle Hortenſe, diſoit un fat, Quand

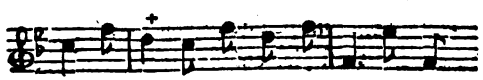


votre cœur pour moi combat, Y réſiſ-

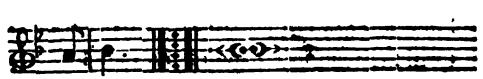
ter eſt un ſcan - da - le. Qui diable,



aujourd'hui ſe défend, Mais c'eſt être Pro-



vin - ci - a - le. C'eſt être enfant, c'eſt être



enfant.

Qu'un petit Duc ait, tour à tour,
Toutes les femmes de la Cour,
Il eſt tout ſimple qu'il s'en vante!
Mais qu'il ait cet air triomphant,
Pour vivre avec une Intendante,
C'eſt bien enfant!
C'eſt bien enfant!

Dans ſon temps, ce bon Commandeur
Étoit un aimable vainqueur,
Qui ſe plaiſoit à nous réduire;
Mais, quand ſon âge lui défend,
Qu'il tente encor de nous ſéduire;
Le vieux enfant!
Le vieux enfant!

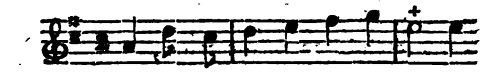
Climene, à certain Magiſtrat
Grave, & qui vouloit fuir l'éclat,
Faiſoit cette Mercuriale:
» Quoi! mon Préſident ſe défend
» De cauſer un peu de ſcandale!
C'eſt bien enfant!
C'eſt bien enfant!

Philis diſoit à ſon amant:
Quoi! chacun ſort dans ce moment!
Ciel! on nous laiſſe tête à tête!

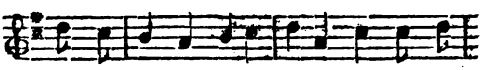
Damis prend un air triomphant ;
Mais le Diable, en chemin, l'arrête.
La pauvre enfant !
La pauvre enfant !

Zaïde prend, en même tems,
Des Bourgeois, des Ducs, des Traitants ;
Elle ſe vend, elle ſe donne ;
Jamais elle ne ſe défend,
Elle ne refuſe perſonne ;
La bonne enfant !
La bonne enfant !

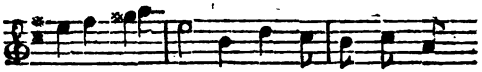
VAUDEVILLE ANCIEN.



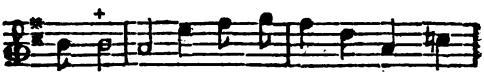
Qui veut ſe porter toujours bien, mé-



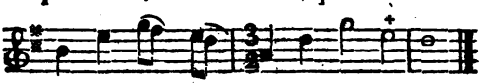
pri-ſe la ſcien-ce in-gra-te de Senac,



& de Ga-lien, de Dumoulin & d'Hy-



po-cra-te, Le Me-de-cin qu'il faut choi-



ſir, C'eſt le plai-ſir, c'eſt le plaiſir.

Trois Médecins ſont en ce jour
Que l'on doit diſtinguer des autres ;
Ce ſont Momus, Bacchus, l'Amour !
Tâchez qu'ils ſoient toujours les vôtres ;
Ils offrent toujours le plaiſir,
On peut choiſir.

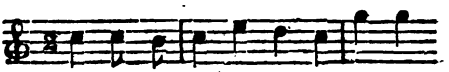
Les Vieillards choiſiront Bacchus ;
Sa liqueur n'eſt pas une drogue :
Les jeunes ſeront pour Momus.
L'Amour chez eux aura la vogue ;
Chacun, ſuivant ſon bon plaiſir,
Pourra choiſir.

Entre les mains du tendre Amour ;
Une malade eſt bien ſoignée,
Que de filles en un ſeul jour
Il guérit par une ſaignée !
Ce Docteur-là ſait les guérir
Par le plaiſir.

CHANSON

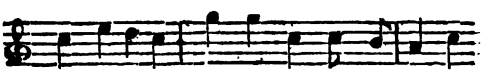
A une Dame dont le nom de ſociété étoit *Mignon* ; & à laquelle on avoit oublié de faire quelques couplets, dans une Terre, où ſe trouvoient des Chanſonniers très-agréables. Elle s'en étoit plainte.

Air : *J'te prétrai mon manchon, petit mignon*

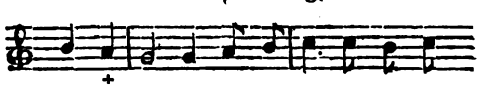


Plus j'y ſonge & plus je m'embrouille ;

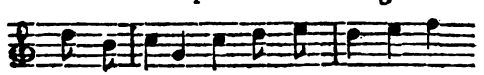
Comment ! ils ont vu tes ap-pas, Et tu re-



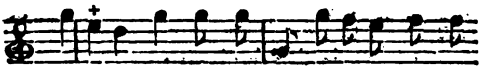
viens ici bre-douille ! Ces gens ne t'ont rien



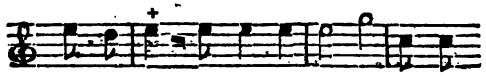
fait là-bas ? Après t'avoir ſi long-tems



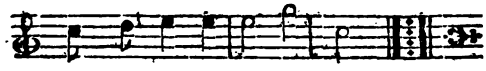
ſou-hai-té-e, Ces Meſſieurs ne t'ont point



'chan-tée! Pas un couplet! Ma foi, le malheur



eſt complet, C'eſt avoir du guignon, *Mi-*



gnon! C'eſt avoir du gui- gnon!

Ces gens là n'ont point de Minerve,
On leur envoye une Vénus;
Que faut il, pour les mettre en verve?
Quoi! ne rien faire là-deſſus?
Après t'avoir, &c.

Te laiſſer partir, ſans rien faire,
Ces Meſſieurs ne ſont pas galants!
Nous ferons bien mieux ton affaire,
Nous ſommes tous, gens à talens:
Après, &c.

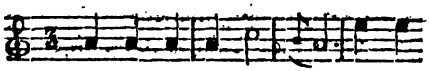
Pour te compoſer vers ou proſe,
Il ne faut qu'écouter ſon cœur.
Oui, pour te faire quelque choſe,
Il n'eſt pas beſoin d'être Auteur.
Après t'avoir, &c.

Sans être favori des Muſes ;
En un jour, je t'en ferois ſix ;
Et je te ferois mes excuſes
De ne t'en avoir pas fait dix !
Après t'avoir ſi long-temps ſouhaitée,
Comment ! ils ne t'ont pas chantée ?
Pas un couplet ?
Ma foi, le malheur eſt complet !
C'eſt avoir du guignon,
Mignon !
C'eſt avoir du guignon !

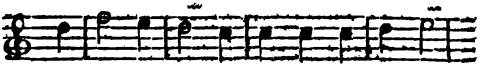
VAUDEVILLE DE PARADE.

Air : *Boire à ſon tire, lire, lire.*

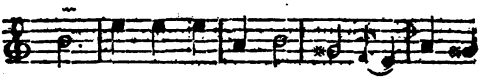
GILLES.



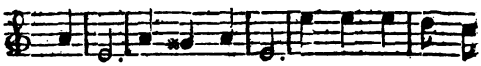
Il faut s'aimer toujours, Et ne



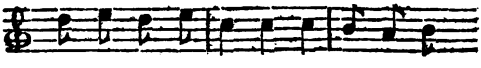
s'épouſer gueres ; Qu'ont beſoin les A-



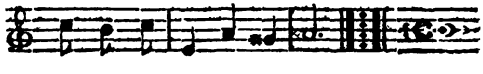
mours De ces chiens de Norai-res, Ceſſez,



Meſſieurs, d'être Epouſeurs, N'viſez qu'au tire,



li-re, li-re, N'viſez qu'au toure, lou-



re, loure, N'viſez qu'aux cœurs.

Dans ce ſiecle, l'on prend
Une Iris, qu'on marchande ;
Eſt il un bien plus grand ?
Commodité plus grande ?
Ceſſez, Meſſieurs, &c.

Pourquoi ſe marier,
Quand les femmes des autres
Ne ſe font pas prier
Pour devenir les nôtres.
Ceſſez, Meſſieurs,
Quand leurs ardeurs,
Quand leurs faveurs
Cherchent nos tire, lire, lire
Cherchent nos toure, loure, loure,
Cherchent nos cœurs.

LES DINDONS DE CYTHÈRE.

VAUDEVILLE DE PARADE.

Air : *Chanſons, chanſons.* Noté *page* 16.

Qu'on voit de Dindons ſur la terre !
Les plus beaux ſont ceux qu'à Cythère
Nous vous gardons.
Ce ſeroit une liſte à faire !
Abbés, Robins, & gens d'affaire,
Dindons, dindons.

Jeune Amant, qui reſte à rien faire ;
Vieux Amant qui veut contrefaire
Nos Céladons ;
En amour, celui qui préfère
D'être dupe, au plaiſir d'en faire,
Dindons, dindons.

L'Amant, préſentant ſon offrande,
Qui, timide après, en demande
Bien des pardons ;
Cet autre, qu'une ardeur trop grande
Conſume, avant que l'on ſe rende,
Dindons, dindons.

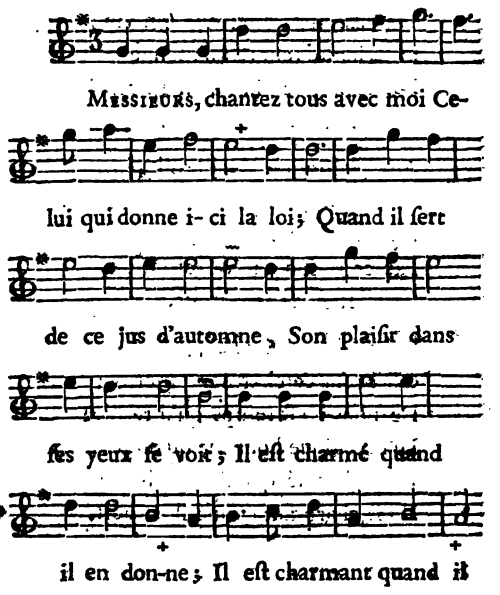
Sur nos amuſemens comiques
Nous ne craignons pas les critiques,

Ni les lardons ;
Nous nous mocquons des Satyriques ;
Et nous appellons les Cauſtiques,
Dindons, dindons.

RONDE DE TABLE.

De feu Pannard, & rajuſté par moi, pour un ſouper donné par un très-grand Prince.

Air : *Du Prevôt des Marchands.*



Quand il ſable un nectar ſi doux,
Et qu'il nous en fait boire à tous,
A ce plaiſir il s'abandonne;
Il en fait prendre, il en reçoit
Il eſt charmé, &c.

Il verſe de la même main
Ses bienfaits, ainſi que ſon vin;
Et ſa bonté tendre aſſaiſonne
Les biens, le vin qu'on en reçoit.
Il eſt charmé, &c.

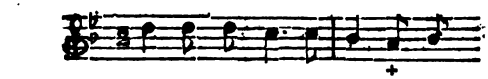
Aux plaiſirs de la table, il joint
Ceux dont je fais mon ſecond point;
Au cœur d'une jeune perſonne,
Par ce nectar, il va tout droit.
Il eſt charmé, &c.

Par un ſalut univerſel,
Célébrons ce charmant mortel;
De nous il eſt temps qu'il reçoive
Le bacchique honneur qu'on lui doit.
Il eſt charmé que l'on en boive
Il eſt charmant quand il en boit.

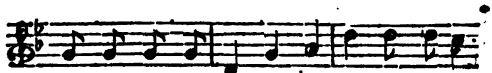
COUPLET

Chanté à la ſuite de la Ronde précédente, le jour de la Saint-Philippe.

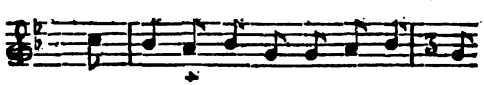
Air : *Connoiſſez-vous, Marotte la folle, la femme à Tretous.*



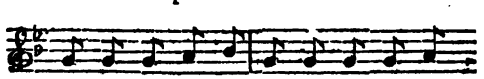
Le jour de Saint Philip-pe, Eſt



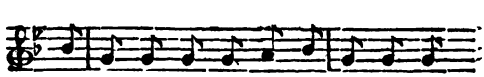
la Fête à tretin, treti. Que chacun par-



ti-ci-pe à cet-te Fê-te-ci;



C'eſt la fête à tretin, c'eſt la fête à

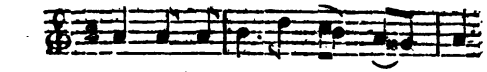


treti, tretin, tretin, tretin, treti,

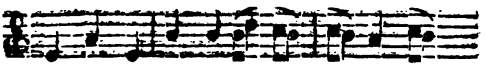
treti, tre-tous. Le Saint qu'on fête i-ci,
Le Patron que voici, différent de
Saint Pierre, Loin de pleurer, a toujours
ri; Sa gai-té fa-mi-liè-re Eſt cel-le
de Hen-ri, Ce grand Roi ſi ché-ri, Dont
ce Phi-lip-pe-ci Deſcend droit comme
un I.

COUPLETS DU JALOUX CORRIGÉ.

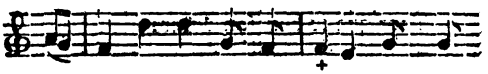
OPÉRA BOUFFON.



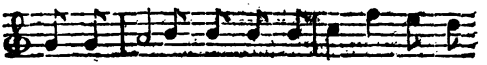
C'est un abus qui reſ - te - ra ;



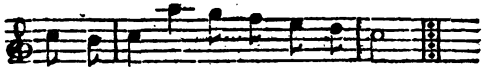
L'on a paſ-sé l'Amant aux femmes ; Pauvre



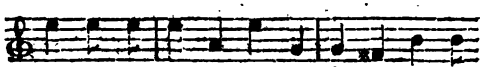
E-poux, envain tu dé—cla-mes ; on te



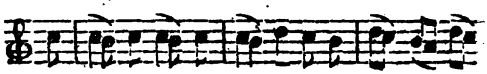
ſi—-fle—ra, on te ſi-fle, fle, fle, on te



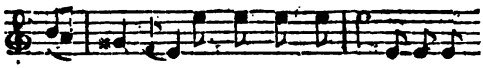
ſi - fle - ra, fle, on te ſi - fle - ra.



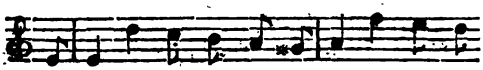
Mais ſi tu reſtes bouche cloſe comme un



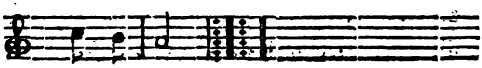
ga-lant homme fe-ra, Et que tu prennes bien



la choſe, On te cla, cla, cla, On te cla-



quera, clac, on te claque-ra, olac, on te



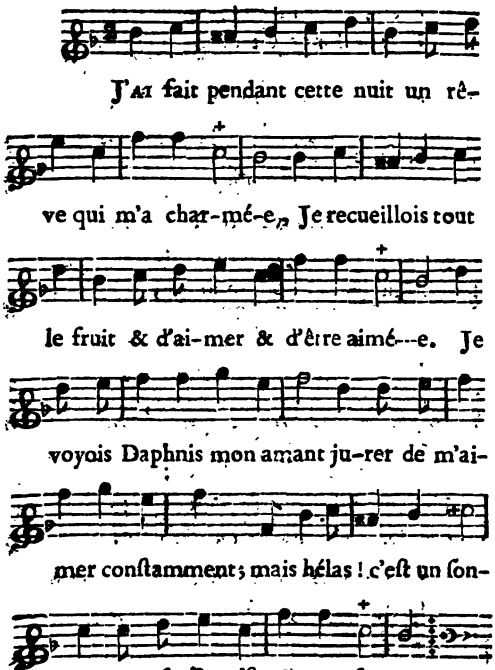
claque-ra.

Tant que le bon ton durera,
A Paris, ſans aucun ſcrupule,
Pour le plus mince ridicule,
On vous ſifflera;
Mais du ſiecle ſuivant les traces,
Ayez, autant qu'il vous plaira,
De vices cachés ſous des graces,
On vous claquera.

Un Amant qui ne connoîtra
De plaiſir & de bien ſuprême
Qu'à rendre heureux l'objet qu'il aime,
On le ſifflera;
Mais un homme à bonne fortune
Qui, par fatuité, prendra
Vingt femmes, ſans en aimer une,
On le claquera.

LE SONGE D'UNE DEMOISELLE QUI RÊVE TROP.

Air : *Allons la voir à Saint-Cloud.*



Par mille baiſers charmans
Il confirmoit ſes promeſſes ;
Quels tendres égaremens !
Que d'ardeur dans ſes careſſes !
Après ce prélude enchanteur,
Il devint encor plus flateur ;
Mais, helas ! c'eſt un ſonge,
Et tout ſonge eſt un menſonge.

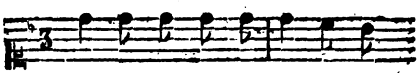
Je crus alors, dans Daphnis,
Voir tous les feux dont je brûle ;
Sous les traits d'un Adonis,
Il paroiſſoit un Hercule.
Il me careſſoit vivement,
Je le lui rendois ardemment.
Mais helas ! c'eſt un ſonge,
Et tout ſonge eſt un menſonge.

Dans des momens raviſſants,
Qui n'étoient pas de durée,
A l'ivreſſe de mes ſens
Pluſieurs fois je fus livrée ;
Pluſieurs fois j'eus réellement
Ce bien qui me vint en dormant.
Et voilà dans mon ſonge
Ce qui n'eſt point un menſonge.

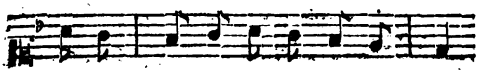
PARODIE

Du Menuet *Jupin dès le matin.*

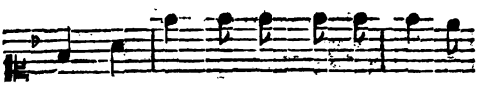
FADEUR.



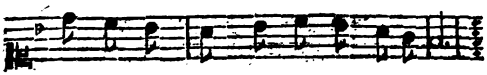
QUAND vous levez les yeux, Philis,



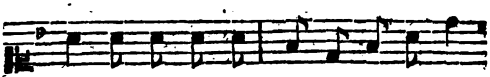
vers les cieux, vous embrâ-ſez les Dieux!



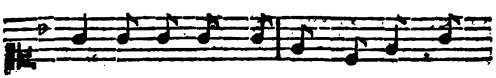
Mars fougueux de-vient langou-reux; Sa-



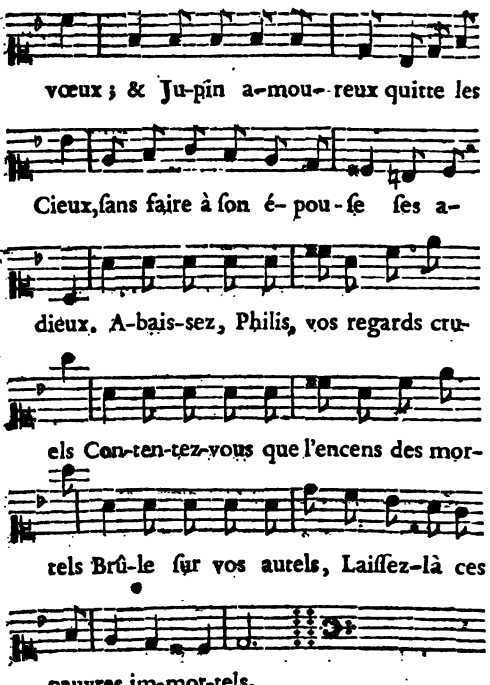
tur - ne le vieux ſent re-naî-tre ſes feux;



Vulcain, ce Dieu boiteux, brûle pour eux;

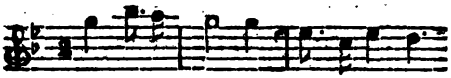


Phebus aux blonds cheveux, forme des

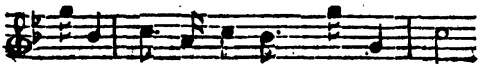

vœux ; & Ju-pin a-mou-reux quitte les
Cieux, ſans faire à ſon é-pou-ſe ſes a-
dieux. A-bais-sez, Philis, vos regards cru-
els Con-ten-tez-vous que l'encens des mor-
tels Brû-le ſur vos autels, Laiſſez-là ces
pauvres im-mor-tels.

PARODIE

De l'Air Polonois *des Indes galantes.*

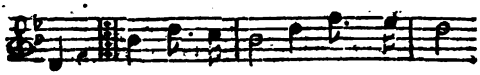


Fais comme moi, boi, ſois, Simon, mon

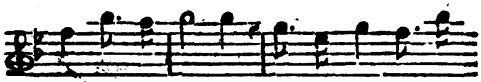


ſecond, verſe à nous tous. Fort bien, tien,

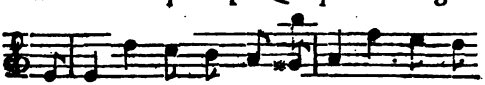
vien, re--çoi ce coup de ma main



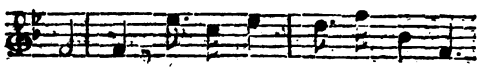
plein. Sans être las, J'en ai mis bas,



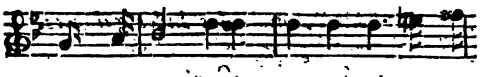
Dans un banquet ſept. Quoique vieux & gou-



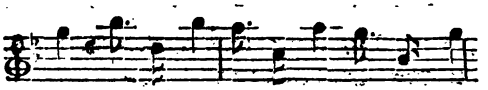
ſeux, Je bois mieux que jamais, Mais avec



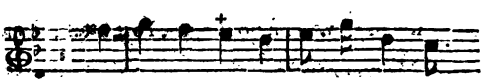
moi boi ; To-pe-toi ; voi, mon Roi, voi



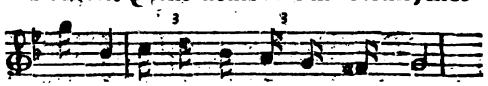
mon ſang-froid. Etes—vous, amis, dé-jà



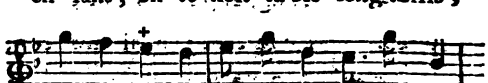
gris ? L'un s'endort, l'autre ſort, tout d'abord



eſt mort. Quelle honte ! De mon tems, mes



en—fans, on te-noit ta-ble long-tems ;



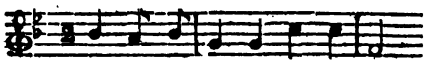
Moi qui compte ſoixante ans, pauvres gens,

Je me ſens moins vieux qu'eux,

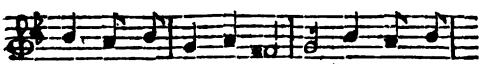
FAUTEVILLE ANGLOIS.

A l'entrée d'un Monſieur libertin Milord, qui l'eſt étonnant pour pratiquer la regle de la multiplication.

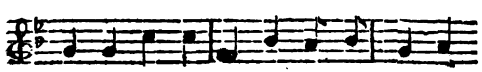
Air : *Vous vous coeffez, rapapillottez.*



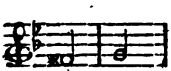
Il eſt un Anglois dans Pa-ris,



Qui moi met en co-le--re ; Il fait un

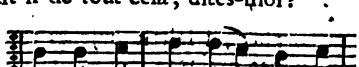


mo-no-pol d'I--ris, quel tiaple en veut-il

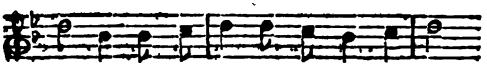


fai- re !

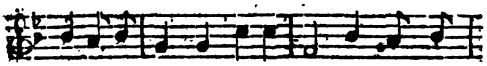
En parlant : » Il a toujours de fondation trois » ou quatre ménaches en ville ! eh ! mais » que fait-il de tout cela, dites-moi ?



Que fait-il de Ma-dame Hu-



go ? Et de Ma-to-te & de Go--go,



Concevez-vous ſon verti-go ? Mais il eſt

fou, j'eſ-pe-re.

J'entreprends, me dit-il un ſoir,
Et la tante & la mere.
Toutes deux je veux les aſoir ;
Les deux feront la paire,

En parlant : » Et il les eut toutes deux quoique » vieilles ; & pas moins

Que fait-il, &c. &c.

A l'Opéra, les Directeurs
Ein chour le virent faire
Il prit tout ein coté des chœurs
Et ſut le ſatisfaire ;

En parlant : » Et c'étoit point ein béſogne » aiſée, il falloit toujours recommencer ; & » pas moins

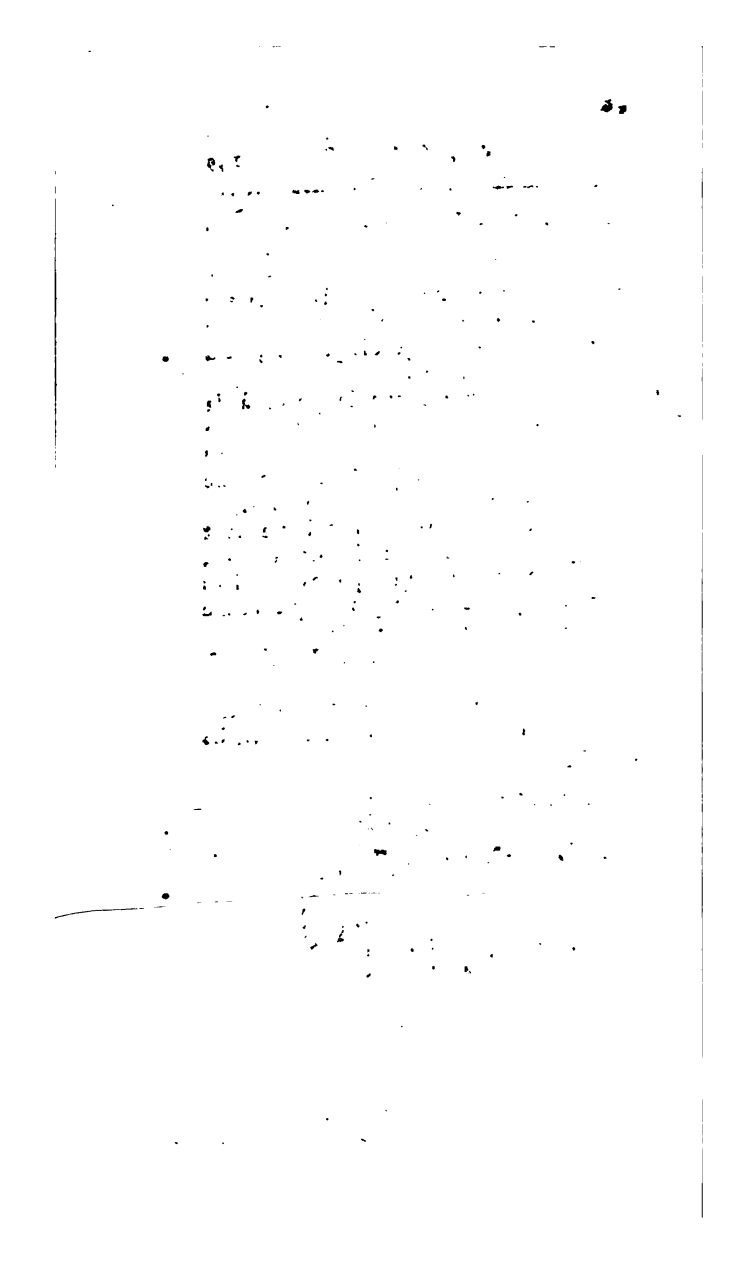
Que fait-il, &c. &c.

L'on n'a point pû donner certaines Parodies & Chanſons, parce que mon Cenſeur & moi, ne nous ſommes permis que les moins libres. Plus les mœurs ſe corrompent, & plus l'on devient décent. La décence n'eſt *ſouvent* pourtant que le maſque du vice. Quand je dis *ſouvent*, cela veut preſque dire *toujours*.

Cette fauſſe décence coupe la gorge à la gaieté; je ne m'en plains ici que parce qu'elle m'empêche de contenter *un galant homme dont je ſuis content*. J'euſſe deſiré rendre plus piquante cette ſeconde édition *que je lui abandonne*.

Pour ſuppléer aux joyeuſetés qui me ſont interdites, & completter ce troiſieme volume, je les remplace par les petites pieces fugitives qui ſuivent, & qui ne valent pas ce que j'euſſe pû donner.

Du temps de François premier, Rabelais & Marot eurent bien autrement leurs coudées franches. La corruption des mœurs n'étoit point encore perfectionnée, comme elle l'eſt de notre temps.



LE
RENDEZ-VOUS
MANQUÉ
PAR PIERROT.

Scènes détachées, en proſe & en Vaudevilles.

Ces ſcenes ſont partie d'une fête badine, donnée à Monſeigneur L. D. D.

Noms des perſonnages,

SAINT-LÉON, *Lieutenant-Colonel de Huſſards.*

PIERROT, *Valet.*

MEZZETIN, *autre Valet.*

La ſcene eſt où l'on veut.

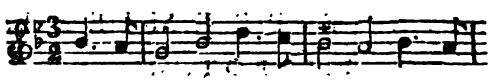
LE RENDEZ-VOUS MANQUÉ PAR PIERROT.

SCENE PREMIERE.

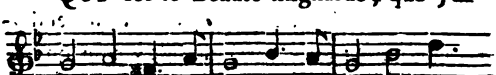
PIERROT, *ſeul.*

TÉTIGOI, c'eſt aſſez que l'on ait un rendez-vous d'amour avec une jolie fille, pour qu'il ſe trouve à chaque pas des contretems qui vous empêchent d'y aller, auſſi-tôt que vous le deſireriez;... & qui vous tiennent le ... & qui vous tiennent le bec dans l'eau. — Mon Maître qui eſt un jeune Capitaine, épouſe demain la fille de ſon Lieutenant-Colonel, qu'il avoit déja ... qu'il avoit déja commencée; car, mordi, ſi le hazard le vouloit bien fort, ſon mariage & le baptême de ſon enfant, pour-

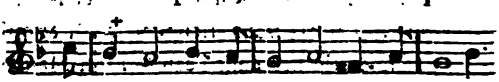
roient peut-être ſe diſputer à qui paſſeroit le premier à l'Egliſe. — Auſſi, m'a-t-il plus fait valeter aujourd'hui, pour hâter les préparatifs de ſa nôce... Mais ſongeons à préſent à la mienne, qui n'eſt qu'en détrempe. Pardi, cette jeune Suzon m'a bien juré que j'aurois ce ſoir l'étrenne de ſon cœur, que Monſieur de Lagarde, mon rival, vouloit me ſouffler, ſous le prétexte qu'il eſt le premier Vinaigrier de la ville : voyez le beau titre ! ah ! par dieu, oui, c'eſt pour le nez de Monſieur de Lagarde ! allons, allons vîte la trouver dans ſa petite chambrette, &.... ah !...quel plaiſir !



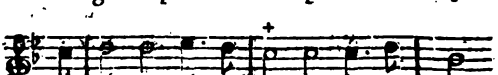
Que cette Beauté mignarde, que j'ai-



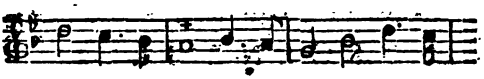
mois en Dauphiné, me donne ce que



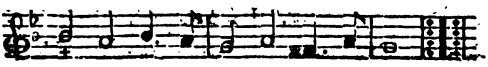
l'on garde pour l'Amant prédeſtiné, &



que Monſieur de Lagarde, mon Rival,

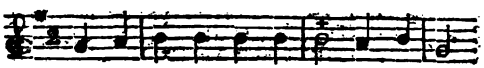


trop obsti-né, soit pour elle la mou-

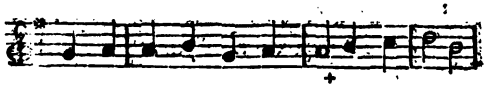


-tar-de que l'on fera après dîné.

Mais que vois-je ? Le Lieutenant-Colonel de mon Maître ? Je suis perdu, s'il m'apperçoit ; il me fera manquer l'heure du rendez-vous.

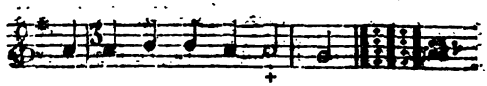


Évi-tons ce vieux renard, ce vieillard



est ba-bil-lard, est bavard. Filons le long

des murailles ; dé-ri-vons, et qui-vons le



ré-cit de ses ba-tail-les.

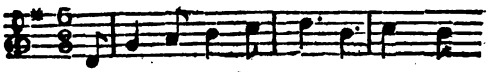
à part se trouvant saisi par le bras.

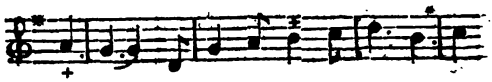
Miséricorde ! me voilà pris.

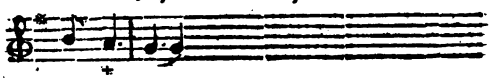
SCENE II.

SAINT LÉON, PIERROT.

ST. LÉON.

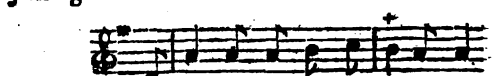


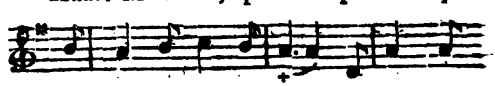


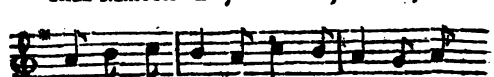


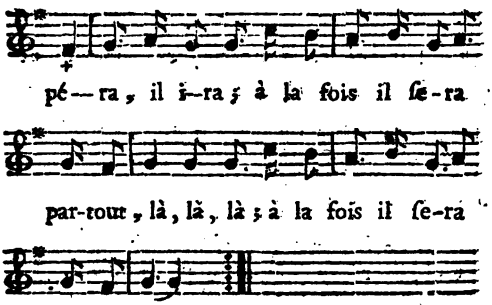
PIERROT, *à part.*

J'enrage.









SAINT-LÉON.

C'eſt-à-dire, qu'il ſera par-tout où il ne faut pas qu'il ſoit; corbieu! Mais, va t'en lui dire....

PIERROT.

Oui, oui, Monſieur, je vais lui dire....

SAINT-LÉON.

Eh quoi, maraut! tu ne me laiſſes pas achever.

PIERROT.

C'eſt que je ſuis preſſé, Monſieur.

SAINT-LÉON.

Ah! Monſieur eſt preſſé! Et moi, je donnerai vingt coups de canne à Monſieur, ſi Monſieur ne m'écoute pas ſans ſe preſſer; cela eſt clair?

PIERROT.

Oh ! très-clair. *A part.* Jarni, l'heure de mon rendez-vous se passe.

SAINT-LÉON.

Ventrebieu ! Je crois que tu murmures tout bas contre moi !

PIERROT, *avec trouble.*

Oui, Monsieur... non, non, Monsieur.

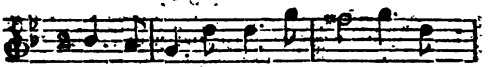
SAINT-LÉON.

Eh bien ! Veillaque, va-t'en donc dire à ton Maître qu'il se trouve ce soir à neuf heures chez moi, pour son contrat de mariage qui est pressé ; c'est cela qui est pressé, morbieu !

PIERROT.

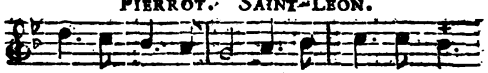
Oui, Monsieur. *A part.* Je suis sur les épines.

SAINT-LEON.

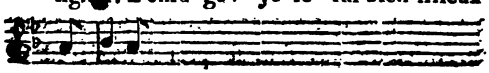


Dis-lui qu'on est ar-ran-gé pour tout

PIERROT. SAINT-LEON.



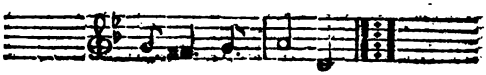
signer. L'enra-gé ! Je fe-rai bien mieux



d'é-cri-re...

PIERROT.

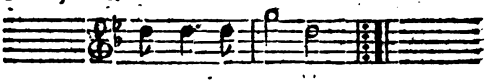
Non, non.



Je vais lui di-re.

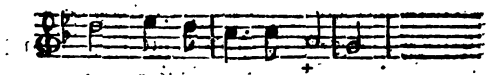
SAINT-LEON.

Non, non.



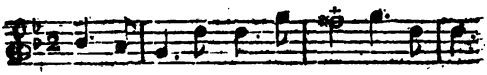
Je vais écri-re.

PIERROT.

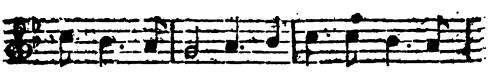


Non, non. Je vais lui di-re.

SAINT-LEON.

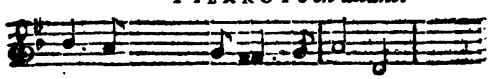


Dis-lui que, par le contrat, ſa bon-ne



Tante Duprat don-ne ſon bien au beau

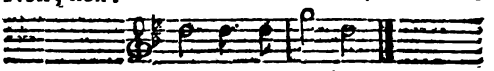
PIERROT *s'en allant.*



Sire. Je vais lui di-re.

SAINT-LEON *l'arrêtant.*

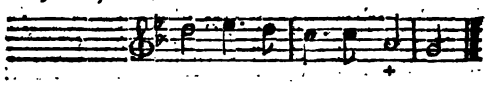
Non, non :



Je vais é-cri-re.

PIERROT, *avec dépit.*

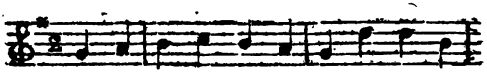
Eh, non, non.



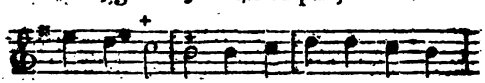
Monſieur, je vais lui di-re.

SAINT-LEON.

Mais, de par tous les diables, n'oublie donc rien ; & ſur-tout ſa chere Tante Duprat, qui lui aſſure tout ſon bien après ſa mort ; elle a, dit-on, ſes petits quatre-vingt-ſept ans. Cela eſt joli ; Elle n'attend que le moment de mourir.

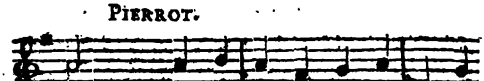


Dis, grivois, ne ſais-tu pas, de cer-te

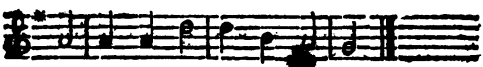


Tante augus-te l'heure, à-peu-près, du tré-

PIERROT.



pas ? Monſieur, je ne la ſçai pas au



jus-te, au jus-te, au jus-te.

Mais je lui demanderai, ſi vous voulez.

SAINT-LEON.

Ce n'eſt pas la peine. Cours vite le chercher.

PIERROT, *à part.*

Ah ! ouiche ! Je te cherche ! *Haut en s'en allant.* Adieu, Monſieur; Mademoiſelle votre fille va épouſer le Dieu de la bravoure.

SAINT-LÉON.

A qui dis-tu qu'il eſt brave ! Etois-tu avec nous quand ce parti de Pandoures ...

PIERROT.

Moi ! Monſieur ! Je ſuis poltron comme un lièvre. *A part.* Ah ! le voilà dans ſes batailles, je n'en ſortirai pas.

SAINT-LÉON.

Ecoute-donc que je te conte : quand ce parti de Pandoures voulut m'enlever ce convoi de deux cent charettes, je commandois, moi, le petit détachement de Houſſards & de troupes

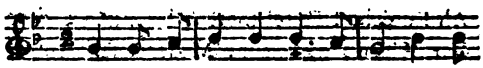
légeres qui escortoit ce convoi; ton Maître étoit là, précisément où tu es....

PIERROT.

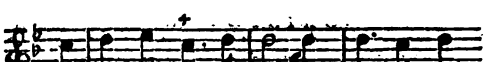
Mais, Monsieur, il faut que j'aille....

SAINT-LÉON.

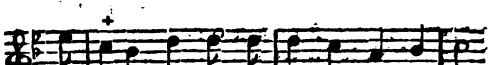
Eh! non, non, que je t'achève. Tu vas voir comme je m'y pris, moi:



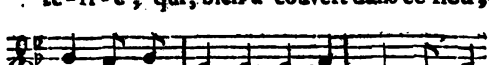
Je m'appuyai d'abord, morbleu, d'un bois



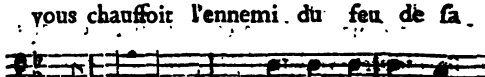
que je fai-cis d'un peu, d'un peu d'Infan-



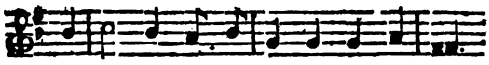
te-ri-e, qui, bien à couvert dans ce lieu,



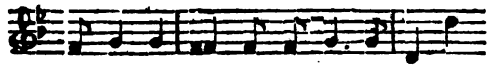
vous chauffoit l'ennemi du feu de sa



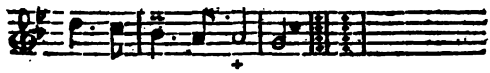
mouf-que-te-ri-e; & puis criant, à moi,



Gaillards, je les ſabre avec mes Houſſards,



&, ſac, flic, flac, ſac de toutes parts, c'eſt



u - ne bouche-ri--e.

Et voilà mon convoi qui paſſe.

PIERROT.

Eh ! Laiſſez moi paſſer auſſi, Monſieur, & m'en aller ſuivre le convoi. *A part.* Le chien!

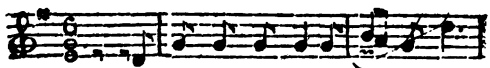
SAINT-LÉON.

Comment ! Maraut, quand je te fais l'honneur, ... imbécile, ne vois tu pas que c'eſt pour en revenir à ton Maître, à qui je vis tuer, à-lui ſeul, dix-ſept hommes de ſa main blanche.

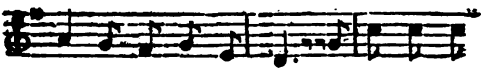
PIERROT, *ſe tenant le ventre.*

Haïe, haïe, haïe, haïe !

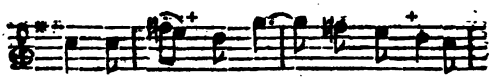
SAINT-LEON.



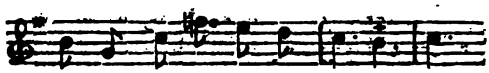
Pourquoi fais-tu la gri-mace, quand



je dis qu'il les tu- a qu'il les tu—a

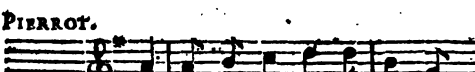


ſur la pla—ce, & ſi bien ſur la-

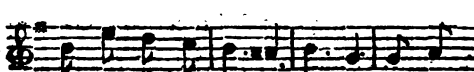


pla—ce, que pas un ne ré—mu—a.

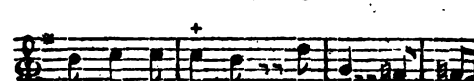
PIERROT.



Ex- cu- ſez- moi, de grace,

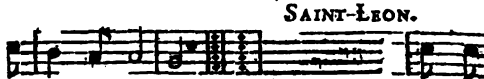


ſi j'o - ſe di - re pourquoi je fais

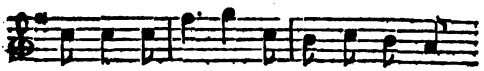


quelque gri - mace; c'eſt que, ma foi...

SAINT-LEON.



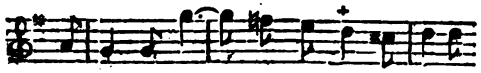
c'eſt que, ma foi... Dis, quelle



mouche te pique ? Quoi ! te trouves-tu

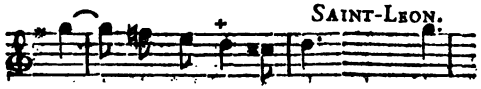
PIERROT.

mal, dis-moi ? La co-lique, la

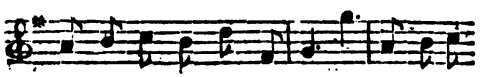


co-li-que, ah ! ſouffrez que j'applique

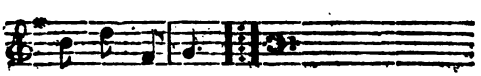
SAINT-LEON.



un re-me-de à ce-la. Le



re-mé-de, tiens, le voi-là ; le re-mède,



tiens, le voi-là.

Prens ce ſoir, mon garçon, un lavement compoſé de trois onces d'huile, trois onces de ſucre brut, & du lait ; & cela t'ôtera la colique, ſi elle dure. Mais auparavant va faire ma commiſſion, morbieu. *Il ſort.*

SCENE III.

PIERROT, *seul.*

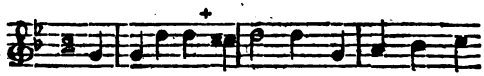
Eh oui, je te ferai le diable qui t'emporte. Courons à notre rendez-vous.

SCENE IV.

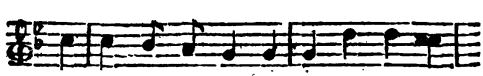
MEZZETIN, PIERROT.

MEZZETIN, *à demi ivre.*

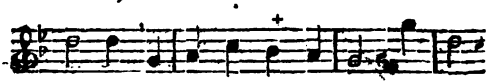
Ah ! Mon cher Pierrot ! Je te tiens, tu ne méchapperas pas, toi, comme cet animal de Pasquin.



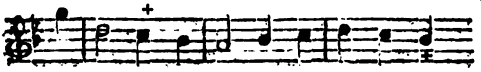
A-près une bouteille, Pasquin m'a plan-



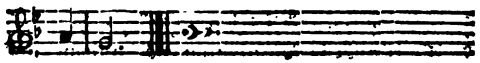
té-là, me voilà ! O la belle mer-



veille ? ne boire que cela d'un vin



di-vin ! le fa-quin ! Feras-tu comme



Paſquin ?

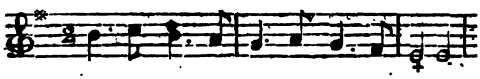
Oh, non ; tu es honnête homme, toi. Allons, viens, viens.

PIERROT.

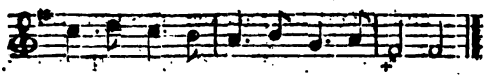
Je ne ſçaurois, mon cher Mezzetin, &...

MEZZETIN.

Oh ! tu ſçauras ; mon ami... que je ſuis le plus heureux des hommes.

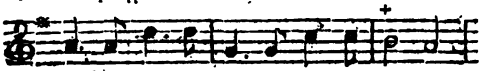


Du ſoir au ma-tin je puis être ivre,

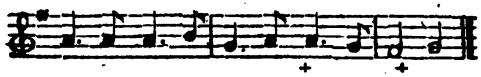


& c'eſt ſans payer que je m'en-i-vre.

Ce n'eſt pas tout encore....



Les a-mis avec qui je veux vi-vre,



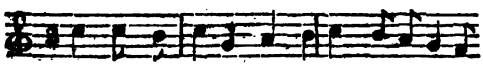
gra-tis, de même je les en-i—vre,

PIERROT.

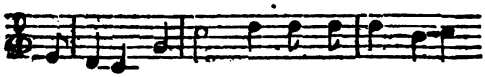
Oui, oui; je conçois tout ton bonheur; mais j'ai affaire, &...

MEZZETIN.

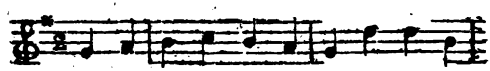
Affaire?... Mais que tu es bête!... Tu ne me demandes seulement pas



Par quel ſecret je me ſuis mis en état de

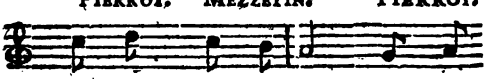


faire bombance, & d'en-i-vrer tous mes



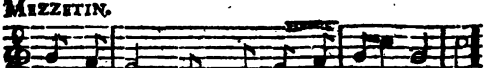
amis, ſans faire aucune dé-pen-ſe?

PIERROT. MEZZETIN. PIERROT.



Par où? C'eſt par mon.... Dis donc?

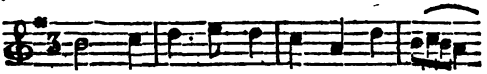
MEZZETIN.



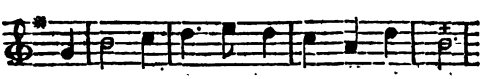
C'eſt par mon...C'eſt par mon intelligence.

Oh!

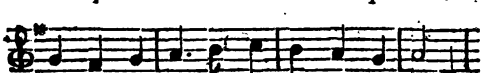
Oh ! tu ne t'en iras pas ; tiens, voici comme je fais.



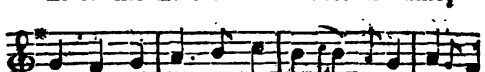
J'aime & je ſuis aimé de la Da-



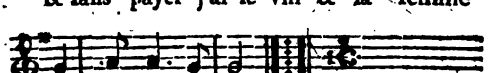
me qui tient Cabaret dans ce quartier ;



El-le me livre & ſa cave...& ſon ame,



& ſans payer j'ai le vin & la femme



du Ca-ba-re-tier.

PIERROT.

Eh bien, mon cher Mezzetin, confidence pour confidence. Laiſſe moi aller ; j'ai dans l'inſtant, moi, un premier rendez-vous avec la plus jolie créature....

MEZZETIN, *l'arrêtant.*

Oh ! Monſieur, la jolie créature attendra ;

Il se débat. Tiens : si tu fais un mouvement, je t'assomme.

PIERROT, *à part.*

Jarni ! pourquoi suis-je si poltron ? *haut.* Tiens, Mezzetin, nous nous brouillerons....

MEZZETIN.

Oui pardieu, nous nous brouillerons... Ecoute : tu sçais que je t'ai déjà étrillé deux fois d'importance, pour de moindres sujets..., je ne suis pas rendre, moi.

PIERROT.

Mais, si tu voulois m'entendre....

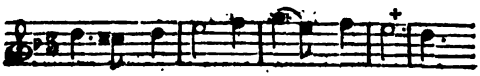
MEZZETIN.

Mais je ne veux point t'entendre... & pour m'assurer de toi. *Il lui passe sa ceinture qu'il défait, dans la fienne.* Oh ! à-présent, tout ce que je puis faire pour toi,... c'est de ne te conter qu'au cabaret, par quels lazzis ma Cabaretiere..., qui est honnête femme dà,... pas moins montra tout d'abord son amour. *Il le tire.* Allons, suis-moi; viens-t'en à la Galere, à la Galere.

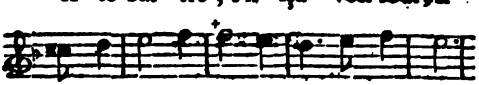
PIERROT.

A la Galere ! Mais tu es perdu, mon ami. Je le connois, moi, le Maître de la Galere;

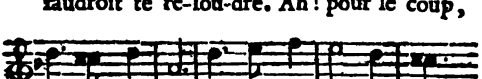
il a été ſoldat dans Navarre, le mari de la Galere; il eſt brave & jaloux.



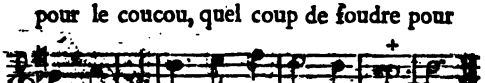
A te bat-tre, s'il ſça-voit tout, il



faudroit te ré-ſou-dre. Ah! pour le coup,



pour le coucou, quel coup de foudre pour



le coucou, pour lui, quel coup de foudre!

MEZZETIN.

Eh mais, il eſt abſent Mons de la Galere; il eſt allé me faire ma proviſion de vin, à moi.

PIERROT.

Mais, au nom de Dieu, laiſſe-moi aller; pour Dieu, laiſſe-moi aller.

MEZZETIN. *Il le bat.*

Ah! Il faut donc te réduire!

PIERROT,

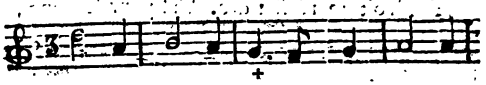
Ah grace ! grace !

MEZZETIN,

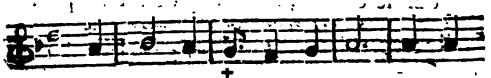
A la bonne heure. Mais tu boiras gratis ; je veux que tu boives gratis, moi.

PIERROT,

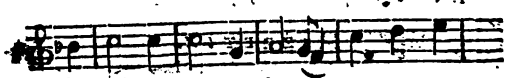
Mais, quelle rage as-tu ?



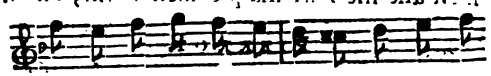
Je n'ai pas soif, tu peux m'en croire,



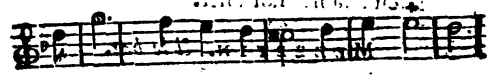
tiens, nous boirons un autre jour ; peux-tu



me forcer d'aller boi-re, quand je vais



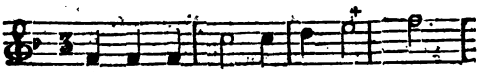
tou-re lou-re ; lou-re, lou-re, lou-re, lou-



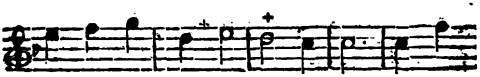
re, lour ; quand je vais pour faire l'amour,

MEZZETIN.

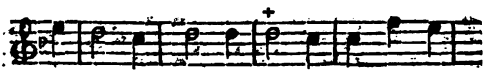
Eh ! mais, je me moque.... de l'amour, moi... je me ris de ta maîtresse & de tous ses petits besoins ; je veux que tu boives, moi.



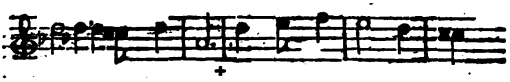
Et tu boi-ras, oui tu boi-ras,



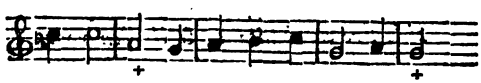
du soir je ne te quit-te pas que tu



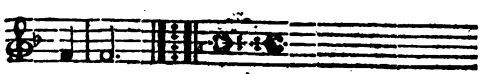
ne sois bien dans l'i- vres-se ; Je veux te



voir saou.. mais bien saou, & pendant ce tems,



ta Prin-ces-se fe-ra baou... baou,



baou.

PIERROT, *presque en pleurant.*

Pardi! il faut être bien endiablé!

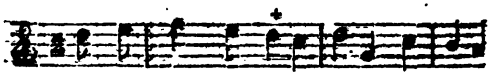
MEZZETIN, *le traînant avec sa ceinture.*

Allons, marche, marche. Viens boire, viens.

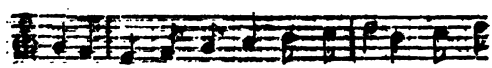
PIERROT, *pleurant.*

Mais je n'ai pas soif.

MEZZETIN, *le tirant davantage.*



Et-tant mieux, j'aime la gloire qu'un âne



comme toi & sans soif vienne boire, vienne

boi- -- -- re.

Il le tire en chantant, & ils s'en vont.

POESIES DIVERSES,

ESPECE D'ODE
CONTRE LE GENRE LARMOYANT.

Attaquons ce ſiècle inſipide,
Dont le mauvais goût fait horreur,
Dans le bourbier Aganippide
Allons répandre la terreur ;
Détruiſons ce genre hérétique,
Ce mauvais genre dramatique,
Du bon ſens aveugle ennemi ;
Et faiſons de la populace
Qui croaſſe au bas du Parnaſſe,
Une autre Saint-Barthelemi.

Quel eſt-ce poëme fantaſque,
Dont le mélange mal-adroit
Tient du tragique le plus faſque
Et du comique le plus froid ?
C'eſt toi, bâtarde Comédie,
Averton de la Tragédie,

Qu'on voit triompher aujourd'hui ;
Toi dont le larmoyant comique
N'a pris de la Muſe tragique
Que le ton pleureur & l'ennui.

Ni la chaleur, ni l'élégance,
Ni les mœurs, ni les paſſions,
Ne rachetent l'extravagance
De leurs folles créations.
Un nom caché dans la naiſſance,
Quelque froide reconnoiſſance,
Voilà leur éternel refrein !
De cette comédie étrange,
Les plans ſemblent faits par *la Grange* ;
Les vers par l'Abbé *Pellegrin*.

Des caracteres romaneſques,
Des incidens miraculeux,
De grandes vertus giganteſques,
Un fonds d'intrigues fabuleux ;
Un intérêt mince & pénible,
Qui ſort d'un roman impoſſible,
Que peignent ces foibles paſtels.
Moliere connoiſſoit les hommes ;
Il nous a peints tels que nous ſommes ;
Ses tableaux ſeront immortels.

Sors des enfers, vole au Parnaſſe,

Ombre de Moliere, arme-toi;
Sors, viens exterminer la race
De ces déserteurs de ta loi.
Tel que le soleil sur nos plages
Devant soi fait fuir les nuages,
Marche, avance à pas de géant;
Aux traits pressants de ta lumiere
Ils rentreront dans la poussiere,
Épouvantés de leur néant.

Révérend Pere *la Chaussée*
Prédicateur du Saint-Vallon,
Porte ta morale glacée
Loin des neuf Sœurs & d'Apollon;
Ne crois pas, *Cotin dramatique*,
A la Muse du vrai comique
Devoir tes passagers succès;
Non; la véritable Thalie
S'endormit à chaque Homélie
Que tu fis prêcher aux français.

ETRENNES

Données en 1741 à Madame de M..... une Femme des plus eſtimables que j'aie connues.

Au lieu d'un beau compliment fade
Que preſcrit en ce jour un uſage mauſſade
Par votre bon eſprit, M..... vous méritez
Qu'on vous diſe vos vérités.

Par un motif auſſi louable,
Souffrez qu'un ami véritable
Et qui ſur vos défauts s'étoit trop endormi,
Vous parle comme un Ennemi;
Qu'il en trace à vos yeux la naïve peinture;
Et vous tirant d'après nature,
Qu'il ait le courage nouveau
De vous en préſenter le critique tableau.

D'abord, eſt-il du bel uſage
De deſcendre aux ſoins d'un ménage?
Une belle qui veut être un peu du bon ton;
Doit avoir le ſouverain don
De laiſſer tout à l'abandon;
Et de cet élégant déſordre
L'on ne doit penſer à démordre

Que dans son arrière-saison.
Allez, vous devriez mourir de pure honte
De savoir d'un coup-d'œil régler votre maison,
Et, dans votre printems, de faire aussi grand compte
De l'esprit d'ordre & de raison!

De quel air pensez-vous que les gens du beau monde
Traitent l'ignorance profonde
Où vous êtes de vos appas?
» Elle est belle, & ne le sait pas,
» Se récrioit *un agréable*;
» Messieurs, je tombe de mon haut!
» Cette femme, en ce siecle, est elle vraisemblable?
» Ne pas savoir ce que l'on vaut!
» Dans son sexe jamais connut-on ce défaut?
» Eh! ne voyons-nous pas au contraire nos Belles
» Sans cesse admiratrices d'elles,
» Montrer plus de science en cela qu'il ne faut?

Autre grief: vous êtes sage,
Et vous l'êtes sans étalage;
Quand on l'est par hasard, on le dit, le redit;
On s'en fait compliment, & l'on en étourdit
Ses amis, son mari, sa famille; on l'affiche;

Des autres femmes l'on médit ;
On s'en amuſe, on leur fait niche ;
Voila les mœurs du temps ; & voila comme on vit.
Mais vous ne voulez pas faire comme les autres ;
Leurs façons ne ſont pas les vôtres
Et l'air ſingulier vous ravit.

Sentez-vous à préſent M..... que je me vange ?
J'en ai cherché long-temps mille moyens divers
Pourquoi m'avoir donné, dites-moi, l'ordre étrange
De ne vous pas offrir mon encens dans mes vers ?
C'eſt encor chez vous un travers
De mériter ſans ceſſe & de fuir la louange !
Mais à vos volontés il faut que je me vange :
Vous m'avez défendu de vous louer,..... Auſſi
Vous diſant ces vérités dures,
Je vous attrape bien ici !
Vous ne m'avez jamais défendu les injures ;
Et nous verrons comment vous prendrez-celles-ci.

ODE DRAMATIQUE.

J'entends par Ode dramatique, *une Ode dans laquelle, comme dans celle-ci, l'on feroit parler les perſonnages qu'on y introduiroit, chacun ſuivant leurs caracteres.*

Je n'ai point encore vu d'Ode de cette eſpece; mais il faudroit une main plus habile que la mienne & une touche plus forte, pour en faire un ouvrage qui auroit ſon coin de ſingularité. Je n'en donne ici que quelques ſtrophes pour eſſai : les plus paſſables ſont celles que le Cenſeur ne m'eût pas paſſées.

EXPOSITION DU SUJET.

Les temps prédits par la folie,
Marqués par le Dieu des travers,
Sont arrivés, . . . que l'on publie
Qu'on ne va plus parler qu'en vers.
Le vieux pédant & la Bourgeoiſe,
La Princeſſe & la Villageoiſe;
Un Prélat, un Comte galant
Malborough, Bourvalais, Eraſme
Vont entrer en enthouſiaſme,
Et tous vont rimer en parlant.

Feu Monſieur TURCARET.

Ce Commis n'eſt pas aſſez ferme,
Qu'il ſoit promptement révoqué !
Le ſot a fait baiſſer la ferme
Du contrôle & papier marqué.
Que l'on nomme vîte à ſa place
Quelqu'un qui n'ait jamais fait grace,
Qui ne dorme ni jours ni nuits,
Et dont l'activité vorace
D'autre choſe ne s'embarraſſe,
Que de centupler nos produits.

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE.

Je ſuis le rival du tonnerre,
Je ne connois de Dieu que Mars ;
Grands Rois, faites toujours la guerre,
Mais ſans pitié, mais ſans égards.
Retenez bien cet apophtegme
Qu'un grand Prince dit avec flegme
Au milieu des pleurs & des cris,
» Au champ de bataille où nous ſommes,
» Que perdons-nous ? douze mille hommes !
» Ce n'eſt qu'une nuit de Paris.

Le COMTE & la BOURGEOISE.

A vous aimer je ſuis trop prompte ;
Mais, malgré moi, vous me charmez !

Je voudrois bien, Monſieur le Comte
Etre ſûre que vous m'aimez.—
Ah! ma reine, je vous adore!
Que je baiſe! ... que je dévore
Cette main que vous m'accordez! ...—
Finiſſez-donc, Monſieur le Comte!
Ciel! je crains que ma mere monte!
Dépêchez-vous; vous me perdez.

Le PÉDANT ou le SAVANT en *us* & en *ès*.

Horace, & vous divin Homere,
Je vous lis toujours à genoux!
Rome, Athènes! ma double mere,
Quel mortel eût penſé *ſans vous*!
O mon Sophocle! O mon Virgile!
Se peut-il qu'un ſiecle imbécile,
Dans un parallele inſenſé,
Oſe comparer vos merveilles
A des Miltons, à des Corneilles,
Qui, par eux-mêmes, ont penſé.

Le petit DUC.

L'on ne peut plus, dans le commerce,
Etre civil; on n'y tient pas!
Comment! tout tombe à la renverſe
L'on a vingt femmes ſur les bras!
Sur une ſimple politeſſe,

Je vois notre bonne Comteſſe
Croire qu'on en eſt amoureux.
D'honneur, l'uſage eſt trop biſarre,
Que l'inſtant où l'on ſe déclare,
Soit l'inſtant où l'on eſt heureux.

GENTIL RONDEAU,

Par le Comte de Beziers, ancien & gentil Troubadour.

En fait d'amour, en vain me vante-ton
L'obſcur ſyſtême & l'eſprit de Platon;
Dans l'ame ſeule, Amour, il met ta flâme:
Contre les ſens le déloyal déclame!
Son amour pur, c'eſt.... c'eſt du Bas-Breton!
D'antiquité c'eſt un vieux rogaton!
Et de ma ſœur, j'aime mieux ce dicton:
» Qu'ayant le corps, l'on eſt plus sûr de l'ame
» En fait d'amour.

Mais ſuppoſant, moult Eunuque Platon,
Ton amour pur.... comment s'y prendroit-on;
Tu ne veux pas qu'on couche avec ſa Dame.
Eh! dans ce ſiecle, eſt-il d'honnête femme
Qui nous aimât, le prenant ſur ce ton,
En fait d'amour?

GAILLARD SONNET GAULOIS,

Mis en lumiere par la Dame de Clumane, pour ſervir de pendant au tableau où eſt blazonné l'Amour, *qui n'eſt* point Amour.

Ne paſſons à l'amant pieçà de fantaiſie,
L'ombre, le ſeul penſer d'une infidélité;
L'indulgence, en amour, eſt damnable héréſie;
L'on n'y peut apporter trop de rigidité.

L'amour tendre va-t-il ſans tendre jalouſie?
Je croirois mon Amant plein de déloyauté,
Si ſon geſte, un regard, la moindre courtoiſie
Déceloient pour une autre, un air de privauté!

Si je rends à l'Amour, je veux qu'amour me rende:
Bref, à mon doux ami, jalouſe, je demande
Tout ſon bien amoureux!... & ſens, & ſentiment.
(Ce n'eſt du premier point que je ſois moult friande).

Mais tenez, bonnes gens, n'ai point l'ame
assez grande,
Pour me contenter, moi, de son cœur
seulement !

Le Rondeau & le Sonnet précédens faisoient partie d'un Prologue de M. Laujon, intitulé *Clemence Isaure*, ou les *Jeux floraux*.

PAROLES DE PAIX,

Portées aux Auteurs insurgens, *par un vieux Hermite du Parnasse.*

PAROLES INUTILES.

FRERES très-chers en Apollon,
De grace, terminez vos guerres.
Cessez de vous brûler vos terres; . . . .
Vos terres du *sacré Vallon.* —
Eteignez vos petits tonnerres,
Ou lancez vos petits carreaux,
Vos petits foudres sur *les sots.*
Ce sont là les vrais adversaires,
Les ennemis, les francs corsaires,
Qu'il faut brûler par vos bons mots. —

Mais que la paix & le repos
Regnent parmi les Gens de lettres:
Ne vous disputez plus vos champs;
Cultivez-les en bonnes gens.
Que les Poëtes, dans leurs chants,
Disent du bien des Géometres;
Et laissant là les tons tranchants,
N'ôtez ni ne donnez les rangs.
Les moins brillants & les plus pietres

Ne ſont pas des poſtes méchants,
Lorſque l'on ſert le Dieu des lettres. —

Du *Pinde*, gaillard Citoyen
J'en ſuis l'habitant le plus mince;
Au Parnaſſe je ne ſuis rien;
Mais je vais m'en croire le Prince,
Si je puis trouver le moyen
De *fixer*, dans cette Province,
Que déſolent de beaux-eſprits
Inſurgens, aſſez aguerris,
La paix, à qui tout eſt poſſible,
Par qui les Arts ſont refleuris;
La paix, qui rappelle les ris
Qu'éloigne la guerre terrible
Que ſe font nos freres chéris. —

Ai-je une adreſſe aſſez flexible
Pour concilier des eſprits
Si différents, ſi fort aigris;
Et pour fléchir l'orgueil horrible
Dont les Auteurs ſont tous pétris? —
Eſſayons: rien n'eſt impoſſible; —
Mes enfans, une ame ſenſible.... —
Mais quels cris j'entends!... » Non,
jamais,
» Jamais au Parnaſſe de Paix! —

C'eſt le cri de chaque cabale
Des amours-propres oppoſés,
Bien violents, bien diviſés! —

» Quoi: dit leur troupe martiale,
» A nous, la paix!... quoi! vous oſez
» La prêcher?... vous nous propoſez
» Cette jouiſſance idéale?
» Bon homme, vous vous trompez
» A la pierre philoſophale.

Fin du troiſieme & dernier Volume.

JAN 2 9 1932